L'ECRAN

FANTASTIQUE

LE MENSUEL CINEMA/VIDEO DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION

FEVRIER 83 / 20 F / N° 31



L 1552-31-20 F

AVORIAZ 83 CHEZ VOUS GRACE A SERGIO GOBBI



DANS TOUS LES SUPER VIDÉO CLUBS

édifrance

SOMMAIRE

Rédaction, édition :
Média Presse Edition
92, avenue des Champs-Elysées
75008 Paris - Tél. : 562.03.95

REDACTION

Directeur/Rédacteur-en-Chef :
Alain Schlockoff

Secrétaire de Rédaction :
Dominique Haas

Comité de Rédaction :
Bertrand Borie, Guy Delcourt, Frédéric Lévy, Dominique Haas, Pierre Gires, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Robert Schlockoff.

Avec la collaboration de :
Olivier Billiotet, Valérie Delcourt, Gilles Gressard, Alain Petit, Pascal Pinteau, Daniel Scotto, Jean-Pierre Fontana, Marion Ciblat, Luc Legay, Jean-Claude Romer, Louis Van der Straeten.

Correspondants à l'étranger :
Randy et Jean-Marc Lofficier (U.S.A.), Alan Jones, Mike Child, Phil Edwards (G-B), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Riccardo F. Esposito (Italie).

Documentation :
Riccardo F. Esposito, Tomoyuki Hase, Tohru Takeuchi, Pascal Cossé, Ramon Garcia Ribas, Olivier Billiotet, Christophe L., René Chateau, Eric Hoffman, Jean-Marc Lofficier et les services de presse de : Artistes Associés, C.I.C., Fox, Films Jacques Leitienne, Warner-Columbia, U.G.C.

Maquette :
Michel Ramos

EDITION

Directeur de la publication :
Alain Cohen

Abonnements :
Média Presse Edition
92, avenue des Champs-Elysées
75008 Paris
Tarifs : 11 numéros 170 F
(Europe : 195 F)
Autres pays (par avion) : nous consulter (voir bulletin d'abonnement page 80)

Inspection des ventes :
ELVIFRANCE : (1) 828.43.70

PUBLICITE

Publi-Ciné, 92, Champs-Elysées
75008 Paris - Tél. : 562.75.68

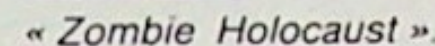
Notre couverture :
La nuit des morts vivants, de George Romero

L'Ecran Fantastique mensuel est édité par Média Presse Edition. Commission paritaire : n° 55957. Distribution : Messageries Lyonnaises de Presse.

Composition, photogravure & impression Imprimerie de Compiègne
Ce numéro a été tiré à 35 000 exemplaires

L'Ecran Fantastique n° 32 paraîtra le 1er mars.





« Zombie Holocaust ».



« L'invasion des morts-vivants ».



« L'enfer des Zombies ».

Ce numéro comporte un encart de 8 pages (MEURTRES EN 3-D) compris entre les pages 40 et 41.

Les Portes de l'Enfer...

ZOMBIE ! Un mot devenu soudain brutal, terrifiant, évoquant les morts surgis du tombeau, et, plus particulièrement pour les cinéphiles, les noms magiques de Georges A. Romero, Dario Argento et Lucio Fulci.

Issus d'un nouveau courant du cinéma fantastique, les « films de zombie » ne sont pas des films d'épouvante ordinaire : ils vont au-delà de notre peur habituelle... Faits pour terrifier, ils y parviennent bien souvent, et possèdent alors l'impact redoutablement efficace des légendaires bandes dessinées macabres américaines (les récits d'horreur des « E.C. Comics »), nous laissant pantelants sous le choc... Des titres tels *L'enfer des zombies, Frayeurs, L'Au-delà* ou *Evil Dead*, en sont des exemples récents.

C'est pourquoi il nous semblait intéressant d'en savoir plus, et de se pencher sur ce phénomène cinématographique, d'en étudier ses origines, tâche que nous avons confiée à notre collaborateur Pierre Gires. Avec lui, nous découvrirons l'évolution de ce courant si particulier. Univers fascinant, car le sujet traite de notre préoccupation commune : la Mort ! Point ici, cependant, de résurrections « poétiques » ou sophistiquées, comme chez nos amis les vampires. Le mythe du zombie ne s'encombre guère, en effet, de romantisme « délicat ». Le zombie, tel que le cinéma nous le dépeint actuellement est une créature atroce, un semi-automate à la recherche perpetuelle de chair humaine, qu'il s'empresse de dévorer ! Doté d'une préoccupation purement animale et dépourvu de toute conscience, ce monstre quasi-aveugle incarne l'Horreur à l'état pur...



« Frayeurs » de Lucio Fulci.

Au fil des pages de ce dossier d'un genre particulièrement macabre, nous pourrons examiner à loisir, la délirante progression que le 7ᵉ art fit subir à ces horribles créatures de l'au-delà.

Du classique *White Zombi* de Halperin à l'effroyable *Enfer de zombis* de Fulci, les films traitant des morts-vivants se succédèrent régulièrement pour atteindre un palier de violence et de terreur visuelles invraisemblable.

Il était donc difficile d'imaginer aujourd'hui que l'on pourrait mener plus loin les excès de violence en ce domaine. Or, c'est précisément ce que vient de faire Sam Raimi, un réalisateur de 20 ans, qui récidive l'éclatant exploit perpétré 15 ans plus tôt par George A. Romero, avec l'époustoufflant *Evil Dead*.

Doit-on, en déduire que 1983 verra nos écrans hantés par ces éternels errants d'outre-tombe, plus envahissants que jamais ? A vous d'en juger !

En attendant, explorons ensemble les sombres méandres de cet univers, et ouvrons toutes grandes les Portes de l'Enfer ...

Alain Schlockoff

MARDI 22 FEVRIER - 20 h 30
CINEMA LA GAITE
6, rue de la Gaîté, 75014 Paris
M. Edgar Quinet

CINE-CLUB MENSUEL L'ECRAN FANTASTIQUE

2 FILMS AU PROGRAMME :

A l'heure où nous mettons sous presse, le choix des 2 films n'a pas été définitivement arrêté.
Leurs titres vous seront communiqués à partir du lundi 7 février en téléphonant au numéro mentionné au bas de la page.

*
* *

— Entrée gratuite (pour la séance) réservée aux lecteurs souscrivant un abonnement pour la PREMIERE fois (Voir bulletin d'abonnement page 80 à nous faire parvenir au plus tard le 18 février. Joindre enveloppe timbrée à vos nom et adresse pour l'envoi du billet d'entrée).

— Abonnés actuels : participation aux frais : 15 Frs (Règlement à adresser à « PUBLI-CINE » 92, Champs-Elysées, 75008 PARIS avant le 18 février. Joindre enveloppe timbrée à vos nom et adresse pour l'envoi du billet d'entrée).

— Lecteurs non abonnés : billets en vente 30 Frs au cinéma le soir de la séance à partir de 20 h (dans la limite des places disponibles).

Renseignements : 562.03.95

cinēflash



ECHO DE TOURNAGES

Le tournage de *The Keep* aura nécessité 12 semaines intensives pour son réalisateur Michael Mann (*Le solitaire*). Ce film d'horreur qui se déroule en Roumanie durant la seconde guerre mondiale relève selon son metteur en scène du « conte pour adultes explorant la psychopathologie du fascisme ». Après avoir mobilisé trois plateaux des studios Shepperton, le tournage s'est poursuivi, non pas en Roumanie comme la production l'avait initialement prévu, mais au Pays de Galles dans une carrière d'ardoise où fut construit, pour les besoins du film, un village à 90 mètres de profondeur sous la terre. Une météo extrêmement défavorable transforma, aux dires du réalisateur, le tournage en véritable cauchemar... *The Keep* est maintenant en post-production. Tangerine Dream compose la musique, les effets optiques sont réalisés par Wally Veevers et les effets spéciaux mécaniques sont dirigés par le spécialiste Nick Allder. Interprété par Scott Glenn, Alberta Watson et Jurgen Prochnow, le film (dont le budget atteint les $ 11 000 000) sortira sur les écrans américains dès le mois de juin.

Paramount, qui a annoncé son intention de mettre en chantier, dès le printemps, un *Star Trek III* en relief, envisage de confier la réalisation à Léonard Nimoy (Spock). Les négociations sont actuellement en cours...

Sting, le chanteur vedette du groupe Police, s'intéresse de plus en plus au 7e art. Après avoir tenu le rôle principal de *Brimstone and Treacle,* Sting vient en effet de donner son accord pour interpréter un des personnages de *Dune* produit par Dino De Laurentiis et que David Lynch réalisera prochainement au Mexique.

The Dead Zone, toujours produit par Dino De Laurentiis, et réalisé par David Cronenberg d'après le roman de Stephen King, vient d'entamer sa première semaine de tournage au Canada près des chutes du Niagara. Un superbe trio d'acteurs se partage la distribution : Martin Sheen, Christopher Walken et Brooke Adams !

En Italie, Lamberto Bava, marchant sur les traces de son père, tourne *The House With the Dark Stairs* (La maison au sombre escalier), un film de terreur produit par National Cinematografica.

De son côté, Lucio Fulci, qui n'en finit plus d'accumuler les projets, a signé pour la réalisation de *Trance*.

James Dearden met en scène *The Cold Room*, un récit d'effroi interprété par George Segal. Le film est produit par Mark Forstater (*Xtro, Contagious)* et HBO, une chaîne de télévision américaine par câble. Procédé peu commun, le film sera d'abord présenté aux téléspectateurs abonnés avant de sortir dans les salles de cinéma.

Avril verra le démarrage de *Faustus*, un film d'aventures fantastiques réalisé en Australie par Ross Dimsey pour le producteur Antony I. Ginnane (*Harlequin, Turkey Shoot* etc...).

LES « WARRIORS » ENFIN EN VERSION INTEGRALE

Les guerriers de la nuit (le film de Walter Hill), tout d'abord classé X pour violence en 1979 puis distribué en 1980 mais au prix de 12 minutes de coupes et une interdiction aux moins de 18 ans, a été récemment revu par la commission de contrôle des films. Celle-ci a autorisé le film dans sa version complète avec seulement une interdiction aux moins de 13 ans ! CIC, distributeur, envisage une re-sortie nationale des *Guerriers de la nuit* durant l'été 83.

LA VOIX « FRANÇAISE » D'E.T.

C'est l'actrice Marie Francey, âgée de 83 ans, qui, pour la version française, a prêté sa voix à l'extra-terrestre de Steven Spielberg. Parallèlement à sa carrière consacrée principalement au théâtre où elle donna à plusieurs reprises la réplique à Sacha Guitry, elle fut aussi beaucoup demandée pour la post-synchronisation de films américains doublant nombre d'actrices parmi lesquelles Marlène Dietrich, Claudette Colbert, Bette Davis et Carole Lombard.

E.T. II : LA CONFIRMATION

Si l'on en croit les rumeurs circulant à Universal, deux semaines après la sortie d'*E.T.*, Steven Spielberg contacta le président de la major, Sidney Sheinberg, au sujet d'une éventuelle séquelle. A cette époque le film n'avait rapporté que $ 40 000 000 de recettes brutes et personne ne croyait qu'*E.T.* allait battre tous les records de recettes du cinéma... Sheinberg, occupé au téléphone, congédia poliment Spielberg en lui lançant la boutade suivante : « Revenez me voir lorsqu'*E.T.* en sera à 100 000 000. Alors, nous en reparlerons ». Spielberg ne broncha pas... mais trois semaines plus tard, son film ayant franchi le cap fatidique, il repartait à l'attaque !

Maintenant qu'*E.T.* approche des $ 350 000 000, une suite n'est plus seulement « envisagée » mais préparée avec le plus grand soin. Le feu vert vient

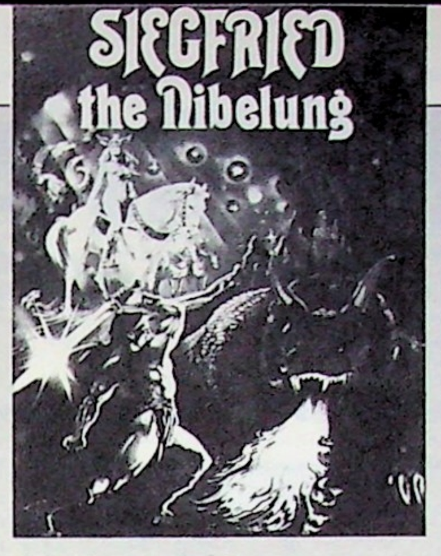
officiellement d'être donné à Mellissa Mathison (productrice associée et auteur du scénario original) pour écrire le script d'*E.T. II.*

NOUVEAU PROJET POUR DON BLUTH

Le réalisateur du *Secret de Nimh* s'attèle déjà à la préparation de son prochain dessin animé, *Chanticleer* (d'après « Les Contes de Canterbury »). D'un budget de $ 10 500 000, cette nouvelle production qui devrait mettre deux ans avant de voir le jour sur les écrans, occupera les 65 personnes travaillant à plein temps aux studios de Don Bluth.
Ce dernier a révélé avoir eu plusieurs entretiens avec un Spielberg très intéressé au sujet d'une éventuelle collaboration concernant un autre projet d'animation. Toujours selon Don Bluth, Spielberg aurait même contacté les studios Walt Disney afin de les entretenir de ses projets dans ce domaine particulier mais se serait heurté à un refus. En effet, le dessin animé, qui coûte de plus en plus cher, s'avère de moins en moins rentable. Après neuf films d'animation, Ralph Bakshi lui-même envisage de s'orienter vers le cinéma traditionnel. Au cours des quinze dernières années, sur les 32 dessins animés réalisés aux Etats-Unis, seulement 5 ou 6 ont été des succès financiers.

LA SUITE DE 2001 : ODYSSEE LEGALE ?

Produit par Metro Goldwyn Mayer en 1968, *2001 : l'odyssée de l'espace* fera t-il l'objet d'une suite ? Metro Goldwyn Mayer et Twentieth Century Fox ne s'entendent pas du tout au sujet des



droits. Le premier clamant haut et fort être toujours détenteur des droits de *2010 : Odyssey Two*, traitement écrit par Arthur C. Clarke, le second ayant été assuré par Clarke lui-même que les droits étaient libres !

COSTA GAVRAS : DE LA POLITIQUE A LA S F.

Le réalisateur de *Z* et *Missing* a deux projets chez Universal. L'un, immédiat, s'intitule *Hannah* et sera interprété par Jill Clayburg et Jean Yanne. L'autre -et c'est celui qui nous intéresse- devrait se concrétiser durant l'été 83 : il s'agit de *Bug Jack Barron* d'après le roman de Norman Spinrad.
En résumé, c'est l'histoire d'un présentateur de télévision nommé Jack Barron dont l'émission, s'adressant plus particulièrement aux plus déshérités des spectateurs, tend à mettre en accusation des pratiques anti-sociales. La nouvelle cible de Jack Barron s'appelle Benedict Howard, un milliardaire qui se trouve à la tête de la Fondation pour l'immortalité humaine, entreprise spécialisée dans la cryogénie (science consistant à conserver dans un froid intense les corps de malades incurables et à les faire « patienter » ainsi jusqu'à ce que la médecine soit en mesure de les guérir). Ce procédé très cher tend évidemment à favoriser les gens fortunés et, au cours de son combat contre la fondation Howard, le journaliste découvre une autre activité, bien cachée celle-ci et encore plus sinistre...

AVIS AUX PRODUCTEURS

Zoe Tamerlis, vedette de *L'ange de la vengeance* (devenu cult-film aux U.S.A.) s'apprête à réaliser un court-métrage intitulé *The Innocent's Tribunal* et qu'elle entend par la suite incorporer à un film de long-métrage dont elle a elle-même écrit le script, *Curfew : U.S.A.* (le kidnapping d'un producteur hollywoodien par des terroristes).
En fait, ce court-métrage est destiné à inciter d'éventuels producteurs à financer le film dans son intégralité. Ce procédé, de plus en plus courant au Etats-Unis, a déjà permis l'éclosion de jeunes cinéastes tels Samuel Raimi (*The Evil Dead*) et John Landis (*Kentucky Fried Movie)* ou la confirmation d'auteurs talentueux tel Paul Bartel et son génial *Eating Raoul.*

Nombre d'entrées sur Paris et sa Périphérie des films fantastiques sortis du 01.07.82 au 31.12.82

1.	E.T. l'extra-terrestre*	1 600 000
2.	2 h moins le 1/4 avant J.C.	1 050 000
3.	Mad Max 2	710 000
4.	Blade Runner	400 000
5.	Comédie érotique d'une nuit d'été	390 000
6.	Pink Floyd The Wall	380 000
7.	Les cadavres ne portent pas de costard*	250 000
8.	Tron*	240 000
9.	Brisby et le secret de Nimh*	220 000
10.	Firefox*	220 000
11.	Class 1984	186 000
12.	Poltergeist	185 000
13.	Coup de cœur	164 000
14.	Paradis pour tous	150 000
15.	The Thing	140 000
16.	Le dragon du lac de feu	139 000
17.	La féline	133 000
18.	Annie*	131 000
19.	Britannia Hospital	83 000
20.	Parasite	77 000
21.	Meurtres en direct	69 000
22.	Star Trek II	68 000
23.	Dressé pour tuer	67 000
24.	L'épée sauvage	64 000
25.	La fièvre de l'or	56 000
26.	Mutant*	52 000
27.	Un tueur dans la ville	43 000
28.	Les guerriers du Bronx	40 000
29.	Les yeux de la forêt	36 000
30.	Megaforce	36 000
31.	Meurtres à domicile	33 000
32.	Pirate Movie*	30 000
33.	L'ange de la vengeance	26 000
34.	La créature du marais	20 000
35.	Epouvante sur New York	20 000
36.	Kung fu Zombie	15 000
37.	Tag	14 000
38.	La vallée de la mort	13 000
39.	Virus Cannibale	11 000
40.	Deux débiles et le fantôme	11 000
41.	L'île de l'enfer cannibale	8 000

Résultats arrêtés au 12.01.83.
* Film toujours en exclusivité.

Gilles Polinien

LES PROCHAINES SORTIES EN FRANCE

FEVRIER
- The Entity (Sidney J. Furie, U.S.A.)
- Le démon dans l'île (Francis Leroi, France)
- Phobia (John Huston, U.S.A.)

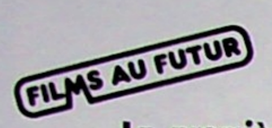
MARS
- Zombie (George A. Romero, U.S.A.)
- First Blood (Ted Kotcheff, U.S.A.)
- The Dark Crystal (Jim Henson et Frank Oz, U.S.A.)
- Tygra, la glace et le feu / Fire and Ice (Ralph Bakshi, U.S.A.)
- Creepshow (George A. Romero, U.S.A.)
- La Lune dans le caniveau (J. Jacques Beineix, France)
- L'île des damnés / Turkey Shoot (B. Trenchard Smith, Australie)

LES PROCHAINES SORTIES AUX U.S.A.

FEVRIER
- Blue Thunder (John Badham)
- The Return of Captain Invincible (Andrew Gaty)
- The Pirates of Penzance (Wilford Leach)
- Videodrome (David Cronenberg)
- Hercules (Lewis Coates)
- House of the Long Shadows (Peter Walker)

MARS
- The Hunger (Tony Scott)
- Twice Upon A Time (John Korty)
- Timerider (William Dear)
- Wacko

TWICE UPON A TIME
(IL ETAIT DEUX FOIS...)



La première incursion de Georges Lucas dans le domaine de l'animation

Twice upon a Time, film d'aventures, à la fois comique et fantastique, mis en scène par John Korty et Charles Swenson, fait appel à une technique d'animationn parfaitement inédite : le « Lumage ». Il y a maintenant près de vingt ans que Korty perfectionne ce procédé, dont *Twice upon a Time* est enfin l'aboutissement.

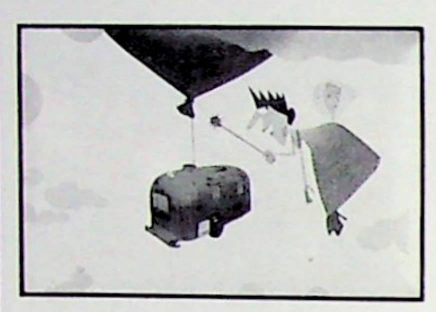
Alors que le dessin animé traditionnel met en œuvre des cellulos, le Lumage utilise des figurines de papier découpé, ce qui procure à l'image un style, une profondeur de champ, des couleurs et une texture bien supérieurs à ceux que peuvent lui conférer l'animation classique. Par ailleurs, et ce n'est pas négligeable, ce procédé est bien moins onéreux que les techniques jusqu'alors employées. C'est ainsi que *Twice upon a Time* n'aura coûté que 4 millions de dollars, au lieu des 15 millions qui auront été nécessaires à Disney pour réaliser *Rox et Rouky.*

Toutefois, et comme s'empresse de le préciser Korty, « le Lumage n'est pas un procédé d'animation au rabais. Il permet tout au contraire d'élargir le champ d'activité de l'animateur et du créateur, et dans des proportions considérables. Par exemple, nous pouvons grâce à cette technique faire exécuter aux personnages des mouvements beaucoup plus amples ; et elle nous donne accès à l'animation par ordinateur, pour les prises de vues sur des plans multiples ».

Il est vrai que le terrain de manœuvre des héros de *Twice upon a Time* est large... Les deux lascars vedettes du film sont d'abord un animal tous azimuts, Ralph, chien à lunettes capable de se transformer en n'importe quelle créature, tandis que l'autre, Mumford, est un personnage longiligne, calqué sur le modèle de l'échalas pur sucre, revêtu d'un costume noir, et dont la voix doit beaucoup aux effets spéciaux...

Le maléfique Botch, despote fou qui règne en tyran sur la fabrique des cauchemars, parvient à attirer nos héros dans le domaine du temps congelé. Par bonheur, leur marraine la fée, qui s'exprime avec un fort accent du Bronx... remet bon ordre à tout cela. Ralph et Mumford se joignent alors à la nièce du bon Leprechaun, le lutin qui procure les rêves les plus doux, et à un aspirant super-héros, Rescueman, pour déjouer les projets de Botch, qui a l'intention de semer des milliers de bombes à cauchemars sur les dormeurs du monde entier !

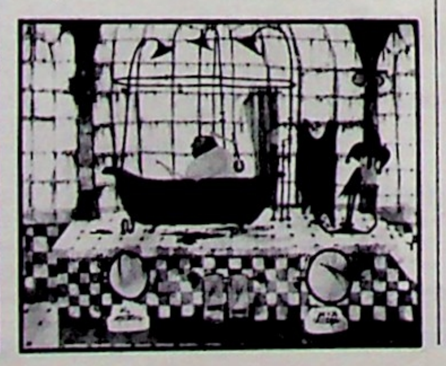
Twice upon a Time, qui a été écrit par John Korty, Charles Swenson, Stella



Kennedy et Bill Couturie, s'affirme comme l'un des rares films d'animation comiques actuels. « Tout le monde s'escrime à grands renforts d'effets spéciaux à mettre en scène des monstres dans des histoires sinistres et inquiétantes », dit Charles Swenson. « Et pourtant, je suis persuadé que le public ne demande qu'une chose : avoir l'occasion de rire un peu de temps en temps. *Twice upon a Times* est une comédie menée à vive allure ».

Mais le film ne recèle pas que des notations humoristiques. On y trouve aussi toute une galerie de personnages plutôt insolites : un croisement entre un robot et un gorille, Ibor, qui ne s'exprime qu'en reprenant les slogans des spots publicitaires les plus rebattus... Ou encore Ratatooie, un tatou, comme son nom l'indique, mais doté d'un appétit vorace qui l'amène à dévorer des ordures, et d'une passion inextinguible pour les boules de bowling ! Et enfin Frivoli, le boulanger des beaux rêves, pour ne citer que ceux-là. Les spectateurs ne seront pas surpris d'apprendre qu'au palmarès des auteurs on retrouve des séquences animées pour *Sesame Street (1, rue Sésame), Puff the Magic Dragon, Carlton your Doorman* et plusieurs grands classiques de la science-fiction, dont *The People.*

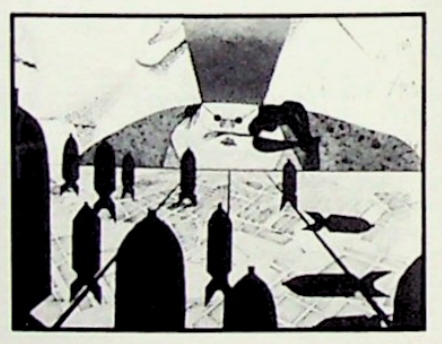
« D'abord, nous avions une bonne histoire », précise Korty. « Et puis nous nous sommes assurés du concours d'acteurs géniaux, comme Lorenzo Music, Judy Kahan, Marshall Efron, Julie



Payne, Hamilton Camp et James Cranna. Lorsque nous avons eu, tout au long de l'histoire, une série ininterrompue de moments humoristiques, nous avons entrepris l'animation ».

Après avoir obtenu 130 000 dollars en Californie du Nord, Korty, Couturie et Kennedy ont mis la dernière main au scénario définitif de *Twice upon a Time,* puis ils élaborèrent une bobine « échantillon » avec le procédé du Lumage. « Nous y avons investi 26 000 dollars de plus », évoque Korty, « pour que ça soit plus long et plus impressionnant que ce que nous avions d'abord prévu ».

« Et puis », poursuit-il, « nous l'avons montrée à Georges Lucas. Dès qu'il l'a vue, il a eu envie de poursuivre. Il l'a fait voir à Alan Ladd Jr, et ils sont tombés d'accord : *Twice upon a Time* méritait de voir le jour ! »



La participation de Georges Lucas, en tant que Producteur exécutif, devait valoir à Korty et à ses complices les moyens de mener leur entreprise à bien. Le film, distribué par Warner, sortira au printemps aux USA.

On y entend plusieurs chansons originales écrites par Michael McDonald, naguère encore vedette et auteur des chansons des Dobbie Brothers. Mais il s'y trouve plusieurs autres ballades.

Les envoyés de la Lucasfilm avaient eu l'occasion de voir des extraits de *Twice upon a Time,* lors de nombreuses conventions d'humour et de science-fiction dans tout le pays. Ces présentations avaient toujours été accueillies favorablement. Le succès de *Time Bandits,* ce film bien original, a surpris tout le monde, l'année dernière... Eh bien les dirigeants de la Lucas-film et de la Ladd Company ne souhaitent qu'une seule chose : que le film de Korty soit le miracle de cette année.

Mais cela, seul le temps pourra nous l'apprendre...

Randy Lofficier

(Trad. : Dominique Haas)

COLLECTION « L'ECRAN FANTASTIQUE » : LA MAGIE DU CINEMA !

1 **Frankenstein,** les 5e et 6e Festivals de Paris (dossiers), Christopher Lee, Edouard Molinaro (interviews).

2 EPUISE

3 Les Effets Spéciaux de **Star Wars, L'Invasion des Profanateurs de Sepulture,** Erle C. Kenton, Sabu (dossiers), Gary Kurtz, Miklos Rosza (interviews).

4 EPUISE

5 Le 7e Festival de Paris, R.L. Stevenson, Edward L. Cahn, L'Exotisme dans le Cinéma (dossiers), Steven Spielberg et **Rencontres du 3e Type,** Georges Auric (interviews).

6 **Jaws 2, King Kong** et Willis O'Brien, Dwight Frye (dossiers), Jeannot Szwarc, Paul Bartel, David Brown (interviews).

7 **Lon Chaney Jr,** Conrad Veidt (dossiers), Brian de Palma, Dan O' Bannon (interviews).

8 **Star Trek TV, Star Crash,** Lionel Atwill (dossiers), Luigi Cozzi, Freddy Unger (interviews).

9 Le 8e Festival de Paris, **Jules Verne** (dossiers), Werner Herzog, Juan-Lopez Moctezuma (interviews).

10 **Moonraker, La fiancée de Frankenstein, L'homme invisible,** Les Mille et Une Nuits (dossiers), Ralph Bakshi, Lewis Gilbert, Albert Broccoli, John Barry (interviews).

11 **Le Magicien d'Oz,** Georges Franju, Rod Serling et **La Quatrième Dimension** (dossiers), Ridley Scott, Richard Matheson, Georges Franju, Edith Scob, Jacques Champreux (interviews).

12 Le 9e Festival de Paris (dossier), **Ray Harryhausen,** Nigel Kneale, Piers Haggard, Paul Naschy, Kevin Francis, Simon McCorkindale (interviews).

13 **L'Empire Contre-Attaque, Star Trek-the Motion Picture,** Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Allder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).

14 **Le Trou Noir, Maniac** et **Mother's Day,** Le Tour du Monde du Fantastique (dossiers), Nicholas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).

15 **Superman II, Flash Gordon, The Monster Club** (dossiers), Alexandro Jodorowski, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).

16 Le 10e Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de **L'Empire Contre-Attaque, La malédiction finale** (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler, (interviews).

17 **New York 1997, Le Choc des Titans,** Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russel, Debra Hill (interviews).

18 **Le Voleur de Badgad, Douglas Trumbull** (dossiers), Jeannot Szwarc, Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowczyk, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).

19 **Peter Cushing,** Cannes 81 (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).

20 **Outland, Excalibur, Hurlements, The Last Horror Film** (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).

21 Les Loups-Garous, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (I), **Au-Delà du Réel** (I) (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ashton, Jean Marais (interviews).

22 Le 11e Festival de Paris, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (2), **Au-Delà du Réel** (2), (dossiers), **Vincent Price** (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).

23 **Conan, Mad Max 2, Wolfen, Doctor Who** (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, **Vincent Price** (2) (interviews).

24 **Wes Craven,** Les Maquilleurs d'Hollywood, **Doctor Who** (2), **Fire and Ice** (dossiers), Moebius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).

25 Cannes 82, **Creepshow, Evil Dead,** Tom Burman (dossiers), Stephen King, George Romero, Sam Raimi, Don Coscarelli, Albert Pyun, Hans Jurgen Syberberg, Lindsay Anderson (interviews).

26 **Blade Runner, Cat People, Halloween 3** (dossiers), Ridley Scott, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).

27 **Star Trek 2, Le Dragon du Lac de Feu** (dossiers), Nicholas Meyer, Hal Barwood, William Shatner, Leonard Nimoy (interviews).

28 **Poltergeist, The Thing** (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughlin (interviews).

29 **E.T., The Thing** (2), **Tron** (1), L'Etoile du Silence (dossiers), David Warner, Donald Kushner, Roy Arbogast, Kurt Russel, Kurt Maetzig (interviews).

Toute commande : Media Presse Edition — 92, Champs-Elysées 75008 PARIS (Abonnements : voir page 80)
Anciens numéros : 1 à 21 : 17 F l'exemplaire — 22 et suivants : 20 F. Frais de port (l'exemplaire) : France : 1,60 F. Europe : 3,30 F.

ACTUALITE MUSICALE


« The Dark Crystal »

The Dark Crystal (Musique de Trevor Jones, London Symphony Orchestra dirigé par Marcus Dods - WB Hum 23749-1)

Justice est faite... Qui avait remarqué, il y a deux ans, le « laissé pour compte » d'*Excalibur* ? Pourtant le film de John Boorman devait beaucoup à la musique composée par Jones, mais la prétendue « édition discographique » de la musique du film n'avait à l'époque retenu que les extraits « classiques ».
La composition de Trévor Jones pour *The Dark Crystal* classe d'ores et déjà le compositeur parmi les noms à retenir et à suivre de près. La seule « Ouverture » suffit à s'en convaincre, présentant le thème principal, très riche et de caractère nettement épique dans son introduction que suit un développement plus lyrique. Une autre mélodie majeure de l'œuvre, le « Love Theme », plus tendre, dessine le second pôle de la partition, sans toutefois se départir d'une certaine chaleur dont la générosité trouve son appui plus sûr dans une ampleur mesurée. Variée par ailleurs, cette musique offre des moments d'une tension plus dramatique (« The Power Ceremony », « The Skeksis Duel ») ou des ruptures surprenantes accentuant le caractère épique et médiéval de l'aventure, telles la petite pièce pour orgue et cuivres constituée par « The Funerals » (sur laquelle s'enchaîne, avec « Jen's Journey », une très belle reprise de certaines mélodies essentielles), la vive « Pod Dance », très typée, ou la courte et brillante fanfare de « The Landstrider Journey ». Grâce à une construction soignée, le Finale contient bien plus qu'un simple récapitulatif des leitmotive et constitue une reprise synthétique de l'œuvre, véritable épilogue musical prolongeant celle-ci sous l'ultime éclairage de ses couleurs fondamentales. L'introduction discrète d'instruments typiques (flageolet, flutes, percussions), de sonorités de synthétiseurs, de vocalises ou de bruitages reconstitués « Gelfing Song » confèrent une véracité et une profondeur louables à l'ensemble.
The Dark Crystal, par sa richesse, permet ainsi de saluer l'entrée définitive dans le monde de la grande musique de cinéma d'un nouveau compositeur : Trevor Jones, dont on ne peut qu'espérer voir le nom apparaître désormais à beaucoup d'autres génériques.

Media Sept/That's Entertainment Records : un beau lancement !

La firme française Media Sept importe maintenant sur notre territoire les enregistrements de musiques de film de la marque anglaise That's Entertainment. Au programme des rééditions comme *War and Peace* (russe, de S. Bondarchuk, musique de Vyacheslav Ovchinnikov), des reprises plus récentes (*The Sword and The Sorcerer* de D. Whitaker - cf. E.F. n° 28 p. 61 - TER 1023 avec une pochette très différente de l'édition Varese) et trois titres dont il convient pour le moins de parler :

1) **The Secret of Nimh** (Jerry Goldsmith, TER 1026)

Goldsmith nous revient dans un style nouveau, celui du dessin animé. Et quel style ! Juvénile, dramatique, guilleret, puissant à souhait selon les moments, c'est du très beau Goldsmith, comme on en entend rarement, parce que loin des tensions ou de l'ampleur si propres au compositeur, tout cela semble, même dans les moments les plus crispés, placé sous le signe d'une innocence qui, dans le même temps, dédramatise juste à propos. On revient, au gré des notes qu'anime en particulier un thème très « dessin animé », au bon vieux temps du *Jungle Book* de Rozza ou du *Pierre et le Loup* d'un Prokofiev qui, c'est manifeste, ne sont parfois pas très loin... Mais la dramaturgie particulière de Goldsmith reprend aussi souvent ses droits et des extraits comme « Steps in the House » et les suivants nous rappellent à point nommé que nous avons affaire au compositeur de *Poltergeist* ou de *Outland, Alien* ou *Capricorn One*. Et puis, utilisés avec une parcimonie qui en fait toute la force, il y a les chœurs, nobles, sensibles et beaux dès le Main Title aussi bien que d'un lyrisme profond — notamment grâce au jeu entre les voix masculines et féminines — dans « The story of Nimh ». Tout cela tour à tour nous émeut et nous rajeunit, pour nous conduire à la triomphale reprise finale du thème qui constitue l'apothéose d'un ensemble parfait.

2) **Don't Look Now** (Pino Donaggio, TER 1007)

C'est toujours avec bonheur qu'on voit apparaître le nom de Pino Donaggio, et pour nous consoler sans doute de l'absence — irrémédiable semble-t-il — de *Blow Out* sur le marché, c'est à une grande première que nous sommes cette fois conviés : le Donaggio de 1974, celui qui donna à Brian de Palma l'idée de l'engager pour *Carrie* ! Ni plus, ni moins. Cette histoire d'un fantastique ambigü trouve son parfait reflet dans la composition de Donaggio qui repose essentiellement sur l'équilibre entre deux thèmes : ceux de John et de Laura, dont les variations, privilégiant le piano ou la flute — ici s'annonce le thème principal de *Carrie*, jusque dans la mélodie ! — font planer une aura de mystère et de poésie, sinon de romantisme, nourissant un climat fantastique insidieux et tendre tout à la fois, nous faisant planer entre la vie et la mort, entre l'amour et le surnaturel. Si certains passages tendus satisfont moins par moment (« Strange Happenings »), peut-être parce que trop linéaires, on atteint d'autres fois une émotion comparable à celle soulevée par *Somewhere in Time* de John Barry, en particulier dans les variations finales. Dès son entrée en scène, Donaggio donnait les preuves d'une sensibilité qui, même si elle ne parvient pas toujours à se dégager de l'empire d'une dramaturgie un peu figée, n'en est pas moins à fleur de peau.

3) **Mad Max II** (Brian May, TER 1016, avec une pochette bien supérieure à l'édition française Milan MI 120 A 120 163).

Brian May nous revient, avec le style tout à la fois violent et brillant qui, tant au niveau de la composition qu'à celui de la direction d'orchestre, l'avait fait remarquer à l'occasion de *Mad Max II*. Mais la violence qui faisait l'essentiel de la partition de ce dernier film a cédé cette fois pour une part la place à une émotion plus poignante. Une fois le Main Title passé, les allures sombres et plus classiques du second thème de l'œuvre (« Confrontation ») viennent apporter une note de gravité, soulignant la solitude tragique du personnage aussi bien que son inébranlable résolution de tirer vengeance de la vie en établissant, chaque fois qu'il le pourra, *sa* justice. Avec sa justesse habituelle, dûe à une grande précision d'écriture, Brian May a tôt fait de situer l'atmophère du film et de camper les principaux protagonistes, qu'ils soient individu ou collectivité. Tour à tour lourde et acérée, la musique mène l'infernal combat tout autant que l'image elle-même, et si par moments, on reconnaît nettement le compositeur de *Survivor* et *Harlequin* (parus précédemment en France sous les références respectives DSD 1 et MM 22002), on ne peut que constater à maintes reprises combien Brian May a forgé un style souvent à part pour la « série » des *Mad Max*, du moins au niveau des orchestrations et des inflexions musicales, puisque le thème principal de *Mad Max I* ne reparaît pas ici. Du beau travail, peut-être plus élaboré que pour le précédent : en un mot, à l'image du film lui-même.

Piranha 2 Les tueurs volants (Stelvio Cipriani, General Music 803 840)

Il était difficile, sur un film aussi quelconque, d'imaginer une composition de génie. Demi-surprise, donc, car Cipriani (*L'adieu à Venise*), compositeur trop peu utlisé selon nous sur des sujets dignes de lui, s'en est tiré avec élégance : c'est notamment le cas du thème central, très agréable (« Profondo symphonico ») qui donne lieu à plusieurs variantes dont l'orchestration, quoique simple, est chaude et efficace (« Theme from Piranha 2 », « The Deep »). De bons moments de tension sont par ailleurs ménagés (Prelude) avec, en particulier, par la suite, l'introduction d'un thème secondaire plus dramatique. Au total, un disque qui ne manque pas de charme et qui vaut plus que largement son support visuel !

Bertrand Borie

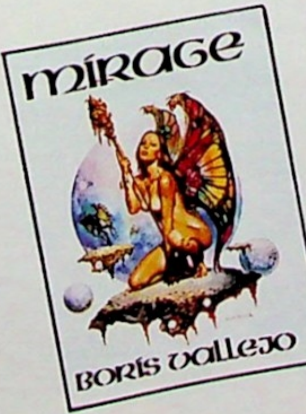
MIRAGE BORIS VALLEJO

La nudité et l'érotisme sont devenues deux notions accolées dans l'esprit des gens. L'*érotique* (défini dans le dictionnaire comme « ce qui a rapport à l'amour, qui en procède ; ce qui est suscité par l'instinct sexuel ou tend à l'exciter ») est un motif tissé de façon complexe dans toute la conduite humaine. Mêlé aux éléments fantastiques ou mythologiques si caractéristiques du travail de Boris, il donne à ce recueil son unité organique.

Pourtant, à mesure que les idées de ces tableaux progressaient, il nous apparut qu'une exploration plus minutieuse des ramifications de « l'érotique » s'imposait. En effet, la représentation d'accouplements (qu'il s'agisse de créatures humaines ou hybrides), la tension vers l'orgasme – choses dont le caractère érotisme – choses dont le caractère érotique était bien évident –relevaient encore d'une approche trop superficielle. Boris cherchait à faire surgir quelque chose de beaucoup plus subtil ; quelque chose qui ne se bornerait pas à expliquer l'expérience érotique mais *serait* cette expérience, inséparable de l'expérience humaine prise dans sa totalité. Il lui fallait donc parcourir tout le spectre des émotions – de la peur, de la souffrance et de la frustration à l'espoir, à l'assouvissement et à l'exultation.

Au nombre des découvertes, en chemin : la façon dont la lumière caresse une peau jusqu'à la faire presque rayonner par endroits ; la courbe d'une tête, à l'égal de celle d'un sein ; l'inattendu ; le rouge saisissant du sang – tout peut appartenir à l'expérience érotique.

Les tableaux amènent invariablement certaines questions : « Que veulent-ils dire ? » « Quelle est l'histoire que vous racontez ? » (un critique exprima sa prudente désapprobation en disant que cela délasserait un peu de voir quelques paysages à la place de tant de corps nus). Parfois, les réponses coulent de source. Parfois il y en a plusieurs, et parfois il n'y en a pas. Mais aucun des tableaux ne livre un message complet. *(extrait du livre « Mirage » par Doris Vallejo).*





Le mémorable festin des goules du « Zombie » de Argento/Romero (1977).



ZOMBIE !

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

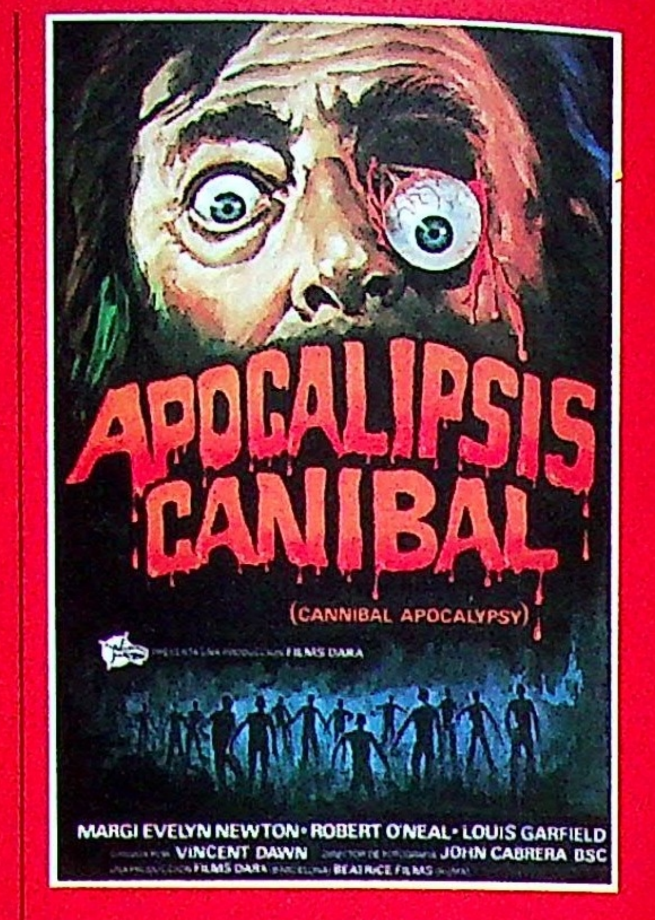
Un Zombie, selon le Festival de Paris 82 du Film Fantastique...

Dans la riche collection des personnages terrifiants qui peuplent l'écran fantastique, l'un des plus horribles est sans nul doute le mort-vivant, car il prend ses racines dans l'une des peurs majeures qui ont toujours hanté l'être humain, celle de l'au-delà, de cet inconnu dans lequel chacun de nous a basculé ou basculera un jour, à l'instant solennel où l'étincelle de vie nous est retirée, nous condamnant au mystère éternel.

A la suite de la littérature, le cinéma s'est emparé du thème du mort-vivant pour causer maints cauchemars aux spectateurs sensibles, notamment en transposant les récits morbides d'Edgar Allan Poe, où l'on ne compte plus les enterrés vivants et les belles cataleptiques s'évadant de leur cercueil pour se venger ou tourmenter leur famille ; mais ce ne sont pas ces personnages que nous voulons évoquer aujourd'hui, de même que nous ne parlerons pas des cadavres ambulants qui ne sont autres que des extra-terrestres ayant pris l'apparence des humains qu'ils ont occis (*Invasion of the Body Snatchers*), ni des somnambules aux allures de morts-vivants comme celui du docteur Caligari, ou certains malheureux dont on a, sans les tuer, trafiqué le cerveau pour en faire les esclaves soumis à la volonté de quelque savant-fou. Autres exclus de cette étude : les morts revenus hanter les vivants sous la forme de fantômes à l'apparence normale ou spectrale et les hibernés qui ne sont que des vivants ayant connu un long sommeil artificiel.

Zombie : mot créole dans les croyances populaires des Antilles, mort sorti du tombeau et qu'un sorcier met à son service (Dictionnaire Robert).

Tout cela fera peut-être l'objet d'un texte futur.
Ceux qui nous intéressent ici sont bien évidemment les morts ranimés, soit scientifiquement, soit de surnaturelle — et donc rationnellement inexplicable — façon. Cette précision donnée, il convient dès à présent d'écarter de notre propos trois personnages qui, bien que répondant exactement à la définition précitée, constituent séparément un archétype nécessitant chacun une étude distincte : le monstre du docteur Frankenstein, le vampire et la momie.
Notre propos se limitera donc à ceux que l'on nomme plus généralement les zombies, ce qui sera bien suffisant pour aujourd'hui puisqu'ils ont déjà fait l'objet d'une centaine de films en un demi-siècle de cinéma (1932-1983), leur naissance coïncidant presque avec celle du « parlant ».
Ce panorama sur le personnage du zombie va nous permettre de rencontrer quelques-uns des plus grands noms de l'épouvante, de Karloff à Cushing en passant par Price et Lugosi ; nous constaterons que, pendant très longtemps, Hollywood une fois de plus a fait cavalier seul en la matière mais que, depuis quelques années, plusieurs cinémas européens sont entrés en lice, celui de Grande-Bretagne d'abord, celui d'Espagne, enfin celui d'Italie (constatation que nous avions déjà faite au sujet des loups-garous), le cinéma français étant à nouveau le grand absent, ce que nous ne pouvons que souligner en le déplorant.
Mais tout d'abord qu'est-ce, au juste, qu'un zombie ? Ne croyez pas que ce sinistre personnage est issu de l'imagination des romanciers ou des scénaristes ! Reportez-vous à la définition du dictionnaire citée en exergue : nous y voyons que son origine est exotique et qu'elle est liée à la sorcellerie antillaise encore secrètement pratiquée au pays du Vaudou, dans l'île d'Haïti, où existent — dit-on — des êtres dont on ne saurait dire s'ils sont vivants ou sortis de leur tombeau. Certains sorciers auraient le pouvoir de provoquer la mort d'un individu et de le ramener ensuite à la vie après l'avoir extrait de sa sépulture, même au bout de plusieurs jours d'ensevelissement. L'être ainsi ressuscité, le zombie, n'a plus de volonté propre et obéit passivement à son maître, lequel peut donc accomplir les pires forfaits par le truchement de cet esclave macabre dont chacun s'écarte avec terreur.
Rares sont les étrangers qui ont eu la possibilité d'approcher un zombie, les autochtones dissimulant jalousement ce que les autorités considèrent depuis longtemps comme un délit majeur.
Parmi les seuls voyageurs blancs ayant parlé des zombies, figure tout d'abord l'Américain William B. Seabrook qui, en 1929, publia le récit de ses pérégrinations en Haïti sous le titre de « The Magic Island » (« L'île magique », publié en France vers 1935), où l'on découvrit pour la première fois le mot zombie, dont Seabrook donne la définition suivante : « Ce sont des corps privés d'âme, des corps morts à qui l'on confère l'apparence de la vie ». Plus près de nous, Robert Gaillard, grand voyageur devant l'Eternel, qui a bourlingué à travers toutes les Amériques pour en ramener la couleur locale de la plupart de ses romans historico-exotiques (Marie des Isles, Louisiane, Le Grand Mirage, L'Homme de la Jamaïque...) est plus précis : il a vu un zombie ! Dans son extraordinaire document « Quarante Mille Kilomètres d'Aventures », paru aux Editions André Martel en 1949, il relate sa rencontre avec un zombie-jardin qu'on lui désigna dans un groupe de cinq indigènes travaillant dans un champ : «... Le troisième ne m'accorda même pas un regard. Je m'enhardis à le toucher : il ne broncha pas ! J'arrêtai son bras, qui ne cessait de faucher, et me mis en face de



lui. Il avait un visage dépourvu d'expression, des yeux fixes, sans vie, un regard insondable. Il me rappela ces figures de cire du musée Grévin qui, si bien réussies qu'elles soient, restent figées, privées de sentiments. C'était mon zombie. Je lui parlai, prononçant quelques mots créoles que j'avais appris, mais je me fusse adressé à une souche que j'aurais sûrement obtenu un meilleur résultat. L'homme était en bois, glacé. Je lui offris une cigarette et il fit comme s'il n'avait pas vu mon geste. Enfin, il se dégagea et, redressant son outil, l'abattit sur un pied de canne. Il travaillait comme un automate avec une grande sûreté de main... ».
Et Robert Gaillard ajoute que, encore sceptique sur l'origine surnaturelle du personnage, il jugea que la clef du mystère se trouvait tout simplement dans l'article 249 du Code Criminel haïtien, ainsi rédigé : « Sera qualifié d'attentat meurtrier tout usage fait contre les personnes de substances qui, sans amener la mort, déterminent un sommeil léthargique plus ou moins prolongé. Et le fait d'enterrer la personne à qui de telles substances auront été administrées, sera tenu pour meurtre, quel qu'en soit le résultat ».
Remarquons l'ambiguïté du texte officiel qui n'admet pas la mort des victimes, mais considère l'acte commis contre elles comme un meurtre. Et Robert Gaillard de conclure : « ... N'est-ce pas là la clef du mystère ? Je ne crois ni aux miracles, ni aux événements surnaturels, mais il est certain que les zombies-jardin existent. Il y a quelques années, des journalistes américains en ont dénombré une grande quantité. La répression exercée sur les sorciers, tout au moins dans les environs des villes, dans les régions accessibles, ont rendu pratiquement nulles ces coupables manœuvres. Mais que se passe-t-il dans les mornes ? Que se passe-t-il, les soirs de Vaudou ? ». C'est donc clairement établi : à l'origine, le zombie est un mort-vivant, fruit diabolique de rites ancestraux des tribus primitives, ayant survécu malgré l'offensive de la civilisation et



dont on n'est toujours pas certain, aujourd'hui, de sa totale disparition.

Mais c'était, pour le cinéma fantastique, une véritable mine d'or, une inépuisable source d'histoires macabres, horrifiantes, génératrices des visions les plus épouvantables, dont les principaux artisans et bénéficiaires seront tout d'abord les grands acteurs de la terreur, puis les plus fameux maquilleurs. Nous allons donc pénétrer dans le domaine des morts-vivants de l'écran, étant précisé qu'ils se divisent en deux courants : ceux qui s'inspirent directement de l'origine vaudou, c'est-à-dire des pratiques sataniques, de la sorcellerie, et ceux qui reviennent à la vie par suite d'interventions scientifiques. Car les savants-fous du cinéma allaient créer aussi des zombies, ranimant des corps parfois enterrés depuis longtemps, en des expériences dont l'horreur se conçoit aisément et pour des buts non moins épouvantables.

Nous verrons ainsi l'évolution d'un chapitre important du film d'épouvante, qui a connu ses hauts et ses bas, ses chefs d'œuvre et ses nullités, ses modes et ses excès, mais dont l'impact horrifiant ne s'est jamais démenti, ayant même récemment reculé d'incroyable manière les frontières de la terreur. Car il faut dès maintenant préciser que la progression du zombie en tant que dispensateur d'épouvante a été régulière et ininterrompue, jusqu'à ce que le zombie devienne la super-star de l'effroi, plus terrifiant que les autres monstres du répertoire.

En fait, il est la Mort et son inséparable compagne la Putréfaction, il est l'Innommable, il symbolise l'Au-Delà et tout ce que ce mot renferme d'angoissant, d'où le sentiment de peur viscérale que nous éprouvons en le voyant surgir sur l'écran dans toute sa photogénique horreur. Ce n'est d'ailleurs pas seulement la peur qu'il provoque en nous, mais une légitime répulsion, un inévitable mouvement de panique intérieure, une envie de fuir cette abomination, grotesque caricature de ce qui fut jadis un être humain. On peut alors se demander comment un tel personnage a-t-il pu captiver les foules au point de devenir dans les années 80 le numéro 1 au Hit-Parade des Monstres cinématographiques ? Comment est-il capable aujourd'hui de terroriser un public beaucoup plus blasé que celui de jadis et donc plus difficile à satisfaire ?

C'est ce que nous allons examiner maintenant en détail en adoptant forcément l'ordre chronologique, étant précisé que nous rassemblerons parfois plusieurs productions constituant une série ou ayant certains rapports entre elles. Nous verrons se dessiner au fil des années l'évolution de notre personnage, non pas en tant que tel — puisqu'il s'agira toujours de ressuscités — mais par son apparence qui, peu à peu, va devenir d'un réalisme si bouleversant que, vus rétrospectivement, les premiers spécimens de cette monstrueuse parade sembleront bien fades, voire anodins, bien qu'ayant, en leur temps suscité leur lot de cauchemars. Cette progression dans l'agressivité des images, dans la violence sanglante des scénarios, caractérise d'ailleurs celle du cinéma en général, qui a considérablement gagné en impact visuel au détriment de son pouvoir suggestif.

A présent, començons notre voyage : grâce à cette merveilleuse machine à remonter le temps qu'est la mémoire, imaginons que nous nous trouvons un demi-siècle plus tôt, quelque part au milieu d'un paysage exotique baigné par la lueur blâfarde de la pleine lune : à peine nous sommes-nous engagés sur la route qui mène au pays des zombies que nous y rencontrons un personnage inquiétant, au regard hypnotiseur et au sourire diabolique. Sans nous laisser la possibilité de rebrousser chemin, il nous entraîne de façon très persuasive dans son univers funèbre. Il est trop tard pour fuir : il nous tient en son pouvoir ! On ne pouvait trouver guide plus compétent pour nous ouvrir les Portes de la Terreur : le frisson délicieux de la peur nous envahit tandis que sur l'écran apparaît le sinistre Murder Legendre, plus connu sous le nom de Bela Lugosi.



1. En ce Temps-là, Karloff et Lugosi...

Le cinéma muet n'ayant, à notre connaissance, jamais mis en scène de mort-vivant du style zombie, c'est au début du « sonore et parlant » que nous trouvons le premier film du genre, et pas n'importe lequel puisqu'il ne s'agit pas moins que de l'un des titres magiques de « l'âge d'Or hollywoodien » : *White Zombie* (en France : *Zombies, les morts-vivants*), d'Edward et Victor Halperin, dont la vedette, Bela Lugosi, venait de triompher dans deux classiques de l'épouvante produits par l'Universal : *Dracula* et *Murders in the Rue Morgue*.

White Zombie est un chef d'œuvre de B-Pictures et avant d'aller plus loin, il nous faut préciser ce que cela signifie : jadis, les heureux cinéphiles avaient droit à deux films par séance, sans compter les actualités, un dessin animé et un documentaire (et cela jusqu'à la guerre). Le film qui était projeté avant l'entr'acte n'excédait pas les 70 à 75 minutes ; c'était le « petit film », selon l'expression alors en vigueur, mais pour les jeunes cinéphiles dont nous faisions partie, c'était souvent celui pour lequel on venait, car il s'agissait principalement de films d'aventuress américains (films de jungle, d'aviation, westerns, policiers ou fantastiques, épisodes de serials ou séries populaires) : c'étaient les B-Pictures, où l'on rencontrait les héros du moment, détectives (Charlie Chan, Mr Moto, Bulldog Drummond), explorateurs, cow-boys et autres idoles des jeunes. Pour en revenir au Fantastique, n'oublions pas que la plupart des titres célèbres de l'âge d'Or sont des B-Pictures, c'est-à-dire la majorité des œuvres où s'illustrèrent Boris Karloff, Bela Lugosi, Peter Lorre, Lionel Atwill ou Lon Chaney Junior, autrement dit tout ce qui fit la gloire et la valeur d'une production dont les qualités ne sont plus contestées par personne, servant de référence à la plupart de ceux qui sont entrés plus tard dans le métier, et que l'on retrouve toujours avec le même plaisir, que l'on cède ou non à l'inévitable nostalgie.

Le scénario de *White Zombie* (1932) peut se résumer en quelques lignes : en Haïti, un amoureux frustré fait transformer en zombie la belle qui ne veut pas

de lui car elle est promise à un autre ; mais il tombe lui aussi au pouvoir du sorcier dont il a requis les services. C'est tout, mais cela suffit à des cinéastes de valeur pour confectionner un modèle du genre. Ce qu'ils firent ! Pourtant, les critiques de l'époque n'y prêtèrent que peu d'attention, ce qui était le sort de presque tous les B-Pictures. En revanche, plus tard, on a pu lire à son sujet des articles dithyrambiques où il n'était questions que de « film fabuleux », « séquences terrifiantes insoutenables » et autres démentielles assertions après lesquelles, fatalement, la vision du dit film ne pouvait s'avérer que décevante si l'on avait pris ces propos à la lettre. Restons donc partial et convenons que, si passionnant soit-il, *White Zombie* a ses qualités et ses défauts. Les défauts ? Le jeune premier mime la souffrance morale sans grande conviction ; la blonde et diaphane héroïne, Madge Bellamy, est aussi inexpressive avant d'être zombifiée qu'après ; enfin, la happy-end est banale et conventionnelle. Pourtant, en dépit de cela, le scénario progresse lentement mais sûrement en un crescendo dramatique rigoureusement minuté, dosant les séquences-choc du début (apparition initiale de Legendre et de ses zombies sur la route déserte) à la fin (suicide collectif des zombies se jetant du haut de la falaise) en passant par la scène du moulin où travaillent les morts-vivants, l'un d'eux étant écrasé par la meule de pierre sans arrêter pour autant le labeur de ses compagnons automates. Il faut citer aussi, bien sûr, la séquence classique de l'envoûtement par le truchement d'une statuette de cire brûlée à la flamme d'une bougie.

Les décors sont grandioses, tant l'intérieur du château avec ses gigantesques colonnades, que la vue extérieure de la falaise au sommet de laquelle perche le dit château (vision onirique évoquant ces autres décors sauvages que sont le manoir du comte Zaroff et Skull Island), sans oublier l'escalier au flanc de la falaise, où se dénoue brutalement le drame. Et puis surtout, enfin, il y a Bela Lugosi, ici en pleine possession de son démoniaque talent, dispensateur prodigue de regards hypnotiseurs et de sourires sarcastiques ; utilisé comme instrument d'une vengeance peu commune, il devient le maître de la situation, régnant par la terreur et rendant au centuple une humiliation subie auparavant. La diction précieuse de l'acteur valorise des dialogues percutants, où ses insinuations railleuses et menaçantes font mouche à chaque phrase.

Notons qu'il est fait mention, dans ce film, du fameux article 249 du Code Pénal Haïtien punissant ceux qui pratiquent envoûtements et sortilèges, ce qui donne un cachet d'authenticité à une intrigue moins fictive qu'on pourrait croire, en ces lieux tropicaux auxquels on prête tant d'étranges événements. Film inquiétant plus que film d'épouvante, dont l'ambiance macabre sert de toile de fond à l'exaspération d'un amour impossible, et que soulignent discrètement des thèmes musicaux eux



aussi authentiquement créoles, l'un de leurs auteurs n'étant autre que le célèbre chef d'orchestre Xavier Cugat.

Autre remarque importante : on a l'impression, en voyant ce film des United Artists, de se trouver en présence d'une production Universal. Ce n'est pas un hasard : presque toutes les scènes furent réalisées justement aux Studios Universal, dans des décors de château ayant servi en 1931 pour *Frankenstein* et pour *Dracula*. C'est aussi pour cette raison que l'on trouve au générique l'as maquilleur de l'Universal Jack Pierce, qui a fabriqué les expressions cadavérique des zombies du scénario (l'héroïne conservant seule sa beauté intacte) ; il a en outre doté Lugosi d'un faciès diabolique par la simple adjonction de sourcils lucifériens, d'un soupçon de moustache tombant au coin des lèvres, et de deux touffes de barbiche encadrant le milieu du menton imberbe.

Unique production britannique de cette époque, *The Ghoul (Le Fantôme Vivant)* de Hayes Hunter (1933) nous maintient dans l'épouvante classique, ce qui n'est pas étonnant puisque la vedette en est Boris Karloff. Un nom magique pour les cinéphiles, celui d'un grand comédien certes, mais surtout du Plus Grand que le cinéma fantastique ait jamais connu ! Sa seule apparition déclenche chez le spectateur une admiration sans limites, car l'on pressent tout de suite que l'on a affaire à un personnage d'exception, y compris dans ses rôles les moins intéressants. Il a valorisé, par sa seule présence, de nombreux produits de série qui, sans lui, seraient depuis longtemps tombés dans l'oubli. Mais comment oublier Karloff quand on l'a vu en action, que ce soit ou non dans le Fantastique ? Il fait partie des rares interprètes dont aucun autre acteur ne peut reprendre un rôle sans être vaincu par la comparaison : l'exemple le plus probant est celui du monstre de Frankenstein, qui demeure *son* chef-d'œuvre d'interprétation, bien que d'autres grands noms, après lui, l'aient incarné, de Lugosi à Christopher Lee en passant par Chaney Jr et quelques autres.

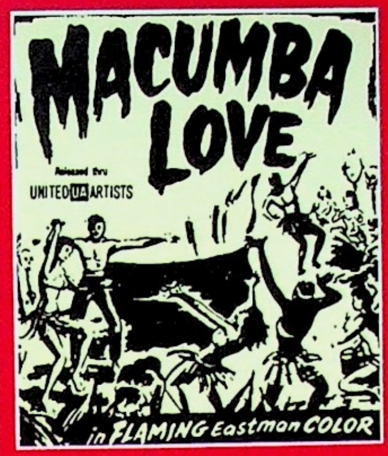
The Ghoul fut le film qui marqua son retour très provisoire dans les studios britanniques. Egyptologue réputé, le Professeur Moriant (Karloff) meurt après avoir exigé d'être enterré avec un joyau auquel il tenait beaucoup. Les héritiers en demandent la raison à son plus fidèle serviteur qui leur révèle que son maître était convaincu de ressusciter grâce à cette pierre Eternelle, après quoi il l'offrirait à Anubis, divinité égyptienne dont il possédait une statue géante, s'assurant ainsi que les portes de l'Eternité lui seraient ouvertes. Mais les héritiers se querellent à propos du joyau, certains préférant le récupérer immédiatement. Enfin, la tombe est profanée, mais la pierre ne s'y trouve plus ! Le « fidèle serviteur » se l'est déjà appropriée ! C'est le moment que choisit Moriant pour sortir de sa tombe comme il l'avait annoncé et pour étrangler ceux de ses héritiers dénués de scrupules, épouvantés par son apparition nocturne et sa face ivre de vengeance. Récupérant son bien, Moriant donne alors la pierre sacrée à la statue d'Anubis, dont la main se referme sur le joyau, et le Professeur meurt pour la seconde fois, assuré de la félicité éternelle.

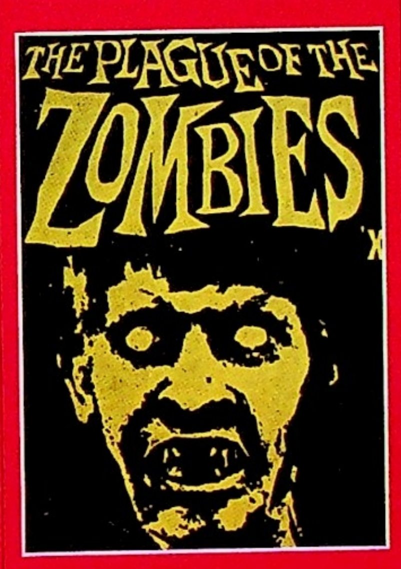
L'atmosphère dans laquelle baigne le scénario est foncièrement lugubre, les décors et les éclairages accentuant l'aspect funèbre de la belle demeure de l'égyptologue. Les séquences de terreur, fort nombreuses reposent entièrement sur le personnage de Karloff, y compris pendant le second tiers du film où pourtant il n'est pas sur l'écran. Doté d'un maquillage impressionnant (face

de parchemin, œil glauque) confectionné par Henrich Heitfeld, importé pour la circonstance des studios berlinois. Karloff réussit une nouvelle composition extraordinaire, bien secondé par un triumvirat d'acteurs britanniques connus des amateurs de fantastique : Ralph Richardson, Cedric Hardwicke et Ernest Thesiger. Si l'on termine en disant que ce film s'efforce de ressembler à une production Universal et nous y fait effectivement penser, on aura une idée de sa qualité et de son importance, d'autant plus qu'il fait quasiment cavalier seul dans le cinéma anglais des années 30.

Ne quittons pas Karloff et évoquons à présent *Le mort qui marche*. Ainsi que nous le verrons plus loin au sujet de *Six Heures à Vivre*, *The Walking Dead* est aussi l'histoire d'un mort ressuscité scientifiquement, mais la comparaison entre les deux œuvres s'arrête là. Dans ce film réalisé en 1936 par le grand Michael Curtiz entre deux superproductions avec Errol Flynn, Karloff est un nommé Hellmann, victime d'un complot qui l'a condamné à périr sur la chaise électrique. Un savant, Beaumont (Edmund Gwenn) est autorisé à expérimenter sur le supplicié une invention qui pourrait ranimer les électrocutés accidentels : le corps du condamné est donc confié à Beaumont qui réussit à le ramener à la vie en une séquence faisant inévitablement penser à celle du *Frankenstein* de James Whale puisque Karloff inerte y subit le contact d'arcs électriques jaillissant de multiples appareils. Mais Ellmann n'est plus tout à fait celui qu'il était avant de mourir : son corps est courbé comme par la vieillesse et son regard, dans un visage spectral, glace ceux sur lesquels il se pose intentionnellement ; car de son bref séjour dans l'au-delà, Ellmann a ramené d'étranges pouvoirs. Il sait notamment quels sont les responsables de son injuste condamnation, et va les châtier par sa seule apparition et la dénonciation contenue dans le regard scrutateur qui les terrifie. A cet égard, la séquence où Karloff joue du piano et fixe tour à tour chacun de ceux dont il veut se venger, est la plus significative d'un drame par ailleurs traité sans grandiloquence ni effets spectaculaires. Ce n'est pas un film d'épouvante, le personnage de Karloff inspirant plus de pitié que d'effroi — du moins pour les spectateurs — sa face douloureuse évoquant quelque peu celle du monstre de Mary Shelley. Les vrais vilains ayant péri sans qu'il les ait cependant personnellement touchés (la justice immanente les ayant à leur tour électrocutés dans un accident de voiture), Ellman, qui a été abattu à coups de revolver par le chef des gansters (Ricardo Cortez), meurt définitivement, non sans avoir supplié Beaumont de laisser les morts en paix et sans vouloir avouer ce qu'il sait déjà de l'autre monde.

Nous ne répéterons jamais assez que, une fois de plus, tout le film repose sur les solides épaules de Karloff, qui rend crédible chacun de ses personnages, le dotant d'une humanité qui crève l'écran. Le magnétisme de l'acteur est ici à son apogée, tout comme dans chacun





des films de cette période qu'il a dominée en grand seigneur de l'interprétation.

Tant que Karloff occupe l'écran, on oublie, s'il y en a mais ce n'est pas le cas ici, les défauts du film ou les faiblesses du scénario. Doté d'un maquillage très discret (une mèche de cheveux blancs révélant seule sa « résurrection par l'électricité ») confectionné par Percy Westmore, Boris Karloff traverse superbement ce drame qui est un amalgame de film de gansters dont Warner Bros était spécialiste alors, et de film fantastique du style Universal, la facture en étant cependant typiquement Warner. *The Walking Dead* fut la dernière incursion de Michael Curtiz dans le Fantastique (après ses deux réussites de 1932 avec Lionel Atwill : *Masques de Cire* et *Docteur X*). Ce fut aussi, fait notable, l'un des rarissimes films de Karloff que nous avions pu voir sur nos petits écrans.

Nous retrouvons Karloff condamné à mort et cette fois exécuté par pendaison dans *The Man They Could Not Hang*, produit Columbia de 1939 réalisé par Nick Grinde. Le script de Karl Brown donne au grand Boris un rôle de savant-fou, le Dr Savaard, inventeur d'un cœur mécanique pouvant ressusciter les cadavres, pour l'expérimentation duquel il n'hésite pas à tuer un jeune homme. Mais dénoncé par son assistante avant d'avoir pu utiliser son appareil, Savaard est arrêté et voué au gibet. Son plus fidèle assistant récupère son corps et le ramène à la vie grâce au cœur mécanique, mais c'est un Savaard ivre de vengeance qu'il a ranimé. En effet, le Docteur supprime de différentes façons camouflées en accidents tous ceux qui ont contribué à sa condamnation. Mais sa propre fille, essayant de sauver certains d'entre eux, périt électrocutée par la faute de son père. Mortellement blessé par les policiers alertés, Savaard pourra cependant rendre la vie à sa fille et détruire ses appareils avant d'expirer, emportant dans la mort tous ses secrets. Karloff n'est affublé ici d'aucun maquillage autre qu'une blanche chevelure et joue à nouveau les ressuscités démoniaques, mais non les innocents : contrairement au *Mort qui marche*, il incarne là un savant assassin sans scrupules, rôle, soulignons-le, qui ne fut pas souvent le sien (contrairement à Lugosi) mais qui prend avec lui une dimension exceptionnelle, bien qu'il ne s'agisse, comme le film de Michael Curtiz, que d'un B.-Pictures excédant à peine une heure de projection. Ce fut le premier d'une série de cinq films que Karloff tournera pour Columbia et dans lesquels il incarnera invariablement des savants-fous (les autres étant : *The Man With Nine Lives*, *Before I Hang*, *The Devil Commands* et *The Boogie Man Will Get You*, tous de 1940 à 1942 et tous inédits en France malheureusement).

A l'exception du monstre de Frankenstein, le zombie est le seul personnage qui nous permette de louvoyer de Karloff à Lugosi et de Lugosi à Karloff. Bela Lugosi tourna, dans les années 40, plusieurs films fantastiques mettant en scène des morts-vivants et tout d'abord *Bowery At Midnight (Le monstre de minuit)* de Wallace Fox — 1942 — qui le présente comme une sorte de Dr Jekyll ; en effet, dans la journée, le Dr Brenner-Lugosi enseigne la psychologie, et la nuit il dirige un asile dans lequel se déroulent d'étranges événements. Des criminels s'y réfugient et le bon docteur Brenner les utilise pour accomplir des vols à son profit, après quoi il les supprime. Mais l'asile comprend aussi un hôpital où un chirurgien toxicomane les ressuscite à l'insu de Brenner. Et lorsque ce dernier, enfin traqué par la police, se réfugie imprudemment dans les caves de l'hôpital, il tombe aux mains de ses victimes qui l'étranglent.

Il s'agit là d'une production Monogram à modeste budget comme Lugosi en fera beaucoup en cette période où s'amorçait déjà son déclin, les Universal-Pictures étant alors les dernières où il brillera encore de quelques feux, de *Ghost of Frankenstein* à *Abbott and Costello meet Frankenstein*.

Autre production Monogram : *The Voodoo Man* de William Beaudine — 1944 — nous ramène aux véritables origines des zombies. Ici, le Dr Marlowe-Lugosi essaye rendre à une vie normale sa femme morte puis ressuscitée sous forme de zombie ; pour y parvenir, il sacrifie la vie de plusieurs



Une cauchermadesque créature du monde de l'au-delà... (« Frayeurs » de Lucio Fulci - 1980).

jeunes filles, mais une fois encore la police mettra fin prématurément à ses activités et l'abattra. Le script de Robert Charles ne brille pas par son originalité mais il faut dire à sa décharge qu'à cette époque il était presque neuf ; ce n'est que plus tard que l'on rencontrera maints docteurs accomplissant des actes horribles pour sauver femme ou fille morte ou défigurée. Cet autre produit de série, où règnent le mystère et l'angoisse plus que l'horreur, où l'hypnotisme est mis en valeur, rassemble aux côtés de Lugosi deux autres figures populaires de l'épouvante des années 40, George Zucco et John Carradine, ce dernier promu au rang d'élément humoristique dans un rôle de demeuré à l'opposé de ses sinistres emplois habituels. Enfin, *Zombies On Broadway*, de Gordon Douglas — 1945 — est une parodie du genre utilisant Lugosi dans son rôle coutumier de savant-fou créateur de zombies grâce cette fois à une drogue de son invention. Deux propriétaires d'un night-club new yorkais viennent dans son île tropicale pour lui demander de leur fabriquer une authentique zombie afin de l'exhiber comme attraction sensationnelle de leur cabaret. Rien de sérieux comme on peut en juger ! Lugosi ne fait qu'une apparition assez brève, laissant la vedette aux deux comiques de service, Wally Brown et Alan Carney, dont nous ne pouvons juger la vis comica, leurs films étant tous inédits en France. Ainsi, les années 30 et 40 ont été dominées, pour l'ensemble du cinéma fantastique et spécialement pour le thème des morts-vivants, par les deux champions de la terreur, Boris Karloff et Bela Lugosi, le premier ayant incontestablement animé des productions de plus grande qualité que le second. Ces quelques prestations des deux principales vedettes de l'épouvante hollywoodienne caractérisent bien leur étiquette respective. Quoiqu'ayant excellé dans divers autres rôles, Karloff a surtout assis sa réputation sur les personnages de monstres dont l'horrible apparence physique provoquait l'effroi, même quand ils étaient pitoyables. Lugosi au contraire brilla plus fréquemment en tant que savant-fou ou dans des emplois dont la monstruosité se trouvait dans les actes qu'il commettait. Karloff n'hésitait pas à se plier aux maquillages les plus élaborés (de *Frankenstein* à *Jekyll* en passant par *La momie*) tandis que Lugosi préférait arborer ses propres traits, d'où sa prédilection pour les vampires élégants plutôt que pour les monstres hideux. Notons enfin que les nombreux films rassemblant ces deux acteurs donnèrent presque toujours la prépondérance à Karloff, le dernier — *The Body Snatchers* en 1945 — reléguant même Lugosi à un rôle de troisième plan derrière l'omniprésent Karloff. Quoiqu'il en soit, tous deux demeurent unis et indissociables dans le souvenir des cinéphiles qui leur doivent quelques-unes de leurs meilleures soirées.

Mais durant ces deux décades, diverses autres productions américaines ont brodé sur le thème du zombie : c'est vers elles que nous nous tournerons maintenant. ■

2. Autres Zombies des années 30 et 40

A partir des années 30, de nombreuses histoires de morts-vivants ont vu le jour sous les sunlights californiens, même sans Karloff et Lugosi. Il y eut aussi au cours de cette période des films d'aventures gravitant autour du Vaudou sans aller jusqu'à présenter des zombies : à titre d'information, nous les citons pour mémoire dans la filmographie qui complète ce texte. Il y eut également des faux zombies, notamment ceux de *The Lost City*, serial de Harry Revier — 1935 —, géants noirs au cerveau annihilé par le savant-fou dont ils sont les esclaves, qui justifient le titre du premier épisode : *Living Dead Men* ; ou bien la morte de *Isle of The Dead* (Mark Robson — 1945) qui tue Karloff, mais elle avait été enterrée vivante, en transe cataleptique. Tout cela est hors de notre sujet.

En revanche, de nombreux vrais zombies ont peuplé les écrans dès l'aube du parlant, le premier d'entre eux étant né curieusement à la même date que *White Zombie*, mais sans concurrencer l'œuvre des frères Halperin, étant d'un genre très différent puisqu'il est sans doute le seul de cette étude à ne pas semer l'effroi autour de lui ; en outre, il est le premier créé scientifiquement, donc appartenant plus à la Science-Fiction qu'à l'épouvante classique. *Six Hours To Live (Six heures à vivre)* de William Dieterle, est, selon la définition qu'en a donné Paul Gilson, un « mélodrame fantastique où le moindre personnage prend subitement l'air d'une apparition ». Pour nous, c'est tout d'abord une œuvre insolite, au charme peut-être aujourd'hui désuet mais en son temps d'une remarquable originali-

té. Il ressemble curieusement au *Mort qui marche* (mais il lui est antérieur de quatre ans), à la seule différence que son héros n'est pas plus effrayant pour les autres protagonistes du récit que pour les spectateurs. Au contraire, il fait office, lors de son bref sursis terrestre, de véritable ange-gardien. Ambassadeur d'un pays imaginaire, le capitaine Onslow (Warner Baxter) est mystérieusement assassiné lors d'une conférence internationale. Un savant, le Professeur Bauer (George Marion), le ressuscite à l'aide d'un appareil de sa fabrication (séquence avec instruments bizarres et crépitements d'éclairs artificiels dans un laboratoire digne de celui du Dr Frankenstein) mais à son réveil, Onslow apprend que sa survie ne peut durer que six heures. Au lieu de chercher à se venger de son assassin qu'il connaît (il se contentera de le terroriser en apparaissant devant lui), Onslow va profiter de ce bref sursis pour répandre le bien autour de lui : il sauvera notamment du suicide une jeune prostituée, s'amusera à annoncer sa propre mort aux journalistes médusés, et prônera la fraternité entre les peuples. Après une ultime entrevue avec la femme qu'il aima, Onslow rejoindra définitivement, mais sans regrets, le royaume des ombres. Il aura auparavant détruit la machine du Dr Bauer, ayant jugé que les morts avaient seuls le droit de décider s'ils voulaient revenir parmi les vivants.

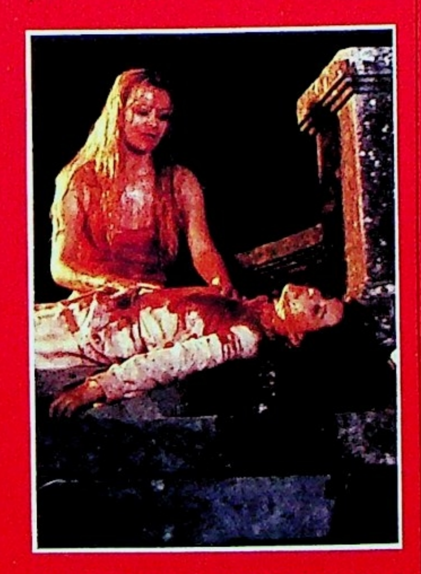
Warner Baxter promène son élégante silhouette à travers les péripéties peu communes de cette œuvre injustement oubliée de William Dieterle, dont les rares films fantastiques sont tous d'une exceptionnelle qualité (du *Songe d'une nuit d'été* au *Portrait de Jennie* en passant par *Le diable et Daniel Webster*). Il serait intéressant et instructif de redécouvrir aujourd'hui cette aventure originale d'un zombie qui ne ressemble à aucun autre.

Avec *Revolt of the Zombies* (1936) nous retrouvons les frères Halperin (Edward, producteur, et Victor, réalisateur-scénariste) qui ont tenté de renouveler leur coup d'éclat de 1932 avec un script complètement différent, mais sans le concours de Lugosi. Le scénario se base sur une légende indigène qui prétend que la fabuleuse cité d'Angkor, avec ses temples magnifiques enfouis dans la végétation tropicale, aurait été construite par une armée de morts-vivants, et serait devenue à son tour, mystérieusement, une ville morte : un très allêchant point de départ, apparemment ! Mais avant de nous conduire dans les profondeurs de la forêt cambodgienne, l'histoire se passe pendant la guerre de 1914-18 et met en scène un prêtre oriental de l'armée française créant un régiment de zombies asiatiques soumis à sa volonté et semant l'effroi chez l'ennemi, ces soldats déjà défunts traversant impunément la mitraille et mettant en déroute les plus coriaces soldats teutons dont les tranchées sont prises d'assaut par ces spectres en uniforme. Plus tard, le prêtre est fait prisonnier et n'a pas le temps de détruire un parchemin révélant le lieu où il a trouvé le secret de la création des zombies ; le précieux document lui est dérobé et lui-même est abattu. Après la guerre, une expédition est organisée par les Alliés qui veulent détruire le terrible secret enfoui quelque part dans les ruines d'Angkor, mais parmi ses membres se trouve l'assassin du prêtre qui, lui, veut retrouver la formule pour l'utiliser à son seul profit, étant le seul à connaître le lieu exact de la cachette. Il s'ensuit alors des aventures dans la jungle, des rivalités causées par l'inévitable élément féminin du scénario, la révélation de l'infâmie des uns et de l'héroïsme des autres, etc... La fin nous ménage cependant quelques péripéties dignes des serials (temples aux murs pivotants et aux passages secrets, indigènes menaçants, marécages redoutables...). En possession de la formule, l'un des membres de l'expédition transforme en zombie son serviteur ainsi que d'autres autochtones, puis devenant tyrannique, menace la jeune fille qui ne veut pas de lui, mais il est finalement tué par son serviteur-zombie. Tout cela est assez disparate, l'action n'ayant pas l'unité de ton et de style de *White Zombie* qui demeure supérieur à tous points de vue. L'interprétation est banale, les extérieurs de jungle reconstitués en studio alternent avec de belles vues documentaires des temples d'Angkor. L'idée de transposer en Asie le thème typiquement haïtien du zombie n'apporte rien de positif sinon l'impression de vouloir varier le décor, le prétexte servant surtout à illustrer des séquences semblables à celles des classiques films de jungle de l'époque.

Poursuivant notre promenade chronologique au royaume des zombies, nous rencontrons alors le plus imprévu d'entre eux en la personne d'Humphrey Bogart qui, dans un B-Pictures de Vincent Sherman : *The Return of Dr X (Le retour du Dr X)* — 1939 — joue un mort-vivant d'origine scientifique, ayant



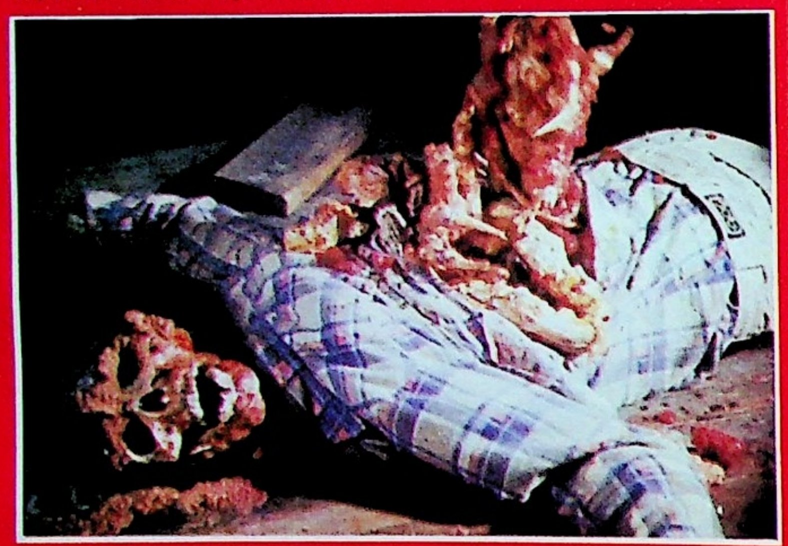
Une jeune femme vomit ses entrailles !... (« Frayeurs »).



« La morte-vivante » (1982) déchiquète à mains nues la gorge de ses victimes.



Le prêtre éventré de « Frayeurs » (1980).



« Evil Dead » (1982).



Humphrey Bogart dans « Le retour du Dr X » (1939).

été ressuscité par un savant dont il est devenu l'assistant. Mais pour demeurer en survie, le Dr Xavier (Bogart) a un besoin impératif de sang humain d'un certain rhésus, d'où l'apparentement de cette catégorie de zombies (dont nous rencontrerons plus loin maints spécimens) aux vampires, mais il faut bien préciser tout de suite qu'il ne s'agit nullement de classiques vampires avec lesquels il ne faut pas les confondre.

Pour en revenir à Bogart, il est, dans *The Return of Dr X*, affublé de lunettes et d'une chevelure striée de blanc, le visage blâfard révélant son origine macabre : il évolue parmi les alambics et les cornues du laboratoire, plus glacial et moins loquace que jamais. Auprès de lui, John Litel incarne le savant qui l'a ressuscité et fait des recherches pour créer un sang artificiel à partir du sang de cadavres. L'action, assez simple, se déroule chez le dit savant où un journaliste curieux et bavard (Wayne Morris) vient enquêter avec un médecin de ses amis (Dennis Morgan) à la suite du meurtre de plusieurs jeunes femmes possédant toutes le même et rare groupe sanguin. Ils finiront par découvrir la vérité au sujet des deux étranges savants, l'action se corsant par l'enlèvement d'une infirmière possédant elle aussi le même groupe sanguin que les précédentes victimes ; elle sera sauvée de justesse, le Dr Xavier-Bogart ayant tué son maître et s'apprêtant à soutirer le sang de la malheureuse, car c'est naturellement pour lui assurer sa survie diabolique que périrent les autres jeunes femmes.

Une fois de plus, Humphrey Bogart est abattu à coups de feu, mais ici ce n'est plus en tant que banal gangster. Il s'agit là de l'un des nombreux B-Pictures de la Warner que Bogart interpréta avant de passer en tête d'affiche grâce au *Faucon maltais* ; il est très énigmatique d'aspect comme d'intentions, jusqu'à ce que nous soit révélée sa véritable condition de mort ressuscité. L'œuvre est dans l'ensemble très bavarde et n'aurait aujourd'hui d'intérêt que par le fait d'y retrouver un Bogart inhabituel. Film mineur dans sa glorieuse carrière, certes, mais qui suffit pour nous donner quelques regrets : pourquoi Bogart n'a-t-il plus, par la suite, incarné un autre personnage de ce genre-là ? Nous sommes en tous cas certains que le Fantastique aurait été admirablement servi par ce comédien à l'incomparable « présence ».

Ouvrons à présent une parenthèse humoristique pour évoquer deux films du même réalisateur, George Marshall, dont le second n'est autre que le remake du premier puisqu'il s'agit de deux adaptations d'une même pièce : « The Ghost Breakers », comprenant, entre divers éléments terrorisant les héros pusillanimes de l'histoire, un authentique et particulièrement agressif zombie. *The Ghost Breakers (Le mystère du Château Maudit)* — 1940 — était véhiculé par un Bob Hope alors en pleine forme comique, le scénario le jetant au milieu de mille dangers pour les beaux yeux de la ravissante Paulette Goddard, tandis que *Scared Stiff (Tu trembles, carcasse)* — 1953 — donnait la vedette



Un exercice de « gore » à la française : « La mort-vivante » de Jean Rollin (1982)

au clownesque Jerry Lewis, flanqué de son inséparable compère Dean Martin, jeune premier du script succédant à Richard Carlson, leur égérie étant cette fois la blonde Lizabeth Scott. Nous eûmes donc droit, par deux fois, à la même aventure de cette Américaine héritant d'un château hanté dans une île déserte des Antilles. Tour à Tour, Paulette Goddard et Lizabeth Scott, vêtues d'un simple maillot de bain, se sont retrouvé isolées, une nuit, dans le château aux portes grinçantes, aux volets battants, aux toiles d'araignées et aux innombrables armures, traquées par un zombie herculéen dont les yeux blancs dénotaient l'origine surnaturelle (Noble Johnson en 1940, Jack Lambert en 1953). Tour à tour, Bob Hope, solitaire, et Jerry Lewis, accompagné par Dean Martin, se sont battus avec l'armure animée (un des meilleurs gags du film), ont hurlé de terreur et multiplié les gaffes avant de sauver la jouvencelle en danger et de démasquer le vilan de service. Bob Hope jouait cependant davantage la carte de la comédie théâtrale, contrairement à Jerry Lewis, déchainé et vociférant, agrémentant son numéro d'une impayable imitation de Carmen Miranda sussurant l'un de ses plus grands succès : La Choupetta. Ces deux films constituent une rare exception dans notre chapitre sur les zombies où la terreur règne presque en permanence. Notons toutefois que la base du scénario, c'est-à-dire la pièce, est un canevas très classique d'intrigue policière (on veut tuer une riche héritière par des moyens d'apparence surnaturelle pour s'emparer de ses biens), dont le héros n'est pas un beau jeune homme sans peur et sans reproche, ni un détective professionnel ou amateur, mais un froussard qu'interprète obligatoirement un acteur comique. Pour Bob Hope, ce fut une réédition de son succès de 1939 : *The Cat and the Canary (Le mystère de la maison Norman)* d'Elliott Nuggent, dans lequel il tenait un emploi similaire ; pour Jerry Lewis, ce ne fut que l'un de ses multiples rôles de héros malgré lui (voir aussi *Le trouillard du Far-West*) préludant efficacement aux chefs-d'œuvre qu'il devait nous donner en passant derrière la caméra.

Retour à l'épouvante avec *King of The Zombies*, de Jean Yarbrough — 1941 — l'un des innombrables films fantastiques de la petite firme Monogram. Deux aviateurs découvrent une île peuplée de zombies, lesquels sont en réalité les victimes d'un agent nazi doté d'un extraordinaire pouvoir hypnotique grâce auquel il se livre à l'espionnage en utilisant ces serviteurs soumis à sa seule volonté. Le Dr Sangre (joué par Henry Victor, qui eut son heure de gloire dans le cinéma muet britannique), avec ses zombies caraïbes, est l'un des premiers vilains scientifiques nazis qui allaient déferler sur les écrans américains dans ces premières années 40 où, par ailleurs, tous les héros mythiques (Tarzan, Sherlock Holmes, Mr Moto...) allaient être mobilisés pour la bonne cause, au mépris même de la plus élémentaire vraisemblance. Mais il fallait à cette époque des « bons » et des « méchants » d'envergure mondiale, en prise directe avec l'actualité la plus brûlante, la plus tragique, et le cinéma hollywoodien s'y employa activement. Dans le meilleur des cas, cela nous valut : *Cinquième colonne*, *Casablanca*, *L'odyssée du Dr Wassell* ou *Les bourreaux meurent aussi*, mais dans le registre fantastique, la récolte fut moins fructueuse, se limitant à extrapoler sur le thème du savant-fou qu'on se contentait de mettre au service des Allemands ou des Japonais.

Par exemple, le Dr Von Altermann, auquel John Carradine prête son faciès filiforme dans un autre B-Pictures Monogram : *Revenge of the Zombies*, de Steven Sekely — 1943 — où le script délirant d'Edmund Kelso et Van Norcross imagine que le savant nazi transforme en zombie sa propre femme (Veda Ann Borg), quelque part dans une région marécageuse de Louisiane. Après quoi, il crée d'autres zombies, destinés à lui obéir aveuglément et à servir la cause de son cher Führer. Mais il sera finalement victime de ses créatures, auxquelles des visiteurs imprévus n'échapperont que de justesse.

Autre savant-fou, mais pour son compte personnel : le Dr Morris, qu'interprète George Zucco dans *The Mad Ghoul* réalisé en 1943 par James Hogan à l'Universal. Il expérimente sur un jeune assistant (David Bruce) un gaz ayant la propriété de tuer et de faire de la victime un zombie à la face parcheminée comme celle d'une momie. Sous l'ascendant hypnotique de Morris, le pauvre zombie sera chargé de supprimer un jeune pianiste amoureux d'une chanteuse (Evelyn Ankers) convoitée par le savant. Le drame se complique de profanation de tombeaux, Morris faisant déterrer nuitamment des cadavres par son zombie, ayant besoin de leur cœur pour ses expériences recréant les rites de sacrifices humains indigènes. Un policier perspicace (Robert Armstrong, ex-héros de *King-Kong* et *Le fils de King-Kong*) n'hésitera pas à se glisser lui-même dans un cercueil pour prendre la main dans le sac les déterreurs de cadavres. En résumé, tous les ingrédients des classiques films d'épouvante Universal sont ici rassemblés, le zombie n'étant pas le plus redoutable personnage du récit. L'inquiétant George Zucco mène le jeu avec facilité, nous

confirmant qu'il était l'un des meilleurs vilains du moment.

Mais en 1943, une autre œuvre, plus importante pour notre étude, naquit sous les sunlights de la R.K.O., firme qui, après Ernest B. Schoedsack, employa un autre grand maître du Fantastique : Val Lewton, qui s'affirma d'emblée par un petit chef-d'œuvre : *The Cat People (La féline). I Walked with a Zombie (Vaudou)* de Jacques Tourneur, fait partie de la célèbre série de films fantastiques produits au cours des années 40 par Val Lewton (1904-1951) qui avait décidé d'appliquer le principe selon lequel l'épouvante devait naître de ce qui était suggéré plutôt que de ce qui était montré. Ceci admis, il faut reconnaître que Tourneur a sagement mis en pratique la théorie de son producteur (comme il le fit déjà pour *The Cat People*) en illustrant un scénario de Curt Siodmak dont l'action se déroule au sein d'une famille de planteurs, en Haïti, chez laquelle est engagée une infirmière canadienne, Betsy (Frances Dee), pour s'occuper de la femme de l'un des propriétaires de la plantation, Jessica, atteinte d'une mystérieuse maladie. Peu après son arrivée, Betsy est aux prises avec de multiples problèmes et sent planer autour d'elle d'indéfinissables dangers. Elle est témoin de la rivalité des deux demi-frères qui dirigent la plantation, rivalité dont l'objet est surtout la belle malade, épouse de l'un d'eux, aimée sans espoir par l'autre. Mise en présence de Jessica, Betsy ressent plus de frayeur que de pitié à son égard, son mutisme permanent et son apparence de somnambule n'étant pas des plus rassurants. Plus tard, l'infirmière apprendra toute la vérité sur sa patiente qui n'est autre qu'une zombie. Avec l'aide d'une servante indigène, elle se rendra nuitamment à une cérémonie vaudou où elle conduira secrètement la morte-vivante dans l'espoir insensé de lui rendre son âme, mais elle se heurtera à la mère despotique des deux demi-frères, adepte du vaudou et véritable responsable du drame : c'est elle qui s'est vengée de sa belle-fille, par sorcier interposé, parce qu'elle a semé la haine entre ses enfants. La fin sera tragique pour tous, et lorsque Betsy quittera Haïti, elle emportera le souvenir d'un amour impossible, tant pour elle que pour celui qui était lié à une morte-vivante.

Libre transposition de *Jane Eyre*, de l'aveu même de Jacques Tourneur, il s'agit donc d'un conflit familial aux sentiments plus quotidiens (amour, haine, jalousie, vengeance) mais développés dans un cadre exotique où planent les superstitions et les réalités de la sorcellerie vaudou : on est constamment à la limite de l'irrationnel sans trop savoir à quel moment il s'instaure en maître, d'où une tension permanente savamment entretenue, les moments les plus angoissants étant les scènes se déroulant dans la forêt où s'aventurent l'infirmière et sa malade à la suite d'un zombie indigène. « I walked with a zombie » sont les premiers mots du film, l'histoire étant contée par celle qui la vécut en un unique flash-back. Signalons l'authenticité de la musique d'ambiance, une troupe haïtienne, dirigée par le ménestrel sir Lancelot, commentant l'action à la manière des troubadours (procédé qui sera repris dans *Cat Ballou* avec Nat King Cole).

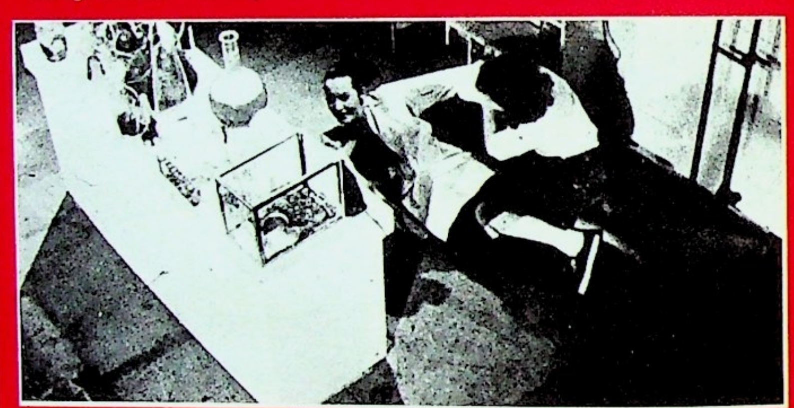
En 1946 nous retrouvons John Carradine, promu une fois de plus savant-fou sous la direction de Wiliam Beaudine, qui, dans *Face of Marble*, lui fait ressusciter scientifiquement sa femme... et son chien, lequel est alors transparent et animé d'une férocité démentielle. Le savant sera tué par sa femme, elle aussi folle furieuse, et les deux zombies périront, engloutis par l'océan.

C'est l'une des nombreuses productions fantastiques de la Monogram qui essayait à l'époque de rivaliser avec l'Universal, mais avec moins de moyens, ses seuls atouts étant justement la présence en tête d'affiche de certaines vedettes de l'Universal.

C'est avec une production Republic réalisée en 1946 par Philip Ford : *Valley of the Zombies*, que s'achèvera la parade des morts-vivants de la décade. Classé habituellement dans la filmographie des vampires puisque le zombie qu'il met en scène a besoin de sang pour survivre, c'est surtout un film d'aventures aux péripéties mouvementées (victimes embaumées comme des momies, zombie au pouvoir hypnotique, poursuites de voitures, chasse à l'homme sur les toits...) semblable à un serial d'alors, ce qui n'est pas un hasard, le héros, un docteur aux prises avec l'un de ses patients devenu zombie-vampire, étant interprété par Robert Livingston qui fut, toujours chez Republic, le caracolant protagoniste de maintes aventures de Zorro et du Lone Ranger.

Dans les dernières années 40, les zombies vont disparaître provisoirement des écrans, mais nous allons les retrouver dans la décade suivante et jusqu'à la fin des années 60, pas très nombreux certes mais dans des scénarios plus diversifiés. Autre innovation : à mesure que nous avancerons dans la chronologie, nous allons rencontrer les premiers zombies non-hollywoodiens depuis *The Ghoul*, quoique la majorité soit toujours issue des studios californiens.

« Teenage Zombies » de Jerry Warren (1957).



3. Zombies de toutes origines...

Les premières années 50 virent la fin de l'une des formes du spectacle cinématographique les plus usitées au cours des précédentes décades : le bon vieux film à épisodes qui fut la manne céleste des exploitants de salles obscures d'alors. Désormais, c'est le petit écran qui allait recueillir les héros aux aventures interminables, cow-boys, détectives et autres valeureux personnages : ainsi le voulait l'évolution de l'art des images qui, après avoir accueilli le public dans ses temples, venait à présent jusque dans ses foyers, avec un format réduit certes, mais avec une résolution et une prolifération qui ne tardèrent pas à bouleverser toute une industrie.

L'un des ultimes serials de la Republic fut *Zombies of The Stratosphere*, réalisé en 1952 par Fred Brannon, en 12 épisodes mettant en vedette un policier de la patrouille Interplanétaire interprété par Judd Holdren, qui détecte l'arrivée sur Terre d'un engin spatial, lequel engin est occupé par deux zombies venus en avant-garde pour préparer la fabrication d'une super-bombe destinée à projeter la Terre loin de son orbite, en direction de leur propre planète, afin que leurs semblables puissent s'installer sur notre sol : prétexte aussi valable qu'un autre pour nous développer ensuite, plusieurs heures durant, des péripéties qui pourraient être celles de n'importe quel autre serial (bagarres, repaires secrets avec souterrains truqués, poursuites, héros en danger de mort à la fin de chaque « chapter »...) si l'élément Science-Fiction n'y était pas prépondérant. Ainsi, les extra-terrestres, les fameux zombies, mi-humains, mi-aliens, puis un savant-fou qui s'allie aux envahisseurs avant de devenir leur victime ; enfin, un robot à l'aspect un peu ridicule avec ses bras en forme de tuyau de poêle et son corps circulaire comme un chauffe-eau électrique. Quand au héros lui-même, il se déplace dans l'espace avec ses fusées dorsales pour poursuivre et châtier tous les vilains, terrestres et aliens. Ni meilleur, ni pire que la plupart de ses semblables, mais inférieur aux *Flash Gordon* de l'Univer-

sal, tel est ce premier et dernier serial concernant les zombies, lesquels apparaissent ici revêtus d'une combinaison collante rappelant les cottes de mailles des chevaliers médiévaux.

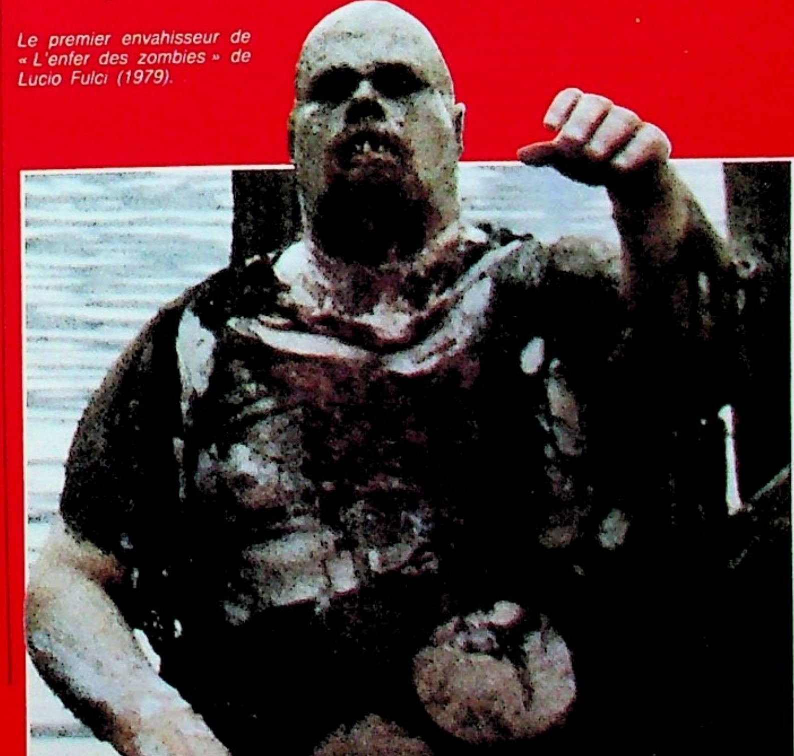
On retrouve la signature de Curt Siodmak au script d'un excellent thriller de Science-Fiction réalisé en 1955 par Edward L. Cahn : *Creature With The Atom Brain*, qui serait un modèle de film noir s'il ne s'agissait pas avant tout d'un film fantastique. Il nous conte en effet la vengeance d'un gangster revenu secrètement aux U.S.A. d'où il avait été expulsé et liquidant tous ceux qui s'étaient ligués contre lui pour le chasser. Mais pour ce faire, il s'allie à un étrange savant qui lui fournit des tueurs invulnérables, s'agissant de cadavres dérobés à la morgue et dotés d'un cerveau atomique les transformant en zombies dirigés et radio-contrôlés par leur créateur. Le mystère s'épaissit à mesure que s'accumulent les preuves de l'existence d'êtres étranges (ils sont insensibles aux balles, leur sang est phosphorescent et radioactif), l'un des enquêteurs tombant lui aussi aux mains du savant qui le transforme également en zombie. Les morts-vivants ont une large cicatrice frontale révélant le travail du chirurgien ; mais ils ont par ailleurs besoin d'un renouvellement sanguin par inoculation de sang synthétique. Tout s'achève avec le siège, par les policiers, de la maison du gangster défendue par huit tueurs-zombies qui trouveront tous le trépas définitif comme il se doit. Une œuvre curieuse, à cheval entre deux mythologies, mais fort prenante malgré son « petit budget » et son absence de noms connus au générique, Curt Siodmak excepté, lequel doit être crédité de tout l'attrait de cette production. Autre B-Picture : *The Indestructible Man* de Jack Pollexfen (1956) ressemble curieusement au *Mort qui Marche*, mais nous ignorons de quelle façon meurt et ressuscite le zombie vengeur qu'interprète Lon Chaney junior.

En 1955, le réalisateur-scénariste John Gilling nous donna, avec *The Gamma People*, une œuvre pleine d'imprévus, à la fois humoristique, satirique et tragique, où deux amis, un Américain (Paul Douglas) et un Britannique (Leslie Philip) se trouvent involontairement captifs d'un pays imaginaire où règne un étrange dictateur-savant-fou créateur de zombies-esclaves. C'est à la fois une charge féroce du totalitarisme, quel qu'il soit, une parodie de Science-Fiction et un suspense mélodramatique, le tout enrobé de gags et de fantaisie du meilleur goût. La République Démocratique de Goudavie est un lieu aussi bizarre qu'inquiétant : pas de téléphone, pas de transports en commun, pas d'ambassadeurs étrangers pour recevoir les doléances des infortunés qui se trouvent, comme les deux protagonistes du récit, littéralement prisonniers ; enfin, les habitants paraissent terrorisés, n'osant même pas adresser la parole aux étrangers, sauf pour leur recommander de ne pas rester dehors la nuit ! Ajoutons à cela le lugubre château du maître de la contrée, à l'intérieur duquel nous assistons aux expériences scientifiques du Dr Boronski créant des enfants supérieurement doués ou en cas d'échec, de malheureux morts-vivants. Ceux-ci attaqueront notamment l'un de nos deux égarés, en une séquence dont le potentiel d'épouvante constraste avec le ton caricatural qui prédomine. La fin verra la révolte des opprimés conduits par les énergiques étrangers, héros malgré eux, qui détruiront le savant-dictateur et son laboratoire. C'est une œuvre peu banale qui s'apparente vaguement au monde surréaliste des Marx Brothers, mais qui évoque aussi *Le Village des Damnés* (les enfants aux yeux clairs) et le royaume absurde de *La Souris qui Rugissait* : un bizarre amalgame à nul autre semblable.

En fait, on y trouve pêle-mêle des réminiscences de plusieurs autres thèmes fantastiques, le Dr Boronski étant lui-même un émule du Dr Moreau, travaillant sur du matériel humain plutôt qu'animal, et surtout le final presque grandiose de la révolte des villageois rappelant les séquences similaires de plusieurs films de la série *Frankenstein*. Et pourtant, ce curieux puzzle, solidement assemblé, constitue un tout indissociable qui se révèle au fil des années comme l'un des meilleurs titres de la filmographie du méconnu John Gilling. On a très peu d'autres exemples de comédie fantastique s'achevant sur un ton résolument sérieux, tragique même par la vision des malheureux zombies, sans que l'ensemble souffre d'un déséquilibre ou que l'un des aspects comédie-tragédie prenne le pas sur l'autre. Rien de tel ici, nulle rupture de ton incongrue : Gilling nous fait accepter son scénario avec d'autant plus d'aisance que le montage ne laisse aucun temps mort. Le contraste entre la beauté romantique du décor (le royaume imaginaire de Goudavie se situe en Europe Centrale, au cœur de montagnes à la tyrolienne photogénie) et l'étrangeté du dit lieu, contribue à créer pour le spectateur un total dépaysement, renforçant au contraire l'impact dramatique du sujet, nous forçant à prendre la place des deux protagonistes, allant de surprise en surprise à mesure que progresse l'action, alors qu'ils se croyaient, au début, arrivés dans un royaume d'opérette. Une production insolite donc, et qui aurait mérité une plus grande notoriété.

Avec *Plan Nine From Outer Space*, d'Edward Wood Jr, nous sommes gratifiés d'un script délirant dans lequel les habitants d'une autre planète, pour conquérir la Terre, envoient sur notre sol un vaisseau spatial projetant un rayon qui ressuscite les morts, ces derniers obéissant alors à leurs maîtres venus d'ailleurs et attaquant les vivants : curieusement, c'est là une variante d'un thème qui sera très à la mode quelques années plus tard ! Ce film est d'une rare nullité, mais il comporte dans son générique le nom de Bela Lugosi dont ce fut la dernière apparition à l'écran. Il n'y est d'ailleurs vu que pendant deux minutes, déambulant parmi les tombes d'un cimetière. Lugosi est mort le quatrième jour du tournage, le 16 août 1956, le reste de son rôle ayant été tenu par une doublure, vue de loin ou de dos. Quelques plans de son visage épuisé et exsangue, filmés antérieurement ont été insérés pour justifier un peu mieux sa place au générique. Triste fin d'une carrière qui connut les grands moments que nous savons !

Zombies of Mora-Tau, d'Edward L. Cahn, 1957, est une plus conventionnelle histoire de trésor caché dans l'épave engloutie d'un vaisseau, lequel trésor a pour gardiens des zombies auxquels se heurteront des aventuriers en quête de richesses. Quelques bonnes scènes sous-marines avec les morts vivants, et les paysages enchanteurs d'une île tropicale, sont les principales qualités de ce film d'aventures exotiques.



Le premier envahisseur de « L'enfer des zombies » de Lucio Fulci (1979).

Autre produit semblable : *Voodoo Island*, de Reginald Le Borg — 1957 également — a pour atout-maître la présence en tête de générique de Boris Karloff, promu ici chef d'une expédition qui explore une île tropicale où, croit-on, se pratique le culte vaudou et où une précédente expédition avait totalement disparu. Philip Knight (Karloff) est un écrivain spécialisé dans le surnaturel et les rites religieux des peuplades primitives. L'action est émaillée de péripéties semblables à celles de maints films de jungle, mais agrémentée de rencontres avec des plantes carnivores géantes. En outre, capturés par les autochtones, deux des membres de la troupe sont transformés en zombies (Murvyn Vye et Elisha Cook Jr), cependant que des complications d'un autre genre naissent de la présence de deux femmes parmi les blancs (Berverly Tyler et Jean Engstrom). Boris Karloff domine la distribution sans toutefois avoir trop à faire ; de beaux extérieurs captés à Kauai, l'une des îles Hawaï, enjolivent cette production qui marqua le retour de Karloff à l'écran après une absence de trois années (1954—56) consacrées au théâtre et à la télévision.

C'est un zombie inhabituel que nous propose *The Thing That Couldn't Die (Le décapité vivant)* de Will Cowan — 1958. Cette « chose qui ne peut mourir » est la tête d'un sorcier décapité quatre siècles auparavant, découverte dans un vieux coffre enterré dans le parc d'une riche propriété texane. Or, la-dite tête est vivante, vouée par une malédiction à ne pas connaître le repos éternel tant qu'elle n'aura pas trouvé son corps, lequel gît tout près de là dans un autre coffre. Dès son exhumation, la tête diabolique devient maîtresse de la volonté de plusieurs personnages vivant à la ferme, ce qui entraîne des morts violentes grandguignolesques. Pour corser l'atmosphère surnaturelle, une belle jeune fille douée d'un pouvoir psychique, sent rôder le maléfique cerveau dominateur dont elle subira à son tour l'emprise. Dans une séquence finale qui manque de tonus terrifiant et frise le grotesque, la tête, maniée par l'un de ses esclaves soumis à sa volonté, se soude à son corps sorti seul de son cercueil sur son ordre cérébral. Mais la puissance divine triomphe du satanisme ; victime de la croix comme un vulgaire vampire, le ressuscité retombe dans son cercueil pour se transformer illico en squelette. On se demande longtemps où veut en venir David Duncan, scénariste responsable de ce mélange de sorcellerie-vampirisme axé sur un zombie en deux morceaux ! La première apparition de la tête (les yeux s'ouvrent, les lèvres s'agitent) nous promet plus d'émotions que nous n'en avons réellement ensuite. Pourtant, quelques séquences nocturnes, ainsi que le flash-back de la décapitation, ne manquent pas d'impact dramatique, grâce surtout à la belle photo noir et blanc de l'as opérateur Russell Mety ; bref, une œuvre inégale mais non négligeable.

C'est une autre histoire de têtes coupées et de corps décapités que relate le très original scénario d'Orville Hampton pour le film d'Edward L. Cahn : *The Four Skulls of Jonathan Drake* — 1959. Il s'agit d'une malédiction qui frappe une famille depuis plus de deux siècles : le premier des Drake était un capitaine qui fit massacrer tout un village d'Indiens Jivaros parce que l'un d'eux avait tué son guide. Mais le sorcier échappa à l'holocauste, maudissant le cruel capitaine et toute sa descendance : chaque membre de sa famille était vouée par le sorcier à mourir décapitée avant son soixantième anniversaire. Après ce prologue, le film s'attarde sur le sort du dernier des Drake, Jonathan, qui occupe le manoir familial dans le caveau duquel se trouvent les crânes de ses ancêtres. Deux personnages sinistres parcourent l'action : un Indien Jivaro réducteur de têtes dont les lèvres sont cousues (Paul Wexler) et un savant énigmatique (Henry Daniell) qui se révélera être un monstre, sa tête étant celle d'un blanc placée sur le cadavre d'un Indien, et son sang étant composé de curare plus que de sang humain. Ce zombie animé par la volonté du sorcier Jivaro qui se trouve à l'origine de la malédiction, sera finalement détruit par le poignard de bambou empoisonné avec lequel il voulait tuer Jonathan Drake, son serviteur Indien périssant dans les flammes ; pour mettre fin à la malédiction, Jonathan tranchera la tête du monstre qui tombera alors en poussière. Ce curieux scénario est servi pour une convaincante interprétation que domine le sombre Henry Daniell, dont les rôles de vilains ne se comptent plus et qui fut l'un des meilleurs de son temps. Avec son visage lugubre, ses lèvres rectilignes et ses yeux reptiliens, Daniell égala parfois les plus grands, et ce fut le cas ici.

On retrouve Edward L. Cahn en 1959 encore avec *Invisible Invaders* qui nous met en présence de zombies animés par une volonté extra-terrestre : celle des Sélénites. En effet, ceux-ci ont l'intention de se rendre maîtres de la Terre et utilisent pour cela des humains récemment décédés qui réapparaissent sous forme de zombies, lesquels ordonnent aux vivants d'obéir aveuglément aux ordres reçus. Le processus coutumier à ce genre de scénarios est respecté : d'abord la panique, puis la résistance et enfin la découverte scientifique qui détruit les morts-vivants et réduit à néant les ambitions hégémoniques des extra-terrestres. John Carradine est l'un des principaux protagonistes de ce film estimable : il incarne un savant qui périt dans l'explosion de son laboratoire et qui réapparaît, le soir suivant son inhumation, sous la forme d'un zombie menaçant, prélude à la prolifération de cadavres animés qui vont ensuite semer la terreur dans tous le pays. Le scénario de Samuel Newman fait preuve à la fois d'imagination et d'originalité, ce qui ne parut pas évident à l'époque, mais nous verrons plus loin qu'il a peut-être inspiré d'autres œuvres sur un thème très proche.



« Invisible Invaders » d'E. Cahn (1959).

Dans les mêmes décors que *Plan Nine From Outer Space*, Edward Wood Jr réalisa en 1959 *Night of The Ghouls*, où l'action se cantonne dans une maison sinistre entourée de lugubres marécages ; là se rassemblent un étrange voyant, le Dr Acula (!!), son serviteur herculéen au visage horriblement mutilé (Tor Johnson), un policier enquêtant sur les activités suspectes du médium, des fantômes, vrais et faux, et enfin quelques zombis réveillés de leur paisible sommeil par les pouvoirs occultes du Dr Acula. Finalement, le docteur sera victime des forces maléfiques qu'il a déchaînées et entraîné avec les morts-vivants dans une tombe qui se refermera sur lui, tandis que son complice trouvera son destin en s'enfuyant à travers les marais. Ce film ne semble pas avoir été beaucoup diffusé, mais il a été programmé à la télévision américaine.

Dans les années 60, les zombies vont presque disparaître de la production américaine ; les rares titres que nous y rencontrons ne concernent aucun film important jusqu'en 1968, et sont tous inédits en France, ce qui n'est pas une raison pour ne pas en parler. Ainsi, par exemple, *The Dead One*, de Barry Mahon — 1969 — classique histoire de zombie et de vaudou se déroulant dans une plantation où un jeune couple, nouveaux propriétaires du lieu, est victime de la jalousie d'une cousine. Celle-ci veut supprimer Linda, la femme de son cousin, et utilise, pour arriver à ses fins, les pratiques sataniques du Vaudou avec lesquelles elle ranime le cadavre de son frère auquel elle ordonne le meurtre de Linda. Le zombie tuera par erreur une autre femme avant le rapide dénouement où la police abattra la dangereuse cousine tandis que le soleil détruira le mort-vivant. On est donc ici en plein cœur du thème original, avec des réminiscences de plusieurs scénarios antérieurs.

Creature of the Walking Dead fait partie de ces nombreux films tournés en divers pays et « américanisés » par l'ajout de séquences réalisées par un cinéaste hollywoodien (le plus souvent Jerry Warren, comme c'est ici le cas) et lancés sur le marché sous étiquette américaine. Pour cette fois, il s'agit d'un produit mexicain de 1961 : *La Marqua Del Muerto*, relatant le cas d'un certain Dr Malthus, découvrant un jour un laboratoire caché dans un souterrain de son domaine ainsi que les notes de son grand-père, savant ayant également expérimenté sur lui-même un sérum de longue vie lui ayant conservé longtemps



Regie: LUCIO FULCI
Hier wird der Kinosessel zum elektrischen Stuhl!
Ein ZOMBIE hing am Glockenseil
CHRISTOPHER GEORGE · CATRIONA McCALL · JANET AGREN · CARLO DE MEJO · ANTONELLA INTERLENGH
GIOVANNI LOMBARDO RADICE · DANIELA DORIA Kamera: SERGIO SALVATI
Eine DANIA-Filmproduktion im Alemannia / arabella - Filmverleih

l'apparence de la jeunesse. Le jeune Dr Malthus ressuscite alors son ancêtre dont il récupère le corps dans la crypte familiale, mais comme au siècle passé, le vieux Malthus a besoin de sang frais pour prolonger sa vie diabolique. Tous deux kidnappent des jeunes filles mais finiront par s'opposer violemment, la destruction totale du laboratoire secret et de ses occupants maudits en constituant l'inévitable dénouement. Il s'agit donc apparemment d'un cocktail de thèmes fantastiques comme les Mexicains en ont souvent réalisé, pillant les idées classiques du répertoire hollywoodien.

I Eat Your Skin, de Del Tenney — 1964 — est en revanche un pur B-Pictures américain se déroulant dans le décor exotique d'une île des Caraïbes où un médecin, recherchant un remède contre le cancer à partir d'extraits de plantes tropicales, a créé de nombreux zombies à la suite d'expériences ratées, lesquels ont un aspect hideux et sont aux ordres du propriétaire d'une plantation, grand-prêtre d'un culte satanique qui rêve de conquérir le monde avec une armée d'humanoïdes morts-vivants. Le script ménage de nombreuses péripéties : enlèvement de la jeune et blonde héroïne destinée à être sacrifiée au Démon, combats contre les monstres, mort du médecin qui avoue avoir été manipulé par le grand-prêtre trop ambitieux, fuite de la fille du médecin échappant in-extremis au couteau sacrificateur, etc... L'accent semble avoir été mis sur l'action plutôt que sur les effets horrifiques. Notons que ce film ne fut programmé pour la première fois qu'en 1971, ce qui est souvent le cas des productions indépendantes à petit budget ne trouvant pas de distributeur.

Enfin, *The Astro-Zombies,* de Ted Mikels — 1968 — bénéficie de la présence de deux acteurs ayant depuis longtemps fait leurs preuves : Wendell Corey, en intrépide agent de la C.I.A., et John Carradine, en savant-fou qui, pour se venger de son renvoi d'un laboratoire astro-spatial, a fabriqué secrètement un zombie à la suite d'expériences avec des cadavres sur lesquels il prélevait des organes, la découverte de certains corps mutilés constituant le point de départ du scénario. Aidé par un hideux assistant (réminiscence du Fritz bossu du docteur Frankenstein) et par une belle tueuse impitoyable, le Dr de Marco-Carradine crée ainsi plusieurs zombies, l'intrigue se compliquant d'un élément de film d'espionnage, des agents étrangers essayant de s'emparer de De Marco afin de le forcer à travailler pour eux. Des scènes d'horreur se déroulerons dans le laboratoire secret du savant, puis des affrontements entre les agents de la C.I.A. et les monstres jusqu'à la destruction totale de ceux-ci, De Marco étant abattu par sa propre complice et emportant avec lui ses néfastes secrets scientifiques. C'est l'un des innombrables B-Pictures fantastiques tournés par Carradine senior dans un emploi antipathique qui lui convient parfaitement, rehaussant, par sa prestation, le niveau plutôt défectueux de l'ensemble, le rôle ici synthétisant à la fois ses vilains coutumiers de films d'espionnage et les traditionnels savants-fous qu'il fut souvent appelé à camper.

Si au cours des années 60, Hollywood délaisse quelque peu les zombies, la Grande-Bretagne prend timidement la relève, d'abord avec une comédie de Pat Jackson : *What A Curve Up* (1961) qui, curieusement, s'inspire du même roman que *The Ghoul* (1933), mais il ne semble pas que ce remake parodique mette en scène un zombie, même caricatural.

En revanche, *Dr Blood's Coffin,* de Sidney Furie (1961 également) est bien un drame d'épouvante dans la lignée de ceux qui nous intéressent aujourd'hui, et c'est le premier en couleurs. Le

« Zombie Holocaust » : un rituel macabre particulièrement sadique dans le cas présent...



docteur Blood (Kieron Moore), après avoir fait des expériences en Amérique du Sud avec le curare, poison paralysant utilisé par les Indiens Jivaros, a regagné son laboratoire britannique où il se livre à des travaux peu communs : il retire le cœur de corps encore vivants mais paralysés par la curare, pour en doter des cadavres volés qui retrouvent ainsi une nouvelle existence. Bien entendu, ses intentions sont, à ses yeux, louables puisqu'il se sert de victimes sans intérêt pour lui (des vagabonds par exemple), pour ressusciter des êtres de valeur comme des savants dont la mort constitue une perte pour la science. Mais un jour, le Dr Blood utilisera se dextérité chirurgicale à des fins de vengeance personnelle : la femme qu'il désire, une jolie veuve (Hazel Court) ne voulant pas lui céder, Blood greffe un cœur vivant sur le cadavre du mari dérobé dans sa tombe où il gît depuis un an déjà. Et c'est un zombie au corps en putréfaction qui apparait à sa femme au comble de l'horreur. La scène finale met en présence les trois personnages de ce drame macabre.

Rendu furieux par les cris d'horreur de sa femme à qui il s'adresse d'une voix sépulcrale, et qui recule de dégoût devant lui, le zombie se retourne contre le docteur pour l'étrangler. Dans leur lutte, ils mettent le feu au laboratoire, créateur et créature périssant dans l'incendie, ce qui n'est ni imprévu, ni original, mais souvent efficace. Il y a d'évidentes analogies avec l'histoire de Frankenstein, mais le scénario contient suffisamment d'ingrédients pour ne pas apparaître comme un simple plagiat ; ce film du débutant Sidney Furie allonge la liste déjà impressionnante des savants-fous de l'écran, le monstre, interprété par Paul Stockman, étant d'aspect assez hideux avec sa face décomposée, comme rongée par un acide.

En 1964, Terence Fisher réalise *The Earth Dies Screaming* où il est question d'extra-terrestres transformant les humains en zombies, les aliens étant des robots télécommandés depuis une station orbitale. Malheureusement, il s'agit là de l'un des rares films du grand Fisher dont nous ne savons presque rien, sinon le contenu du scénario. En revanche, *The Plague of the Zombies (L'invasion des morts-vivants)* de John Gilling - 1965 - nous a heureusement été présenté. C'est l'une des meilleures productions de la Hammer, le script de Peter Bryan décrivant les activités d'une secte, quelque part dans la campagne pittoresque de Cornouailles, pratiquant le culte vaudou et utilisant des zombies pour travailler dans une mine d'étain, le chef de la secte étant le squire du village, d'aspect honorable mais plus redoutable lorsqu'il pratique des sacrifices humains, le visage masqué de blanc. La jeune héroïne du drame, qui découvrira involontairement la vérité et sera vouée au couteau du prêtre sur l'autel du sacrifice, n'évitera une mort atroce que d'extrême justesse. Mais ce film demeurera surtout célèbre pour une seule séquence, onirique, où l'on voit la terre se craqueler, les pierres tombales se renverser et les cadavres surgir du sol,



horribles avec leur face crayeuse et leurs yeux blancs, vision dantesque que maints films postérieurs nous restitueront, mais qui était alors inédite et fort impressionnante. Son aspect terrifiant est renforcé par une astuce de scénario qui ne nous prévient pas de son caractère onirique. Nous avons donc l'impression que l'événement se produit réellement, et nous en sommes d'autant plus terrorisés que la scène est orchestrée de façon parfaite, par le décor de ce cimetière campagnard où flotte une brume discrète, par l'aspect hideux des visages momifiés émergeant de la terre éventrée, et surtout par son imprévisibilité, rien n'ayant préfiguré cette incroyable vision d'apocalypse. La qualité de la photographie en couleurs d'Arthur Grant est un autre atout majeur de l'impact violent de cette séquence : pour la première fois, nous voyons en effet toute une horde de zombies aux faces de cauchemar dans un décor rendu plus réaliste par la véracité des coloris ambiants, où domine le vert sombre de la forêt voisine. Les autres moments forts du drame sont la mort horrible de la jeune Alice (zombie décapité) et la destruction globale des morts-vivants dans l'explosion de la mine où ils travaillent.

L'interprétation comprend deux des meilleurs acteurs de composition britanniques de l'époque : André Morell, pour une fois en tête de distribution, et le pittoresque Michael Ripper, souvent voué aux rôles de villageois imbibés d'alcool. Dans le personnage du maître des zombies, John Carson, bien que n'ayant pas le magnétisme inquiétant que l'on trouvait chez Lugosi, ne démérite nullement ; quant à l'élément féminin, il est assuré par Diane Clare, blonde plutôt inexpressive, et une actrice remarquable qui avait l'étoffe d'une Barbara Steele mais qui ne fit hélas qu'un passage météorique devant les caméras : Jacqueline Pearce (souvenez-vous de son personnage monstrueux de *La femme reptile*, du même John Gilling !). Félicitons enfin le grand Roy Ashton pour ses extraordinaires maquillages évoquant avec une cruelle vérité l'origine souterraine des zombies, et l'on comprendra que nous sommes en présence de l'une des productions qui ont donné à la Hammer la réputation méritée que nous savons.

Tournons-nous à présent vers Mexico, où nous voyons poindre les premiers zombies du pays de Pancho Villa. Comme nous l'avons déjà vu à propos des loups-garous, les studios mexicains ont enfanté de nombreux films de terreur inspirés directement du répertoire hollywoodien auquel ils empruntèrent sans remords tous les personnages mythiques. Dans *El Monstruo Resucitado* de Chano Urueta - 1952 - un savant fou, masqué de surcroît, ramène un mort à une vie surnaturelle pour en faire son serviteur dévoué ; une jeune journaliste trop curieuse tombe aux mains du savant qui ordonne au zombie de la supprimer, ce qui déplaît au mort-vivant, lequel tue son maître au lieu de lui obéir.

On ne peut pas évoquer le fantastique mexicain sans parler de Santo, le catcheur masqué, le Saint au Masque d'Argent. Dès son premier exploit, c'est aux morts-vivants qu'il a affaire : *Santo Contra Los Zombies*, de Benito Alazraki - 1961 - l'oppose en effet à des cadavres ramenés à la vie par un savant criminel, mais ce ne sont pas de simples zombies puisqu'il s'agit de célèbres assassins que le savant veut réutiliser à son profit. Dans *Santo y Blue Demon Contra los Monstruos*, de Gilberto Martinez Solares - 1968 - un autre savant, qui prétendait avoir trouvé le moyen de ressusciter les morts, trépasse en emportant son secret dans la tombe. Mais son fidèle serviteur, un nain difforme, le rappelle à la vie selon les instructions reçues auparavant du défunt. Le ressuscité veut alors se venger de ceux qui ne crurent pas en lui, à commencer par son propre frère. Pour réaliser ses désirs, il ressuscite à son tour... le monstre de Frankenstein, le loup-garou, la momie, le vampire et la créature du Lac Noir ! Tous ces monstres, devenus eux-mêmes zombies, font quelques dégâts avant que Santo n'intervienne pour les détruire par le feu avec leur maître. *Santo y Blue Demon en el Mundo de Los Muertos* de Gilberto Martinez Solares (1969) fait une incursion dans le passé pour nous présenter un ancêtre de Santo sur lequel s'abattra la vengeance et la malédiction d'une sorcière, qui lèvera des hordes de zombies contre lesquels toute la vaillance et la force irrésistible du catcheur masqué s'avèreront d'abord insuffisantes avant de triompher finalement, tout autre dénouement n'étant pas envisageable avec un pareil héros de service. Fait notable, Santo y manie l'épée avec dextérité, ce qui ne lui est pas coutumier.

Autre personnage fantastique mexicain : le Docteur Satan, auquel deux films ont été consacrés en 1966 et 1967. Le Dr Satan n'est autre que le représentant terrestre du Diable, tout comme le Pape est celui de Dieu. Pas moins ! Ce docteur, de son vrai nom Arosamona, a pignon sur rue en tant que psychiatre, mais derrière son cabinet « honorable » se dissimule son laboratoire secret où il

pratique évidemment d'étranges cérémonies et de non moins répréhensibles expériences. Dans un souterrain, il séquestre, sous forme de zombies, trois de ses anciens assistants. Et, pour corser le tout, Arosamona dirigé un gang de faux monnayeurs internationaux. Le film est l'histoire de sa lutte contre Interpol, dont fait partie sa belle secrétaire. Celle-ci a accumulé les preuves contre lui, mais elle est surprise dans son activité d'espionne. Un inspecteur et son aide féminine sur la piste du gang sont attaqués par les zombies, dont l'un est le père de la jeune fille, cependant qu'un autre policier est transformé à son tour en zombie par le Dr Satan qui l'a capturé. Bien entendu, force restera à la loi. Le Dr Satan, sur le point d'être pris, désintègre lui-même ses morts-vivants qui tombent en poussière, et se rend. Emprisonné, il s'évapore inexplicablement (avec l'aide de son Maître, supposons-nous), ne laissant dans sa cellule que ses vêtements d'où s'élève une mince colonne de fumée, ce qui laisse la porte ouverte pour de nouvelles aventures.

Elles furent contées l'année suivante, *El Dr Satan y la Magia Negra* de Rogelio A. Gonzalez, en couleurs, succédant à *El Dr Satan*, de Miguel Moryata, en noir et blanc. Le réalisateur différait mais le personnage était dans les deux films interprété par Joaquim Cordero. Curieusement, le second film fait du Dr Satan un héros malgré lui puisqu'il combat un certain Yei Lin qui veut dominer le monde par la pratique intensive de la magie noire. Cette concurrence déloyale n'est pas du goût du grand Satan qui ordonne à son représentant terrestre de liquider ce rival dangereux. Le Dr Satan zombifie deux femmes qu'il expédie chez son adversaire pour le supprimer, mais tout ne se passera pas si facilement ; les forces du Mal seront déchaînées par les deux ennemis qui en veulent le monopole ; zombies et vampires s'affronteront pour le compte de l'un ou de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, le Dr Satan et Yei Lin soient mis face à face et luttent à coups de pratiques magiques. Comme il se doit, le représentant du Diable a le dernier mot, mais ce fut son ultime apparition sur les écrans.

Ne quittons pas le cinéma mexicain des années 60 sans évoquer *La Muerte Viviente*, de Juan Ibanez - 1968 - qui est l'un des tout derniers films du grand Boris Karloff. Cette co-production entre Mexico et Hollywood, serait, aux dires des rares privilégiés qui ont pu la voir, très réussie sur le plan des séquences de cérémonies vaudoues, avec des visions assez brutales de sacrifices d'animaux, de cannibalisme et de nécrophiliie. Karloff incarne un noble savant étudiant la télékinésie, pratiquant des expériences pour explorer les capacités insoupçonnées du cerveau humain, mais il est aussi le chef secret d'une secte indigène se livrant au culte vaudou, l'action se passant dans une imaginaire île tropicale. De nombreux zombies sont de la partie, notamment des femmes aux redoutables attraits qui finissent par dévorer leurs victimes mâles. La participation de Karloff est modeste, bien qu'il soit en tête d'affiche pour d'évidentes raisons commerciales. Nous n'avons malheureusement jamais vu en France la plupart de ses derniers films, mais nous savons que celui-ci est l'un des meilleurs auxquels il participa pour le compte du cinéma mexicain.

Antérieurement à 1970, l'Italie ne s'est intéressée aux zombies que par le truchement de péplums comme *Roma contra Roma*, de Guiseppe Vari - 1963 - où John Drew Barrymore est un prêtre satanique fabricant une armée de zombies romains, et *Il Conquistadore dell'Atlantide* d'Adolfo Brescia - 1964 - l'une des aventures d'Hercule, interprété ici par le fade Kirk Morris, qui mêle plusieurs thèmes fantastiques (les amazones, l'Atlantide, les zombies) en un cocktail inégal où le meilleur côtoie le pire, mais qui bénéficie de beaux décors naturels captés au pays des pharaons, l'œuvre étant une co-production italo-égyptienne.

Hors du peplum, signalons l'un des films les moins réussis malgré la présence de la belle Barbara Steele : *Cinque Tombe per un Medium (Le cimetière des morts-vivants)* de Ralph Zucker - 1965 - où un défunt en vadrouille cause bien des soucis à ses héritiers et au notaire qu'il convoque... un an après sa mort !

Encore moins prolifique que sa voisine transalpine, l'Allemagne a cependant produit en 1968 un certain *Im Schloss der Blutigen Begierden*, d'Adrian Hoven, dont le script délirant, outre orgies, viols et autres joyeusetés comme d'horribles séquences médicales, met en scène un savant-fou qui ressuscite sa propre fille, dans un décor médiéval de château-fort.

Nous voici donc arrivés en 1968. Cette année-là, l'attention des cinéphiles amateurs de Fantastique était accaparée par plusieurs titres flamboyants tels que *2001 l'odyssée de l'espace, La vallée de Gwangi, Charly, Le peuple des Abîmes, La planète des singes*... Et pourtant, en même temps, débutait dans les salles obscures, timidement, sans aucun tapage publicitaire, un film à petit budget, en noir et blanc, réalisé par un inconnu, interprété par des inconnus, qui semblait réunir toutes les conditions pour passer totalement inaperçu, à l'ombre des superproductions précitées.

Tout bien considéré, il n'avait pour lui, au départ, qu'un seul atout, son titre, accrocheur, prometteur, terrifiant : *Night of the Living Dead (La nuit des morts-vivants)*.

4. L'invasion des évadés de sépultures

La principale caractéristique de la plupart des films de zombies que nous avons déjà évoqués jusqu'ici était de concentrer l'essentiel de l'action sur un seul personnage, soit un zombie, soit un fabricant de zombies. Nous ne le savions pas alors, mais cette ère était terminée, quoiqu'elle devait survivre sporadiquement par quelques œuvres isolées. Mais ce qui allait prédominer désormais, c'étaient les invasions massives de zombies, dans un contexte de plus en plus terrifiant, truffé de visions d'horreur telles qu'on n'en avait encore jamais vues sur les écrans. Mais n'anticipons pas et arrêtons-nous en 1968.

Cette année-là, un certain George Romero, touche-à-tout du monde artistique, ex-commentateur sportif de télévision, fervent lecteur de bandes dessinées fantastiques et de surcroît grand admirateur de Boris Karloff, eut l'idée d'un scénario de film d'épouvante, que devait terminer et compléter l'un de ses amis, John Russo. Cette histoire démente imaginait que, sous l'action d'un rayon mystérieux venu du cosmos, les morts non ensevelis ressuscitaient pour attaquer les vivants, avec un double postulat qui mettait le comble à l'horreur : a) les cadavres animés dévoraient les vivants qu'ils pouvaient saisir ; b) les vivants tués devenaient à leur tour aussitôt des zombies-cannibales. Sur ce simple (!) canevas (qui, pour l'élément contagion se référait visiblement au vampirisme), George Romero imagina une action relativement banale se limitant, après quelques séquences d'exposition de la situation, à rassembler une poignée de personnages dans une maison où ils subissent l'assaut de cadavres ambulants. C'est peu, ce n'est pas très original, mais pourtant... pourtant lorsque pour la première fois nous avons assisté à la projection de ce film, nous nous sommes aperçus qu'il s'agissait là d'une œuvre-choc, d'un modèle, bref d'un événement.

Le script (rappelant au départ celui de *Invisible Invaders*), n'est pas exempt de défauts malgré sa simplicité : le prétexte du réveil des morts, surtout, est très naïf, pour ne pas dire plus : on nous le signale à la télévision, puisqu'il faut bien en parler, mais sans insister, et il faut avouer que, accaparés par l'action elle-même, nous nous en moquons et concentrons notre attention sur les péripéties qui constituent la base même du drame. Le prologue se déroule près d'un cimetière de campagne, en un lieu désert, où deux jeunes gens, le frère et la sœur, viennent de fleurir la tombe de leur père ; tandis qu'ils se disputent, on aperçoit à l'arrière-plan, une silhouette imprécise et chancelante qui se rapproche d'eux à leur insu, et lorsque la caméra « fait le point » sur le visage du personnage, c'est une face cadavérique, effrayante, qui nous est révélée. L'homme attaque le couple avec des grognements bestiaux et seule la jeune femme, Barbara, réussit à fuir en voiture, son frère étant terrassé par l'être horrible. Plus tard, Barbara rencontrera d'autres zombies (puisqu'il faut ainsi dénommer les agresseurs à la démarche de somnambules) et sera sauvée par un jeune Noir, Ben, tous deux se réfugiant

ensuite dans une demeure isolée avec d'autres personnages traqués, l'action acquérant alors l'unité de lieu et de temps, pour une nuit de cauchemar où les émotions fortes ne nous seront pas ménagées. Il se vérifiera rapidement que les assaillants sont des morts-cannibales, l'écran nous montrant à cette occasion les scènes d'horreur que l'on devine et qui, depuis cette époque, ont proliféré à grand renfort d'effets spéciaux de plus en plus spectaculaires et percutants. L'horreur culmine lorsque certains des assiégés, tués par un mort-vivant, ressuscitent illico pour se jeter sur leurs compagnons avec d'évidentes intentions anthropophagiques : une fillette devenue zombie tue sa mère à coups de truelle et entreprend de la dévorer, tandis que Barbara reconnaît, parmi les assaillants, son propre frère lui aussi transformé en tueur d'outre-tombe. C'est ici que se décuple, en des visions sanglantes pour la première fois détaillées par une caméra impitoyable, l'impact visuel du film, c'est ici que le spectateur de 1968 s'aperçut soudain qu'il se trouvait en présence d'un nouveau style de terreur, plus incisif, plus direct, ne laissant plus guère de place à l'imagination, révélant une qualité de l'horreur différente de celle d'avant mais non moins efficace.

L'adjonction du cannibalisme au thème traditionnel du zombie est une idée géniale qui a apporté au déroulement de l'action un élément supplémentaire et capital d'horreur visuelle, qui sera pratiquement repris par presque tous les scénarios postérieurs, le zombie post-1968 ne se concevant plus sans l'anthropophagie (laquelle servira de base à maints autres films d'épouvante sans zombies).



Le zombie-chlorophyle du « Médecin dément de l'île de sang » (1969).

Dans son crescendo hallucinant, le scénario nous fait assister à l'élimination horrible de presque tous les personnages finalement submergés par le nombre d'assaillants, les renforts arrivent au moment où le dernier survivant, Ben, va succomber à son tour, mais un ultime coup de théâtre nous prive de la happy-end : prenant Ben pour un zombie, les policiers, qui déciment les-dits zombies en leur faisant exploser la tête à coups de feu, l'abattent tandis qu'il se précipite à leur rencontre.

Tel est donc *Night of the Living Dead,* œuvre d'une jeune équipe de fanatiques du cinéma fantastique, compensant leur semi-amateurisme par une foi communicative génératrice d'un résultat positif. Si l'on peut discuter sur certaines faiblesses de l'interprétation et sur la relative platitude du script, on ne peut nier en revanche que l'ensemble engendre une émotion, une terreur, peu communes pour une production apparemment aussi « fauchée » qu'un téléfilm de série. Avec seulement deux acteurs professionnels, Duane Jones (Ben) et Judith O'Dea (Barbara), Romero, qui a assumé également la production et la photo de son film, a dirigé de nombreux comédiens débutants qui s'acquittent fort bien de leur tâche, certains d'entre eux (voir la fiche technique) ayant aussi œuvré derrière les caméras, Romero lui-même passant devant l'objectif pour une apparition à la Hitchcock. Bref, ce film de copains, semblable au *Dark Star* de John Carpenter et Dan O'Bannon, sans mine de rien, résonna comme un coup de tonnerre dans le ciel du cinéma fantastique. Il secoua non seulement les spectateurs, mais l'ensemble de la profession, car on allait assister, dans les années suivantes, à l'éclosion de toute une génération de films de même genre et de sujet identique, plagiats plus que remakes, phénomène que l'on constatera pour un autre triomphe : *L'exorciste.*

« Le Mort-vivant » de Bob Clark (1973).



Désormais, ce serait à qui ferait mieux, plus terrifiant, plus sanglant, plus insoutenable que George Romero, les limites de l'horreur étant non plus reculées mais définitivement supprimées. Les années 70 allaient, à la suite du succès imprévu de *Night of the Living Dead,* voir déferler sur tous les écrans du monde des hordes de zombies sanguinaires, d'origine pas toujours bien définie — ce qui importait peu —, ces productions se voulant surtout spectaculaires et, à chaque fois, plus sensationnelles que les précédentes. Le zombie devenait donc, sous forme collective, le monstre le plus actif du film d'épouvante de la décade, et ce non seulement en Amérique, mais aussi en Europe (sauf bien entendu au pays de Descartes !).

C'est en Espagne que le film de

George Romero suscita aussitôt une nombreuse descendance, notamment avec une série de quatre films écrits et réalisés par Amando de Ossorio entre 1971 et 1975, et consacrés aux Templiers. Qui étaient donc les Templiers ? C'était un Ordre militaire et religieux, fondé en 1128, après la Première Croisade, par un chevalier champenois, Hugues de Pains, qui bénéficia de nombreux privilèges et devint le trésorier des pays occidentaux, les Rois de France, entre autres, lui confiant l'administration de leur Trésor. Très puissants, les chevaliers de l'Ordre du Temple (ainsi nommé parce que créé en un lieu où s'éleva jadis le Temple de Salomon) devinrent avec le temps redoutables et redoutés, assurés de hautes protections civiles et religieuses. Bientôt, le Roi lui-même, Philippe le Bel, les accusa de corruption, de cruauté et de débauche ; née des pillages, leur richesse devint colossale, ce qui porta ombrage à l'Eglise autant qu'à l'Etat, et bientôt, par un de ces revirements dont l'Histoire est pleine, ce fut à qui s'acharnerait le plus sur eux. Accusés de sorcellerie, ils furent excommuniés (1312), leurs biens confisqués et leurs personnes pourchassées et détruites. Enfin, le Grand Maître de l'Ordre, Jacques de Molay, fut supplicié, ainsi que de nombreux chevaliers (1314). Ainsi finit dans le sang et la malédiction une confrérie qui menaçait trop de puissants du monde d'alors. Leur fin, digne d'un film d'épouvante, a sans doute inspiré Amando de Ossorio qui a imaginé, à quatre reprises, en variant seulement le décor de l'action, la résurrection des chevaliers maudits sous forme de zombies pourrissants en quête de vengeance posthume.

Tout commença avec *La Noche Del Terror Ciego (La Révolte des Morts-Vivants)* — 1971 — dont la séquence d'introduction — le sacrifice d'une jeune vierge — donne immédiatement le ton, à savoir une cruauté sans concession, le corps de la malheureuse étant atrocement supplicié par les Templiers en des plans très réalistes. Après quoi, l'action passe du treizième au vingtième siècle où, sur les mêmes lieux, personne n'ose s'aventurer, car on prétend que les fantômes des Templiers rôdent autour des ruines d'une proche abbaye. Des jeunes gens tenteront de découvrir les causes de la mort d'une campeuse au cadavre lacéré de morsures et, après un net ralentissement de l'intérêt, vient alors la séquence-clef de l'apparition des Templiers, descellant leurs pierres tombales et surgissant du sol dans toute leur horrible apparence : face pourrissante squelettique, encadrée d'un capuchon pointu, leur corps étant revêtu de la tunique de chevalier sur laquelle flotte une longue cape noire. Se répandant à travers la région, les zombies moyenâgeux attaqueront un train, dernière séquence d'action et d'horreur avant une fin qui laisse présager l'invasion généralisée des morts-vivants. De Ossorio a utilisé, avec trop d'insistance à notre gré, le procédé du ralenti pour les scènes d'horreur visuelle, zombies crevant le sol pour surgir dans toute leur hideur, victimes saisies par les monstrueux déterrés, etc... conférant à ces visions d'épouvante un potentiel terrifiant onirique, d'autant plus que réalisation et maquillages sont particulièrement soignés.

Après *La Révolte*... vint naturellement *Le Retour des Morts-Vivants* (titre original : *El Attaque De Los Muertos Sin Ojos* — 1972) qui, comme le précèdent, débute par une séquence d'atrocités et de tortures (on crève des yeux, on brûle vif, etc...) mais cette fois ce sont les Templiers qui sont malmenés par les villageois furieux au cours de ce prologue médieval. Et l'on saute alors à pieds joints dans le présent siècle pour nous informer que, dans ce même village, une légende prétend qu'un jour les Templiers sortiront de leurs tombes pour se venger. Après quoi, le film s'égare longuement dans les préparatifs d'une fête locale, avec d'inévitables intrigues sentimentales, et la torpeur s'installe jusqu'au dernier tiers de la projection où, enfin, ils arrivent : c'est la grande et longue scène d'horreur, au demeurant convenablement réalisée, les cadavres hideux étant aussi répugnants que la première fois ; on se massacre allègrement sur l'écran jusqu'à ce qu'une poignée de survivants se réfugie et s'enferme dans l'église où ils sont comme il se doit assiégés par les zombies. Rien de bien neuf, sinon qu'à l'aube, les rayons du soleil anéantissent les morts-vivants, et le combat cessa faute de combattants.

Jusqu'ici, les Templiers n'avaient pas été trop malmenés par De Ossorio qui s'était taillé grâce à eux une réputation de petit maître de l'horreur transpyrénéenne. Hélas en 1973 il nous infligea l'un des plus mauvais films de tout le cinéma fantastique. En effet *El Buque Maldito (Le Monde Des Morts-Vivants)* est à la limite du supportable ; scénario, acteurs et réalisateur se disputent la palme de la nullité, que nous décernerons tout de même au script. Deux jeunes filles égarées en mer dans une barque découvrent un galion fantôme qui surgit d'un étrange brouillard ; elles montent à son bord, n'y trouvent âme qui vive, et finalement voient apparaître les zombies-Templiers aux faces de cauchemar et au corps squelettique qui accompagnent leur lente progression d'une funèbre mélopée. Saisies par les morts-vivants, elles sont horriblement déchiquetées. Après quoi d'autres personnages, partis à leur recherche et montés eux aussi à bord du vieux navire aux matûres grinçantes, visiteront également le galion et seront, un à un ou deux par deux, massacrés par les zombies, le tout avec une incohérence rarement aussi flagrante. Ce film s'achève par le plus piteux naufrage jamais montré, à savoir une ridicule maquette secouée dans un seau d'eau, symbolisant bien le naufrage du film lui-même. Seul est à sauver de ce désastre le magnifique décor du navire pourrissant.



« Les orgies macabres » (1971).

Avec *La Noche De Los Gaviotas (La Chevauchée des Morts-Vivants)* — 1974 — Amando De Ossorio termina la saga des Templiers par une production plus soignée mais pleine de réminiscences de ses films précédents. Revenant au procédé du prologue moyenageux (les Templiers attaquent un jeune couple, tuent l'homme et arrachent le cœur de la femme en offrande à leurs dieux païens) qui met le spectateur en condition avec une vision horrifiante autant que brève, promesse de fortes émotions à venir, De Ossorio nous transporte ensuite de nos jours pour nous attacher aux pas d'un docteur et de son épouse chez qui se réfugie une jeune fille les suppliant de la protéger car, leur dit-elle, elle doit être offerte en sacrifice afin que les Templiers-fantômes ne reviennent pas écumer la contrée. Bien entendu, ils ne la croient pas et elle subit son sort tragique, après quoi le docteur devra affronter les zombies jusqu'à ce qu'il les renvoie au néant en détruisant la statue de leur dieu. L'action est prestement enlevée, même si les péripéties ne brillent pas par leur originalité...

On trouve le nom de l'écrivain sévillan Gustavo Adolfo Becquer au générique de *La Cruz Del Diablo* réalisé en Espagne par le britannique John Gilling en 1974. Jacinto Molina, plus connu sous son pseudonyme d'acteur de Paul Naschy, s'est basé en effet sur plusieurs nouvelles de Becquer pour rédiger le scénario de ce cinquième film faisant intervenir la malédiction des Templiers. Hélas, le film lui-même semble avoir été victime de quelque mauvais sort, presque personne ne l'ayant vu, y compris en Espagne. Il s'agit d'un meurtre horrible perprété dans une auberge, meurtre lié à la fameuse malédiction des Templiers, lesquels apparaissent ici au cours d'une séquence onirique, sans que l'on sache trop s'il s'agit de fantômes ou de zombies.

Paul Naschy, en tant qu'acteur, a participé à trois autres productions où les morts-vivants sont de la partie : *La Orgia De Los Muertos,* de Jose-Luis Merino (1971), *El Espanto Surge De La Tumba,* de Carlos Aured (1972) et *La Rebelion de Las Muertas,* de Léon Klimowsky (1972). Dans le premier de ces films. Naschy ne fait qu'une brève apparition ; quant aux deux autres, nous avons pu les voir en 1974 au Festival du Film Fantastique de Paris. Dans La *Rebelion de Los Muertas,*



Un véritable coup de tonnerre dans le ciel du cinéma fantastique : « La nuit des morts-vivants » de George A. Romero (1968).

Naschy tient deux rôles, deux frères ennemis dont l'un, le méchant, a eu le visage rongé par un acide. On assiste à de multiples résurrections de belles trépassées savamment déshabillées, plus attrayantes qu'horrifiantes, le tout pas très captivant, il faut bien l'avouer ! *El Espanto Surge de la Tumba* est mieux réalisé et plus intéressant ; le scénario de Molina-Naschy s'inspire visiblement de celui du *Décapité Vivant* puisqu'ici il s'agit d'un sorcier jadis décapité dont on a enterré séparément la tête et le corps et qui cherche à reconstituer sa personne en un seul morceau en hypnotisant ceux qui découvrent sa tête. Volontairement ou pas, c'est bel et bien un remake du film américain. Les meurtres horribles et sanglants se succèderont jusqu'à ce qu'une amulette bénie détruise le sorcier. Naschy est plus convaincant en vilain médiéval diabolique qu'en descendant contemporain (et parisien) du-dit vilain.

Deux autres grands acteurs du Fantastique, les plus grands même, ont fréquenté les zombies au cours de ces années : Vincent Price et Peter Cushing. Nous leur avons récemment consacré de longues études, aussi nous contenterons-nous aujourd'hui de survoler succintement les films les concernant. Pour Price, ce fut naturellement dans la série Corman-Poe, et plus précisément dans le troisième sketch de *Tales Of Terror (L'empire de la Terreur)*, où il fut Mr Waldemar, cobaye et victime d'une expérience post-mortem conduite par le Docteur Carmichael-Basil Rathbone, lequel maintenait son esprit en vie alors que son corps était cliniquement mort, le tout s'achevant brutalement par la décomposition accélérée du zombie après qu'il ait étranglé Carmichael. A part cela Price a cotoyé maints évadés de cercueils, fantômes, cataleptiques ou esprits réincarnés, mais pas de véritables zombies.

En revanche, Peter Cushing les a souvent affrontés, après en avoir incarné un lui-même : c'était dans *Tales From The Crypt (Histoires d'Outre-Tombe)* de Freddie Francis — 1971 — où, dans le sketch : « Poetic Justice », il surgissait de son linceul, un an après sa mort, pour châtier le responsable de son désespoir qui le conduisit au suicide. Ce fut l'occasion pour Cushing de revêtir le plus horrible maquillage de toute sa carrière, une tête de mort aux orbites vides et aux dents apparentes du plus sinistre effet. Après quoi, cette fois en Espagne, en compagnie de Christopher Lee, Cushing subit l'assaut de nombreux zombies aux yeux injectés de sang dans *Panico En El Transiberiano (Terreur dans le Shangaï-Express)* d'Eugenio Martin. Rappelons que, dans ce qui demeure l'un des meilleurs films fantastiques transpyrénées, une créature préhistorique transforme en zombies assoiffés de meurtres tous les voyageurs d'un train qui se trouvent malencontreusement à sa portée. Les rares survivants, dont Cushing et Lee, réunissent enfin à décrocher les premiers wagons pleins de monstres, le convoi achevant sa course folle dans un précipice, seul moyen trouvé par le scénariste pour se débarrasser de tous les zombies à la fois. Puis, ce fut *Shock Waves (Le Commando Des Morts-Vivants)* de Ken Wiederhorn — 1975 — où, dans une île perdue, Cushing incarne un ex-savant nazi ayant fabriqué des zombies qui rôdent encore de nos jours sous l'océan, ces monstres étant amphibies et toujours agressifs, comme l'expérimenteront à leurs dépens des touristes faisant escale malgré eux dans l'île faussement paradisiaque. Ils seront presque tous, Cushing y compris, victimes des morts-vivants. Remarquons au passage que le scénario ressemble à ceux des années 40 où les savants-fous créaient des zombies pour servir le Füher. Enfin, dans une production britanique tournée en Grèce, *The Devil's Men (La Secte des Morts-Vivants)* de Costa Carayiannis — 1975 — Cushing retrouve un rôle d'aristocrate, chef secret d'une confrérie d'outre-tombe que combat l'écclésiastique Donald Pleasance, l'œuvre étant, hélas, l'une des plus faibles du genre.

L'Amour fou, celui qui défie le Temps, l'Espace et la Mort, permit de construire quelques-uns des plus beaux scénarios du cinéma fantastique où dominent la poésie et le romantisme, mais il s'est agi le plus souvent d'âmes en peine traversant les siècles (*Pandora*) ou les années (*Quelque Part dans les Temps*), fantômes ravissants (*Chagrin d'Amour, le Portrait de Jennie*) que

nous avons beaucoup aimés. Mais il y eut aussi *Neither The Sea Not The Sand*, de Fred Burnley (1972) moins réputé que les précités, demeuré inédit en France. C'est un sujet très bien développé, dont la première partie semble à cent lieues d'appartenir à un drame surnaturel puisqu'elle décrit la vie simple, joyeuse et passionnée d'un jeune couple, Anne (Susan Hampshire) et Hugh (Michael Petrovitch). Et puis, soudaine, imprévisible, la tragédie frappe : en courant sur la plage Hugh s'effondre, terrassé par une crise cardiaque. C'est alors que l'histoire prend une tout autre dimension : Anne refuse si énergiquement le verdict du destin que, par la force de son amour, elle provoque le retour nocturne de son amant. Lorsqu'une nuit on frappe à sa porte, Anne SAIT qu'il s'agit de Hugh. Mais celui qu'elle retrouve a un regard qu'elle ne lui connaissait pas et une démarche incertaine. Les deux jeunes gens communiquent télépathiquement, Hugh ne proférant plus aucune parole. Ils se rendent chez le frère de Hugh, qui comprend rapidement l'étrangeté de la situation. Le drame sera à son apogée lorsque, sur l'ordre d'Anne, Hugh tuera son frère qui a percé à jour leur terrrible secret. Mais bientôt, il suppliera la jeune fille de lui laisser regagner l'au-delà, son corps commençant à se décomposer. Alors, les deux amants, main dans la main, pénètreront dans l'Océan qui se refermera sur eux. Le film vaut surtout par l'interprêtation paroxystique de la belle Susan Hampshire (son partenaire étant, lui, moins convaincant) et par les très beaux extérieurs captés sur les côtes rocheuses britanniques, décor à la fois sauvage et romantique, soulignant l'action avec efficience sans jamais la dominer.

On peut rapprocher de ce film le non moins excellent *Dead of Night (Le Mort-Vivant)* de Bob Clark — 1973 — où cette fois c'est l'amour farouche d'une mère refusant de croire à la mort de son fils qui provoque l'arrivée, sous forme de zombie, de celui qui était tombé au Viet-Nam sous les balles ennemies. La base du script est identique mais le second film diffère totalement du premier. Lorsque Charley et Christine apprennent, au début, que leur enfant Andy ne reviendra plus, Christine répète inlassablement un « Non » ferme, persuatif, inébranlable, et malgré les exhortations des siens de regarder la réalité en face, demeure persuadée qu'Andy va réapparaitre sur le seuil du logis et que la vie reprendra comme avant pour la seule raison qu'il NE PEUT PAS en être autrement ! Et, à la grande stupéfaction de la famille, SAUF de Christine, un soir, effectivement, Andy rentre chez lui, élégant dans son uniforme, apparemment aussi beau que toujours.

Mais peu à peu vont s'accumuler les indices révélant qu'Andy n'est pas ce que l'on croit : son air étrange d'abord, son expression absente, son contact froid, et puis son comportement bizarre, évitant la compagnie des siens, refusant de revoir ses amis, de sortir. Un climat oppressant s'installe au sein de cette famille qui devrait être heureuse. Bientôt, la vérité éclatera dans toute son horreur : Andy revient de l'au-delà et la seule nourriture dont il ait besoin, c'est le sang, d'où les meurtres bestiaux dont ont été victimes d'abord le routier qui l'avait pris à son bord pour le ramener chez lui, puis le docteur chez lequel son père a exigé qu'il se rende. Charley n'échappera à l'horrible réalité qu'en se suicidant cependant que Christine, après avoir nié énergiquement l'incroyable évidence, devra de ses propres mains creuser désespérément la fosse de son enfant afin qu'il s'y ensevelisse, tandis que s'accélère la décomposition de ses chairs mortes. La séquence finale est l'une des plus cruelles qu'ait enregistrées une caméra, distillant un effroi viscéral difficilement supportable, bien plus émouvante en tous cas, que la vision de zombies anonymes attaquant des quidams inconnus. Le drame de cette mère crucifiée dans ce qu'elle a de plus cher, se mentant à elle-même, à la limite de la folie, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se jouer la comédie et cède à l'inévitable réalité, nous bouleverse plus qu'il ne nous terrorise : c'est un calvaire auquel nul ne peut rester insensible. Il confirma le talent d'un jeune réalisateur soucieux d'efficacité : Bob Clark, ainsi qu'un acteur que, depuis, on n'a hélas plus revu : Richard Backus au visage inquiétant dans sa froide beauté, à l'expression étrange comme un « être venu d'ailleurs » qu'il pourrait véridiquement personnifier. Auprès de lui, John Marley campe sobrement le père, perspicace et clairvoyant, faisant d'abord face à la tragédie avec courage, puis, cédant au désespoir et ne trouvant que la mort comme issue à son effroyable fardeau. Dans le rôle difficile de cette mère voulant défier la Mort elle-même, Lynn Carlin fournit une extraordinaire composition, transfigurée par la violence de son désir surhumain pour conserver son enfant. Un grand film, beau, poignant, captivant, qui dépasse le seul cadre du Fantastique...

Il est à noter que Bob Clark n'en était pas à son coup d'essai puisqu'il nous avait offert en 1972 l'inégal *Children Shouldn't Play With Dead Things*, premier exercice de style s'inspirant trop visiblement de *Night Of The Living Dead*, puisque l'essentiel de l'action, après une heure de stériles bavardages, se résumait à l'attaque d'une maison par une horde de zombies venus châtier les jeunes impudents et imprudents qui avaient profané le vieux cimetière où ces respectables défunts dormaient en paix. Les maquillages des déterrés frôlaient la caricature et de rapides visions de cannibalisme ne parvenaient pas à nous impressionner. Ce fut un galop d'entraînement peu convaincant, qui fut heureusement compensé par l'extraordinaire impact de *Dead Of Night*.

Dans les années 70, le cinéma mexicain a continué de fréquenter les zombies, et c'est bien sûr l'inévitable Santo que nous retrouvons tout d'abord pour évoquer : *Santo Contra La Magia Negra (Magie Noire à Haïti)* d'Alfredo B. Crevenna — 1972 — où le héros musclé et masqué est envoyé au pays du Vaudou pour protéger trois savants détenteurs de la formule d'une arme secrète. Il se heurte alors à une prêtesse vaudou qui transforme les savants en zombies, car elle est aux ordres d'une « puissance étrangère ». Elle périra d'une morsure de serpent, Santo récupérant la précieuse formule. Ce film, l'un des derniers d'une série de plus de trente titres, tranche nettement sur les autres, par son script en forme d'intrigue d'espionnage d'abord, par son côté documentaire ensuite (il a été tourné sur les lieux de l'action), enfin par son absence de péripéties infantiles, se voulant plus sérieux, l'accent étant mis sur les pratiques rituelles magiques (un homme est même transformé en tigre) et sur l'antagonisme Christianisme-superstitions.

Toujours en 1972, vint ensuite : *Santo vs Los Cazadores de Cabezas*, du vétéran René Cardona. Ici, Santo revient à



Amando de Ossorio et l'une de ses créatures fétiches pendant le tournage de « La révolte des morts-vivants » (1971).

de plus traditionnelles péripéties fleurant bon le serial, où le kidnapping d'une jeune fille nous transporte dans le repaire d'un savant-fou, le Dr Mathus, pratiquant des expériences sur les cadavres, leur transfusant le sang de ses captifs, ramenant ainsi les morts à l'état de zombies n'ayant d'autre occupation que celle d'attaquer les vivants. Les héros masqués, Santo et Blue Demon, finiront par mettre hors d'état de nuire le sinistre savant dont la tanière comprenait, entre autres pièges, une cuve de cire bouillante et un bassin plein de piranhas. C'est dans ce dernier que tombe le Dr Mathus, entraîné dans la mort par l'une de ses cobayes qui fut sa complice involontaire.

Un autre personnage fantastique, le Professeur Zovek, a fait l'objet de deux films en 1971 et 1972. Dans le premier, dont le titre est tout simplement constitué du nom de ce personnage, on nous le présente comme un super-héros aux pouvoirs extraordinaires acquis au cours de longues années d'études dans les monastères thibétains renfermant des secrets millénaires inaccessibles au commun des mortels, Zovek lutte contre un savant-fou fabricant de vampires-zombies (nous ne savons pas au juste). Toutefois, la seconde aventure : *L'Invasion De Los Muertos* de René Cardona, concerne directement notre propos. C'est un cocktail de Science-fiction et d'Epouvante, mi-*Guerre des Mondes*, mi-*Nuit des Morts-Vivants*. Au début du film, une sorte de météore s'écrase sur notre planète. Puis, nous suivons le Pr Zovek qui étudie d'étranges peintures découvertes sur un sarcophage, lui apportant un message avertissant l'humanité d'un cataclysme terrifiant. Et cela, se produit effectivement sous la forme la plus imprévue : une nuit, toutes les tombes des cimetières s'ouvrent, libérant les morts dont Zovek découvrira rapidement, avec l'aide spirituelle d'un vieil Hindou, qu'ils obéissent à un ordre télépathique émanant du météore, lequel dégage des ondes magnétiques et déchaîne une tempête effroyable sur notre globe. L'armée doit intervenir, mais les morts-vivants submergent tout, se répandant irrésistiblement. Finalement, Zovek sauvera l'humanité, détruisant le météore en déchargeant dans sa masse l'électricité de câbles à haute tension. Voilà bien un scénario qui sort de l'ordinaire, quoique grapillant des idées ici ou là ; cela prouve au moins que l'on peut construire du neuf avec de vieilles pierres, à condition de savoir les assembler.

Le cinéma français, à peu près absent du sujet qui nous intéresse aujourd'hui, s'est cependant timidement manifesté à l'occasion de quelques co-production partiellement françaises. C'est ainsi que dans *Christina, princesse de l'Erotisme* (1971), de l'ineffable Jesus Franco, dont le titre est tout un programme et résume le contenu essentiel de la plupart de ses œuvres, des morts-vivants errent dans un château délabré, où l'héroïne subit les derniers (!) outrages de la part d'un serviteur muet et mentalement perturbé, sans trop savoir si elle rêve ou s'il s'agit de la réalité, la fin nous la montrant définitivement intégrée au monde des morts. Déjà, en 1964, dans *Les maîtresses du Dr Jekyll,* Franco avait mis en scène un zombie au faciès hideux avec plus de succès, son film étant moins bâclé que d'habitude, mais on attend vainement depuis longtemps qu'il nous donne une œuvre seulement de moyenne qualité.

Leonor, de Juan Bunuel — 1975 — est tout de même d'un autre niveau, par le soin apporté à la mise en images, la qualité des couleurs et l'insolite du climat où baigne le drame. Liv Ullmann a la froide beauté mystérieuse prêtée à son personnage venu de l'au-delà, mais l'œuvre manque de souffle, de tonus dramatique, comportant des longueurs, hésitant à affirmer son caractère surnaturel, sacrifiant trop aux dialogues et un à réalisme qui prend le pas sur l'élément fantastique. Bunuel fils est donc passé à côté de ce qui aurait pu et dû être à la fois lyrique et terrifiant.

Co-production hispano-italienne *Le Massacre des Morts-Vivants* de Jorge Grau est une copie conforme du film-modèle de George Romero, y compris dans sa conclusion où le héros est abattu par les policiers qui le prennent pour un zombie. Seul diffère (mais cela n'a aucune importance) le prétexte du réveil des cadavres, ici un insecticide répandu par un appareil émettant des radiations ultra-soniques, Transposer le cadre de l'action en Ecosse ne change rien à l'affaire, sinon permettre d'utiliser d'authentiques extérieurs locaux, et surtout de contourner la censure espagnole d'alors qui, selon le réalisateur, n'aurait pas accepté certains éléments du scénario si l'action avait été située en Espagne. En fait, ce fut le premier (mais non le dernier, tant s'en faut) rejeton inavoué de *Night Of The Living Dead,* datant de 1974 et annonçant, par sa fraction italienne, le grand virage qu'allait prendre le cinéma transalpin pour se lancer à l'avant-garde de l'horreur cinématographique européenne, avec de plus probantes réussites que son confrère espagnol. Le film de Jorge Grau comprend prophétiquement dans son générique Giannetto De Rossi, qui allait se distinguer dans les Effets Spéciaux et les maquillages extraordinaires de plusieurs productions que nous évoquerons plus loin.



Mais l'Amérique ne pouvait pas se cantonner dans le seul chef-d'œuvre de George Romero. Dans la décade 70, le zombie fleurit sous les sunlights américains ; nous avons déjà parlé des films de Bob Clark, mais il y en eut d'autres. Par exemple *Messiah Of Evil,* de Willard Huyck (1973), magistrale démonstration d'efficacité cinématographique. Sur l'écran en Scope et technicoloré s'étalent quelques-unes des plus sanglantes séquences vues jusqu'alors, mais ce film vaut surtout par l'ambiance cauchemardesque créée par un scénario habile, ménageant à doses répétées des coups de théâtre servant de tremplin à notre plaisir émotionnel. L'action se passe dans une bourgade située en bordure du Pacifique, où arrive un soir une jeune fille à la recherche de son père, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps et qui vit là, croit-elle, en peintre bohème qu'il est. Dès le début s'installe l'insolite en la personne d'un noir albinos, puis le mystère avec l'absence inexpliquée du père et l'avertissement donné à la jeune fille par un vagabond apparemment terrorisé (« Partez d'ici, partez vite »), et enfin c'est l'horreur dévoilée par doses de plus en plus violentes (le rat dévoré vivant par l'albinos, la révélation du cannibalisme des autochtones...). Plusieurs séquences sont admirables dans la description des faits : celle du supermarché où les clients se disputent la viande crue comme des bêtes, et surtout celle du cinéma où pénètre une jeune fille qui s'aperçoit être la seule spectatrice : alors, un par un, entrent d'autres personnages qui s'installent silencieuse-

ment autour d'elle en la regardant de telle façon qu'elle comprend soudain — mais trop tard — le danger couru. Elle tente de fuir, mais les autres la saisissent et la dévorent devant l'écran, parmi les images mouvantes du film projeté. Bien entendu, tous ces cannibales sont des zombies nés d'une malédiction ayant frappé le village un siècle plus tôt, et transformant eux-mêmes en zombies les habitants encore « normaux » qu'ils agressent. L'héroïne de l'histoire sera à son tour assiégée par les monstres qui pleuvent littéralement sur elle après être passés à travers la verrière qui surplombe son studio. Il s'agit là d'un exemple probant de tentative de renouvellement du thème, par la complexité du scénario qui laisse subsister le mystère, et par la variété des incidents aboutissant à la ruée finale des morts-vivants sur les ultimes résistants. Premier film du genre paré du cinémascope et de la couleur, tous deux contribuant à parfaire le climat d'angoisse (panoramiques nocturnes du village endormi où se déplacent les silhouettes furtives des zombies) et d'horreur (scènes de cannibalisme rendues plus réalistes par l'écarlate du sang répandu), il annonçait déjà les excès que certains allaient reprocher aux films futurs.

Bien moins réussi nous parut *Sugar Hill*, de Paul Maslansky (1974) mêlant une intrigue de film de gangsters au traditionnel fantastique : son fiancé ayant été abattu par un tueur désirant s'emparer de son night-club, une jeune fille, pour le venger, ne trouve rien de mieux que de s'adresser à une prêtresse vaudou, sorte de vieille sorcière ayant le pouvoir de ranimer les morts et de s'en faire obéir. Ce sont les zombies en question qui liquideront les gangsters peu habitués à affronter les forces de l'au-delà, contre lesquelles leurs révolvers sont impuissants. Si le scénario se veut novateur par son panachage de thèmes, le traitement en est malheureusement déficient et l'ensemble ne parvient guère à captiver.

Autre déception : *Gamma 693* de Joel Reed (1976) qui réédite le thème des soldats-zombies, le responsable de leur triste condition étant le gaz qui donne son titre au film. Pour corser l'intrigue, de faux zombies se mêlent aux vrais, les premiers voulant retrouver les dépôts du gaz ayant contaminé les seconds. Mais le film est encore moins captivant que *Le Commando des Morts-Vivants*, lequel n'était pas lui-même parmi les meilleurs de ce panorama.

Toujours pour les années 70, signalons que certains films affublés en France du mot « zombie » dans leur titre ne sont pas du tout des histoires de morts-vivants. Ainsi *La Vengeance du Zombie*, de l'Espagnol Manuel Cano fait partie de la filmographie des momies, tandis que *Le Zombie Venu d'Ailleurs*, de Norman Warren, est un extra-terrestre belliqueux en villégiature sur notre planète. Ainsi donc, depuis *Night Of The Living Dead*, le zombie a prospéré dans le Septième Art qui était le principal — sinon le seul — à pouvoir le mettre en valeur, l'impact de l'image animée étant plus probant que celui des mots ou des tableaux, si bien alignés soient les uns, si bien peints soient les autres. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos surprises : en effet, la multiplicité des productions abordant le même thème depuis 1968 nous avait quelque peu fait oublier celui qui en fut le deus-ex-machina, celui sans lequel, peut être, rien ne serait arrivé : George Romero. Or, celui-ci continuait son bonhomme de chemin, réalisant d'autres histoires fantastiques *The Crazies, Martin...)*, ayant apparemment tourné le dos aux zombies qui assurèrent sa renommée.

Et soudain, en 1977, éclata la nouvelle bombe signée Romero. Dix ans après sa révélation, il lâcha sur les écrans une nouvelle horde de morts-vivants dont nous eûmes la primeur au Festival du Film Fantastique de Paris 1979, donnant à nouveau le signal d'une série de production comme on n'en avait encore jamais vues, amenant dans son village un autre chantre de l'horreur : l'Italien Lucio Fulci.

5. La nouvelle Vague des Zombies

Nous entrons à présent dans la période contemporaine, dans les cinq dernières années de ce chapitre de l'Histoire du Cinéma Fantastique commencé en 1932 sur une route traversant une forêt où nous avons rencontré les premiers zombies de l'écran conduits par leur seigneur et maître Bela Lugosi. Cette fin de parcours est aussi la plus sensationnelle car les titres multiples qui la composent recèlent les pires horreurs (au bon sens du mot) que nous ayions pu voir depuis que les monstres sévissent sur les écrans. Mais cela ne va pas se passer sans heurts, sans certains inconvénients dont les auteurs de ces films et les spectateurs feront les frais : en effet, jugées « trop effrayantes », « trop violentes » ou « trop sanglantes » par la censure de l'un ou l'autre pays (dont le nôtre), ces productions subiront parfois des mutilations avant d'être présentées dans le circuit commercial et pour les juger en toute impartialité, il faudra les avoir vues au Festival du Film Fantastique de Paris, où beaucoup ont été programées en avant-première dans leur métrage intégral. Après quoi ces mêmes titres feront le bonheur des marchands de vidéo-cassettes qui en offrent et en garantissent des versions complètes, basant leur publicité sur le slogan : « Les films que vous ne verrez jamais à la Télévision », double prétexte dont on ne peut nier la véracité.

Or donc, une fois de plus, George Romero donna le signal des réjouissances avec *Dawn Of The Dead (Zombie)* qui n'est pas un simple remake de *Night Of The Living Dead*, mais une aventure horrifiante et mouvementée, supérieure à la précédente, bien que ne bénéficiant plus de l'effet de surprise. Cet avantage résulte de l'importance des moyens dont il disposa en 1977 par rapport à sa modeste production de 1968. Mais que nous offre de plus le second film ? La couleur d'abord, dont on ne peut plus nier l'importance dramatique dans sa reproduction exacte de la réalité ; ensuite et surtout, une mise en scène plus élaborée, mieux maitrisée, une meilleure utilisation fonctionnelle du décor urbain, une musique vigoureuse et enfin des Effets Spéciaux magistraux complétant les maquillages hallucinants créés par Tom Savini, un nouvel orfèvre en la matière, le tout dirigé de main de maître par un Romero désormais en pleine possession de son métier, auquel s'est associé pour la circonstance un autre jeune réalisateur, une révélation du cinéma fantastique italien : Dario Argento (qui avait enthousiasmé le Festival en 1977 avec *Suspiria)*. Crédité au générique en tant que coproducteur, co-scénariste et compositeur de la musique avec le célèbre groupe des Goblin, Argento a certainement contribué efficacement à peaufiner l'œuvre dont Romero demeure néanmoins l'auteur principal. Quoiqu'il en soit, cette conjonction de talents parallèles donna le plus probant résultat, dont nul n'a pu se plaindre.

Zombie aurait pu s'intituler, pour sacrifier à une mode récente, *La Nuit Des Morts-Vivants n° 2*, ce qui aurait été injuste et inexact. Certes, le script ne cherche guère à innover dans son démarrage comme dans sa conclusion, mais le ton est totalement différent, moins tragique et même parfois allègre. N'y voit-on pas en effet les protagonistes trouver du plaisir et manifester leur gaieté en abattant les zombies, cibles faciles autant que nombreuses ? Ce changement de ton, qui pourrait paraitre saugrenu, signifie seulement que nous ne sommes plus en présence d'une épouvantable tragédie, mais d'une aventure au dynamisme débordant où l'action prime toute autre considération : seules comptent les péripéties et la façon de les filmer.

La presque totalité de celles-ci se cantonnent dans un immense supermarché où se barricadent les quatre principaux protagonistes et où ils devront repousser les assauts de hordes de zombies assiégeant le magasin. Et c'est là que se manifestent sans restrictions les extraordinaires Effets Spéciaux de Gary Zeller montrant les explosions des têtes des zombies, visions horribles de crânes éclatant comme des fruits trop mûrs, projetant autour d'eux leur sanguinolent et cérébral contenu. Hélas, c'est aussi là que les ciseaux des censeurs effectueront des ravages non moins irréparables ! L'alternance des temps forts (moments d'angoisse où les zombies semblent sur le point de triompher) et des accalmies (dont les assiégés profitent pour renforcer leurs lignes de défense) font de toute la bataille une succession d'escarmouches sanglantes,comme dans un western où les Indiens sont repoussés chaque fois qu'on les croit prêts à s'infiltrer dans le fortin. Car *Zombie* est, dans sa construction, un véritable western, un film où l'action prime toute


LA NOCHE DE LOS MUERTOS VIVIENTES
(NIGHT OF THE LIVING DEAD)
Jose Estéban Alenda / distribución

autre considération, d'où l'enthousiasme du spectateur durant son déroulement et ses applaudissements spontanés chaque fois que les héros (vivants) prennent l'avantage sur les méchants (morts). Le scénario nous ménage cependant une surprise, une digression d'importance non négligeable qui vient apporter une touche de réalisme dans un contexte purement fictif : à un certain moment où les zombies se sont provisoirement retirés, le supermarché est envahi par une bande de blousons noirs à motos, pillards en goguette profitant de la panique de la population pour faire main basse sur tout ce qui se trouve à leur portée. Nos quatre assiégés subiront alors un nouvel assaut bien plus redoutable que celui des zombies, car si ces derniers ne sont que de lents automates faciles à abattre (le danger résidant surtout dans leur nombre sans cesse accru), les motards, eux, font preuve de plus de mobilité et de néfaste intelligence. La paradoxe sera alors que les zombies sauveront involontairement les quatre malheureux en attaquant les pillards, dont la mort atroce réjouit les spectateurs comme au bon vieux temps où la cavalerie arrivait in extremis pour disperser les Peaux-Rouges presque vainqueurs des pauvres visages pâles. Tel est donc *Zombie*, avec son cortège de têtes éclatées ou tranchées, ses visions de cannibalisme horriblement réalistes, son hécatombe de morts-vivants devenant des « morts à part entière » lorsque gicle de toutes parts leur matière cérébrale.

Co-production italo-américaine, *Dawn Of The Dead* marque incontestablement le début d'une ère nouvelle qui va se caractériser par l'efficacité, le style coup-de-poing, dépassant tout ce qui se fit jusqu'ici dans le genre. Dans ce contexte d'horreur visuelle et de violence sanglante, un metteur en scène transalpin allait battre tous les records : Lucio Fulci. Celui-ci avait déjà flirté avec le Fantastique (*Le Venin de la Peur*, 1970 ; *La Longue nuit de l'Exorcisme*, 1972 ; *L'Emmurée Vivante*, 1975) et était aussi réalisateur de deux aventures de Croc-Blanc, chien valeureux né de la plume de Jack London, le tout revêlant un adroit technicien soucieux de montrer plus que de suggérer, ne s'embarrassant pas de digressions superflues ni de savants mouvements de caméras, réussissant mieux l'aspect pictural de ses films que la direction de ses acteurs. En s'engageant sur la voie de l'horreur visuelle, du Grand Guignol cinématographique pur, il allair créer un nouveau type de film de nationalité hybride, car toutes ses œuvres allaient être réalisées aux U.S.A. avec des techniciens et sous la bannière italienne, mais principalement avec des acteurs anglais ou américains (doublés par des comédiens italiens).

Or donc, Fulci donna le signal des réjouissances avec *The Island Of The Living Dead* ou *Zombie 2 (L'Enfer des Zombies — 1979)* dont l'essentiel de l'action, les attaques massives des morts-vivants, se déroulent dans le décor exotique d'une île tropicale. Nous nous attendions à un film de série, une imitation plus ou moins servile de Romero, mais rien de plus : quelle ne fut pas notre surprise de nous trouver en présence d'un super-Romero, c'est-à-dire que non seulement l'on retrouvait dans le Fulci tout ce qui avait fait le succès du Romero, mais avec des qualités supplémentaires et surtout un script plus élaboré, variant la nature des évènement racontés, et faisant passer à maintes reprises le souffle de la Grande Aventure dans la plus pure tradition du cinéma américain ! Bien entendu, Fulci n'a pas dissimulé s'être référé à Romero, principalement à *Night Of The Living Dead* dont il nous restitue les meilleurs moments dans toute leur beauté hallucinante, mais il a en plus apporté un sang neuf à un thème déjà très usé.

La séquence pré-générique est un démarrage « sur les chapeaux de roues » : une mystérieuse embarcation dérive dans le port de New York ; deux policiers de la brigade côtière montent à son bord et n'y trouvent personne, un cadavre excepté. Et l'horreur fulgure aussitôt : le mort, hideux, déjà en décomposition, attaque les policiers, en étrangle un sous le regard terrorisé de l'autre, puis, enjambant le bastingage, se jette à l'eau où il s'engloutit : le tout rapide, violent, imprévu. Commence alors le générique. Le scénario nous entraîne ensuite sur l'Océan en compagnie de deux jeunes couples ayant loué un bateau, l'un d'eux enquêtant sur

L'un des sketches des « Histoires d'Outre-Tombe » de Freddie Francis (1971) voyait Peter Cushing...



l'étrange mort du policier new-yorkais, leurs investigations les conduisant vers une île de la Jamaïque. Durant leur voyage, se place alors une extraordinaire séquence sous-marine : l'une des deux filles, effectuant une plongée, se trouve soudain nez à nez avec un zombie d'aspect horrible, lequel zombie est attaqué par un requin. On assite alors à un sauvage corps-à-corps entre le monstre humain et le tueur des profondeurs et, contrairement à notre attente, c'est le squale qui est rapidement vaincu, déchiré par les mâchoires du mort-vivant, le sang de l'animal se répandant dans les eaux claires. Le tout est aussi imprévu que stupéfiant de réalisme, le cinémascope et la couleur donnant à la scène toute sa force et sa tragique beauté.

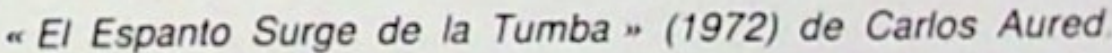
La majeure partie de film nous conduit sur l'île à la luxuriante végétation : là, nos quatre enquêteurs rencontreront un docteur qui leur révélera l'incroyable vérité, à savoir la prolifération des morts-vivants à la suite d'une étrange épidémie qui décime les indigènes, leur surnaturelle résurrection étant liée à des pratiques vaudou, ce qui nous ramène à l'origine historique des zombies. L'horreur culminera lorsque surgiront également du sol où ils furent enterrés depuis plusieurs siècles, des conquistadores espagnols encore casqués et carapaçonnés, réminiscence de leurs confrères Templiers. Bref, une horde de morts-vivants assaillera le docteur et ses quatre compagnons, en une succession de visions dépassant en réalisme horrifiant tout ce que l'on avait vu jusque là, maquillages et Effets Spéciaux étant des plus convaincants. C'est une véritable mer de flammes qui aura finalement raison des cadavres agresseurs, après moult affrontements d'une sauvagerie inouïe. Les conquistadores crevant le sol et se dressant dans toute leur hideuse apparence s'inspirent directement de la séquence onirique de *L'Invasion des Morts-Vivants* de John Gilling, mais avec encore plus d'impact terrifiant. Les détails répugants plus qu'effrayants ne nous sont pas épargnés, ce qui deviendra coûtumier chez Lucio Fulci et dressera contre lui les détracteurs de cette catégorie de films, lesquels s'insurgeront contre l'étalage des déchéances physiques et des mutilations diverses, trop complaisamment décrites à leur gré.

Pour en revenir à *L'Enfer des Zombies,* il est certes évident que la vision détaillée d'une gorge déchirée par les dents d'un cadavre animé, ou celle d'un œil perforé (séquence cruelle de la jeune femme du docteur agressé par un zombie qui lui plaque le visage contre la porte aux bambous taillés en pointe) est difficilement supportable, même lorsque l'on est blasé et endurci. Les truquages sont si parfaits que tout à l'air d'être capté sur le vif, nous communiquant PHYSIQUEMENT les sensations d'horreur, de répulsion et de souffrances vécues par les personnages du drame hallucinant. De même, les têtes éclatées des zombies atteints par les coups de feu constituent une incomparable réussite de la part des artisans des Effets Spéciaux, peut-être même supérieure à celle de Romero. On peut conclure que l'élève a si bien appris sa leçon qu'il a, pour son coup d'essai, surpassé son maître. Cela aurait pu n'être toutefois qu'une brillante exception sans lendemain, un heureux accident dans sa carrière, mais Fulci allait vite nous persuader du contraire car, coup sur coup, il devait nous donner de nouvelles occasions de nous enthousiasmer, toujours dans le même registre, certes, mais avec non moins de réussite spectaculaire et de perfection picturale.



...surgir de sa tombe !

Sa production suivante fut *City of the Living Dead* ou *La Paura (Frayeurs* - 1980) dont le scénario essaye de créer des variantes, tant dans sa trame que dans les péripéties horrifiantes en découlant. Tourné en Georgie, son action se déroule dans le Massachussets, à Dunwich, où, en guise de prologue, nous assistons à la pendaison d'un prêtre dans un cimetière, suicide qu'une jeune fille, médium, *Voit* au cours d'une séance de spiritisme ayant lieu au même instant à New York. De ce point de départ résulte une série d'horreurs innommables où, chaque fois, réapparait le spectre sanglant du prêtre maudit. L'histoire illustre une prédiction écrite voici 2000 ans, selon laquelle les portes de l'Enfer doivent s'ouvrir la nuit de la Toussaint et les morts sortir de leurs tombes pour dévorer les vivants. C'est ce qui se produit effectivement, en une succession de séquences terrifiantes où sont entraînés quatre personnages, dont la jeune médium qui veut retrouver le prêtre hérétique pour le détruire. Aux traditionnelles attaques de zombies s'ajoutent des moments de terreur plus diversifiés, parfois inédits, toujours bien amenés et correctement réalisés : l'enterrée vivante, les larmes de sang et la pluie de vers, par exemple. Mais cela n'est rien à côté des deux scènes-choc qui dominent l'action : la jeune fille qui vomit ses entrailles, et le crâne d'un malheureux traversé par la mèche d'une perceuse électrique sont des sommets d'horreur visuelle difficilement supportables. Dans l'ultime bobine, avant la destruction finale par les flammes du prêtre démoniaque, se trouve le plus étonnant décor, représentant les cavernes de l'Enfer dont les parois sont constituées de cadavres desséchés et agglomérés, donnant à la fin de ce drame le cadre apocalyptique qu'il lui fallait. Avec cette œuvre, Fulci a confirmé sa réputation de champion de l'horreur macabre, verdict ratifié par les spectateurs du Festival qui découvrirent en 1980 cette production-choc. Mais Lucio Fulci ne devait pas en rester là et quelques mois après avec *L'Aldila (L'au-delà)* il essaya de se surpasser : s'il n'y est pas parvenu, il n'a quand même pas démérité. Reprenant à nouveau le thème de l'Enfer s'ouvrant pour libérer des forces démoniaques, il nous gratifie d'une superbe séquence initiale, d'une tragique et picturale beauté : quelque part, dans la Louisiane marécageuse, en 1927, des barques de villageois glissent sur une rivière, à la lueur des torches, images dignes d'un tableau

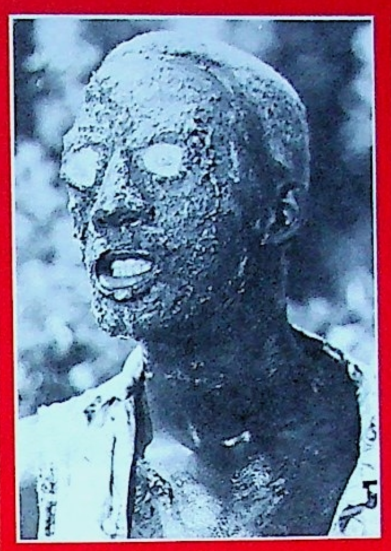

« El Espanto Surge de la Tumba » (1972) de Carlos Aured.





de maître dues à l'admirable photographie en couleurs de Sergio Salvati : ces paysans superstitieux organisent une expédition punitive et se rendent chez un homme qu'ils accusent de pactiser avec le Démon et qu'ils crucifient, ce qui nous vaut une première scène d'horreur visuelle percutante, le tout n'étant que le prologue du scénario. Cinquante ans plus tard, la malédiction du sorcier se concrétisera par une succession de faits troublants, l'apparition de morts-vivants et diverses calamités qui s'abattront sur les habitants du village maudit en proie à la vengeance du supplicié. Et les scènes cruelles s'accumulent alors (crâne perforé par un clou, œil arraché d'une orbite par la main crispée d'un zombie, araignées s'introduisant dans une bouche pour en dévorer la langue, etc.), la fin n'étant qu'un commencement pour un autre film qui pourrait suivre, les deux derniers protagonistes se trouvant eux-mêmes prisonniers de cet au-delà auquel ils croyaient, seuls, avoir échappé en repoussant les attaques des morts-vivants. Ces derniers sont en tout point conformes à l'optique Fulci-Romero puisqu'il faut leur tirer une balle dans la tête pour les anéantir, ce qui est l'occasion de quelques visions d'éclatement crâniens toujours spectaculaires. La séquence de l'hôpital est caractéristique du style fulcien, avec ses cadavres décomposés s'animant lentement d'une survie terrifiante. Comme dans les films précédents de Fulci, la musique de Fabio Frizzi souligne vigoureusement les temps forts, accompagne descriptivement les moments de suspense préludant aux déchaînements de violence et d'horreur, enrobant l'action avec un sens inné de la mesure et de la démesure. Les acteurs, en revanche, ne dépassent jamais une honnête moyenne chez Fulci, et ce n'est pas Christopher George, ici en vedette, qui nous en infligera le démenti ; transfuge du petit écran américain, ce comédien du style Lee Majors n'a jamais été très convaincant. Sa partenaire féminine, la blonde Catriona McColl, se révèle beaucoup plus douée, ce dont Fulci tiendra compte dans l'avenir ; notons aussi l'excellente composition de Giovanni-Lombardo Radice, en simple d'esprit victime d'un jugement trop expéditif, l'ensemble de l'interprétation étant quand même plus satisfaisant que pour *The Island of the Living Dead* où seul Richard Johnson dominait la distribution.

Après *L'Aldilà*, il était désormais difficile pour Fulci d'aller plus loin, de faire mieux sans changer de ton : beaucoup lui reprochaient déjà d'en « faire trop », d'en « rajouter » à des fins bassement commerciales, oubliant, en l'accusant ainsi, que le cinéma est avant tout un spectacle et qu'il devient de plus en plus difficile, pour les cinéastes, d'intéresser un public déjà blasé par tant de sensations créées ces dernières années grâce à tout un arsenal d'effets spéciaux sans lesquels le cinéma fantastique des années 80 ne serait pas ce qu'il est. On peut certes discuter longuement sur ces possibilités techniques qui prédominent actuellement, on peut prétendre, références à l'appui, que maintes productions récentes ne sont qu'un catalogue de trucages au service de scripts inexistants, animés par des acteurs sans envergure, mais encore une fois rappelons qu'il faut de tout pour faire un monde cinématographique et que, par conséquent, l'écran a besoin de s'abreuver à toutes les sources, même si quelques-unes ont un goût amer pour certains palais délicats.



« I Eat your skin » (1964).

En quelque domaine que ce soit, nul ne fait l'unanimité, nul ne détient le monopole de la Qualité et de la Vérité, alors, soyons tolérants et ne portons pas des jugements trop hâtifs. Nous ignorons si la mode actuelle des films « à déferlement d'hémoglobine » conservera avec le temps la même faveur, mais en attendant on ne peut nier leur étonnant impact spectaculaire. Avec Fulci, nous nous trouvons en fait en présence d'un nouveau style de film d'horreur, basé certes sur les possibilités infinies de la technique, mais se servant de celle-ci pour créer une poésie macabre. Au-delà de la seule apparence, par-dessus les débordements d'effets-chocs visuels, l'on découvre une école riche d'enseignements et d'inventions, où rien n'est négligé, où les décors sont utilisés à des fins dramatiques et non comme simple toile de fond et où la musique même renforce la violence des images. Ainsi est né un nouveau courant du cinéma fantastique n'ayant rien à envier à ses prédécesseurs puisqu'il a créé dès le début ses chefs-d'œuvres incontestables égalant ceux des meilleurs spécialistes d'outre-Atlantique ou des abords de la Tamise. Et c'est avec la série de productions dirigées par Lucio Fulci dans le sillage de George Romero, que le Zombie est devenu le monstre N° 1 du cinéma, supplantant au box-office tous ses rivaux, y compris les vedettes patentées nées jadis sous d'autres cieux, à la seule exception du loup-garou, dont nous avons ici-même souligné récemment le retour en grande forme.

Mais revenons à Fulci avec *Freudstein (La maison près du cimetière)* tourné en 1981 dans la campagne aux environs de Boston : le scénario (dont l'omniprésent Fulci, ici également acteur, est le co-auteur) mêle allègrement plusieurs thèmes fantastiques, celui de la maison hantée, celui des enfants maléfiques et enfin l'habituel leitmotiv fulcien des Portes de l'Enfer libérant des choses innommables pour attaquer les vivants et les expédier dans l'au-delà. Cette fois, nous n'avons plus affaire à des légions de zombies, mais à un seul monstre, tapi dans les sous-sols d'une demeure maudite, lequel monstre est un modèle d'horreur : imaginez, si vous n'avez pas vu le film, une forme humaine entièrement écorchée, suintant de sang et de liquides verdâtres sur lesquels grouillent d'innombrables vers, et vous aurez une idée de la créature qui hante le sous-sol de cette demeure maudite et qui est l'amalgame de tous les morts qu'elle a dévorés et dont elle est constituée, en un puzzle répugnant symbolisant l'Enfer lui-même.

Ce travail extraordinaire du maquilleur coutumier de Fulci, Giannetto de Rossi, vaut à lui seul la vision d'un film inégal, qui n'évite pas de nombreux poncifs, mais qui accroche l'intérêt du spectateur sans faire appel aux outrances qui ont émaillé les réalisations précédentes du-dit Fulci. Le scénario louvoie dans plusieurs directions : on pense parfois aux *Innocents*, avec ces enfants qui conversent télépathiquement, l'un d'eux étant un fantôme, parfois à *Amytiville Horror* ou aux autres maisons du Diable. Fulci a situé la Porte de l'Enfer au cœur même de la villa (d'autres cinéastes, comme Wes Craven, s'en inspireront), la séquence du déchaînement des forces maléfiques provoquant ici une mort violente de personnage féminin comme Fulci aime bien les décrire avec le concours d'actrices très photogéniques (ici, Daniela Doria).

On peut donc dire que Lucio Fulci a tenté une diversion, une approche différente de son sujet de prédilection, et s'il n'a pas entièrement convaincu, soyons-lui reconnaissants d'avoir au moins essayé, plutôt que de nous infliger un *Zombie 4* ou un *Au-delà 2*.

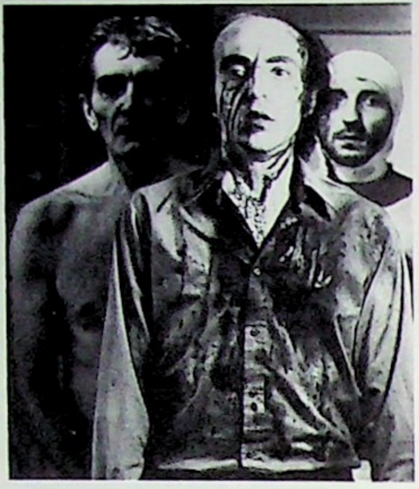
Bien entendu, Fulci a fait école en Italie ou ailleurs, mais malheureusement ses élèves ne sont pas tous des plus doués, quoiqu'essayant de faire illusion par une accumulation jamais lassée de visions sanguinolentes et des zombies de plus en plus nombreux, oubliant souvent que la quantité n'est pas un gage de qualité. Inévitablement, il y eut des mauvaises imitations de Fulci ou de Romero, mais aussi quelques scénarios valables surnageant parmi un océan de remakes plus ou moins directs. Parmi ces derniers, on peut citer *Zombie Holocaust* ou *La Regina Dei Cannibal (La terreur des zombies)* de Frank Martin alias Franco Martinelli - 1979 - qui n'est qu'une copie conforme de *Zombie 2* pimentée de scènes de jungle et, seule variante du scénario, de la présence d'un savant-fou créateur des zombies de l'histoire. Les détails horribles (nauséabonds selon certains) abondent, pour faire oublier une mise en scène et une interprétation médiocres.

séquences de cannibalisme, corps dépecés, rien ne nous est épargné, mais sans la qualité faisant des œuvres de Fulci autre chose qu'un étalage d'horreurs visuelles. Il y manque aussi une « fin ouverte sur un autre film », une image finale aussi forte que celle des zombies envahissant le pont de Brooklyn, par exemple.

De même, *La Notte Erotiche dei Morti Viventi (La nuit fantastique des morts-vivants)* de Joe d'Amato - 1979 - au décor immuable d'île tropicale, qui mêle des zombies à des séquences justifiant le titre original, produit hybride voulant à la fois attirer les amateurs d'érotisme (?) et ceux du Fantastique, aucun n'y trouvant finalement son compte. Il est question une fois de plus de la légende des morts-vivants à laquelle nul ne veut croire jusqu'à ce que les zombies se manifestent, le tout à grand renfort de savants déshabillages.

Beaucoup plus original est, du même réalisateur *Sexy Erotic Love (Exotic Love)* - 1980 - relatant le cas d'un playboy, Mark, atteint d'une grave maladie lui occasionnant d'insupportables souffrances après chaque nuit d'amour. Fuyant la grande ville, il va se réfugier dans un coin perdu du Yucatan où il retrouve une indigène qu'il avait jadis aimée et abandonnée, et qui s'était suicidée après son départ. Mais son grand-père, prêtre vaudou, l'avait ramenée à la vie pour une vengeance terrible : elle fait boire à Mark un breuvage fabriqué par son sorcier d'aïeul, breuvage qui paralyse Mark tout en lui laissant sa lucidité. Et, sous ses yeux, elle se donne à un autre. Désespéré, Mark se castre en une séquence d'un réalisme peu banal ne devant rien à Marco Ferreri. Tout cela est surtout prétexte à scènes érotiques, le personnage de la fille ressuscitée justifiant seul la place de ce film dans cette étude. Joe d'Amato est un récidiviste en la matière, ayant fréquemment mêlé le sexe et la terreur en des cocktails d'un goût plutôt douteux.

C'est encore à Fulci que l'on pense en voyant *Virus, Inferno dei Morti Viventi*, de Vincent Dawn - 1980 - car il s'inspire directement de *L'Enfer des Zombies* par son esprit et son cadre tropical. Cette fois, le prétexte est une fabrique d'aliments synthétiques en pleine jungle de Nouvelle-Guinée où, pour une cause inconnue, un nuage toxique a été créé, s'est répandu sur les environs, trucidant tous les autochtones qui ressuscitent illico, animés d'appétits cannibales. Une expédition est organisée par les nations occidentales pour nettoyer la région, ce qui nous donnera droit à l'inévitable assaut d'une demeure par une horde de zombies. Rien de bien neuf sous le ciel du Fantastique, à l'exception peut-être du dénouement où une journaliste française découvre la cause du drame (un certain liquide utilisé pour la fabrication des aliments synthétiques) et la détruit, mais la fin nous renvoie à l'optique Fulci, à savoir que les morts-vivants bien qu'éliminés, ont contaminé suffisamment de monde pour que la « maladie » se répande en direction des pays civilisés. Bref, une pâle copie pas très conforme au modèle


« Le massacre des morts-vivants » (1974).

où, de l'interprétation à la réalisation en passant par les maquillages, rien ne dépasse une moyenne proche de la médiocrité.

Plus original serait *Incubo Sulla Citta Contaminata (L'avion de l'apocalypse)* d'Umberto Lenzi - 1980 - quoique là aussi interprétation et réalisation ne soient pas des plus satisfaisantes. Sur un aéroport atterrit un avion inconnu duquel surgissent des êtres monstrueux qui attaquent férocement les agents de la sécurité ayant entouré leur appareil, la


« Evil Dead » (1982).

scène se déroulant sous les yeux d'un journaliste, Miller, qui venait interviewer un physicien atomiste, Hagenbeck. On saura plus tard qu'une fuite de radiations dans une centrale nucléaire a métamorphosé en monstres ceux qui ont été contaminés, la destruction galopante de leurs cellules leur donnant le besoin impérieux de renouveler leur sang. On assiste à une succession monotone de tueries par des zombies très mal maquillés : invasion d'un studio de télévision et massacre des danseuses et techniciens sous l'œil des caméras, invasion d'un hôpital et massacre des infirmiers comme des malades, etc. Et quand le drame atteindra son point culminant, Miller... se réveillera : tout cela n'était qu'un cauchemar. Rassuré, il s'habille en hâte pour se rendre à l'aéroport afin d'y interviewer le Pr Hagenbeck. Lorsqu'il y arrive, le mystérieux avion atterrit comme dans son rêve. « Et le cauchemar devient réalité », nous dit alors un panneau, à l'intention des spectateurs ignares qui n'auraient pas compris ! On le constate, le célèbre *Au cœur de la nuit* n'a pas fini d'être imité sans aucun scrupule. Hélas, ce film est à cent coudées au-dessous du chef-d'œuvre de 1945, malgré la présence d'acteurs chevronnés comme l'Américain Mel Ferrer et l'ibérique Francisco Rabal, tous deux en officiers conduisant les opérations de nettoyage sans résultat probant. En outre, le scénario a dû être victime des ciseaux du distributeur car on abandonne des personnages en cours d'action ; il est responsable de quelques énormités (les héros traqués par les zombies prennent le temps de boire un café en discutant) et les dialogues ampoulés sombrent souvent dans le ridicule.

Revenons aux productions hollywodiennes avec *Fear No Evil (Effroi)* de Frank Laloggia — 1979 — où, l'antagonisme éternel Dieu-Diable est à nouveau le prétexte d'un scénario délirant rappelant celui de *La Malédiction*. Mais ici le juvénile représentant de Lucifer est aux prises avec une jeune fille qui, elle, est l'incarnation de l'Ange Gabriel, leur affrontement étant, entre autres étonnantes péripéties, l'occasion pour le Démon d'utiliser des morts-vivants pour triompher. Comme il se doit, force restera à la Loi Divine, ce qui contrebalance la victoire du Mal dans *La Malédiction*. Les Effets Spéciaux de Léon Morganti sont des plus réussis, les séquences de fantastique pur se mêlant habilement au symbolique thème religieux qui leur sert de support (le sang qui envahit l'autel au moment du baptême, les stigmates qui apparaissent sur les visages et les mains des spectateurs de la Passion, etc...), faisant de cette production l'une des plus étranges de ce catalogue ; les zombies sont utilisés comme dans la série des Templiers, en une séquence d'attaque générale provoquant la panique des vivants. Notons aussi l'étonnante interprétation du jeune Stefan Arngrim, vivante (ré) incarnation du Mal.

Avec *Dead And Buried (Réincarnations)* de Gary Sherman — 1979 — le thème du zombie est entièrement modifié sinon renouvelé par la construction du scénario rappelant irrésistiblement celui de *Invasion Of The Body Snatchers*, c'est-à-dire que le personnage central, Dan, shérif d'une petite bourgade au bord du Pacifique, se rend compte peu à peu que tous ceux qu'il côtoie, y compris ses proches, sont des êtres « différents » ; plus tard, il aura les preuves que ce sont des morts-vivants. Les infortunés étrangers qui font halte nuitamment dans l'hôtel local sont rapidement massacrés par les zombies ; l'institutrice, l'infirmière, tous sont des cadavres ambulants et le shérif devra convenir qu'il en est de même pour sa propre femme (séquence terrible où il la crible de balles sans la « tuer », et pour cause !). Poussant l'audace jusqu'à nous révéler in fine que le shérif est LUI AUSSI un zombie, le

MOTS CROISES N° 5

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III				■			■			
IV		■				■				■
V				■		■				
VI					■					
VII					■					
VIII				■						
IX						■			■	
X			■							

HORIZONTALEMENT :

I. Un film légendaire de Fritz Lang.
II. Qualifie la peau de *Miranda* (1948-Ken Annakin).
III. Démonstratif — Habitant de *La Planète Sauvage* — Partie de cicatrice.
IV. Prénom de l'auteur du *Météore de la Nuit*. Un peu d'éclat.
V. S'aventura — Prénom de la femme d'Alfred Hitchcock.
VI. Infaillible, selon Didier Haudepin — Emploi de Jerry Lewis dans *Le Dingue du Palace*.
VII. Dans le titre d'un film de Federico Fellini. Associée au travelling dans les films fantastiques.
VIII. Fin de cécité — Prénom porté par Harvey Stephens dans *La Malédiction*.
IX. Auteur du « Cinéma fantastique » et ses Mythologies » (1970) — En enfer.
X. Interprète le rôle du Dr. Praetorius, dans *La fiancée de Frankenstein* (initiales) — Incarne le Dr Folamour.

VERTICALEMENT :

1. S'adonne à *L'horrible secret du Dr Hichcock*.
2. Glace anglaise. L'un des adaptateurs des *Yeux sans Visage*.
3. Présent dans *Frogs/Crapauds*.
4. Au centre de l'œil. Lettres de mort. La fin des *Chiens*.
5. Interprète de *Monte là-dessus* (1923). Incarne Nancy, dans *Dunwich Horror*.
6. Ville d'Allemagne Fédérale. Fragment de magma.
7. Demi lune. Dégusté dans *Willy Wonka au Pays Enchanté*.
8. Pour deux, dans le film de William Conrad (1965), avec César Romero.
9. Fait disparaître, à l'instar de Méliès.
10. Film de Nelly Kaplan. Affables.

Jean-Claude Romer

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	L	U	C	I	F	E	R	I	E	N
II	A	L	C	H	I	M	I	S	T	E
III	N	T	■	■	L	A	D	O	■	R
IV	C	R	I	M	I	N	E	L	L	E
V	H	A	L	■	G	A	R	E	■	I
VI	E	V	E	■	R	T	■	R	O	D
VII	S	I	■	B	A	I	E	■	F	E
VIII	T	R	O	■	N	O	C	I	F	S
IX	E	U	X	■	E	N	■	O	R	■
X	R	S	■	A	S	S	E	N	E	R

SOLUTION DU N° 4

PETITES ANNONCES (suite)

Nos petites annonces sont gratuites et réservées en priorité aux abonnés.

VENDS numéro de l'« Avant-Scène Cinéma » (255 à 264) à 100 F. T.B.E. Désire prendre contact avec personnes qui font du cinéma, afin de trouver un emploi dans leur équipe. Pascal Flak, 223, Bd Paul Claudel, 13100 Marseille. Tél. : (91) 75.16.49.

CHERCHE personne (de 14 ans ou plus) pouvant me conseiller au sujet d'idées de maquillages pour tourner un film d'horreur en S-8 muet. Philippe Roure (14 ans), 76, rue de la Tour d'Auvergne, 33200 Bordeaux Caudéran. Tél. : 02.09.14.

VENDS affiches et photos de films. Liste contre enveloppe timbrée. François Fromont, 8, rue du Buisson Noblet, 54150 Briey.

EXCLUSIF : « La légende des 7 vampires d'or », disque original 33t du film de Roy Baker. Musique de James Bernard, commentaires de Peter Cushing. Prix : 70 F + 10F de frais de port. Toute commande : AS Editions, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.

MUSIQUE « New Age », sidérale, cosmique, en provenance des U.S.A. Grand choix de cassettes. Infos contre 2 timbres : Encounters, B.P. 26, 33150 Cenon.

ACHETE tous documents, affiches, photos, etc. sur « Star Wars », « L'Empire... » et « La revanche du Jedi ». Jean-Paul De Gaetano, 7/2 rue de la Forêt, Shonenbourg, 67250 Soultz-sous-forêt.

RECHERCHE correspondant(e)(s) Paris et région parisienne pour se rencontrer et faire échanges. Eric Lécuyer, 5, rue Claude Debussy, 92220 Bagneux.

RECHERCHONS pour collaboration permanente à la revue personne résidant à Rome susceptible de nous fournir toute documentation (photos, pressbooks, posters) provenant des studios italiens. L'Ecran Fantastique, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.

RECHERCHE, même pour simple consultation, « Midi Minuit Fantastique » n° 4/5 (janvier 63) et n° 13 (novembre 65). Jean-Claude Vignaud, 7 rue de l'Essai. Paris 15e. Tél. : 587.34.13 (après 20h).

ECHANGERAIS b.o. de « Orange mécanique », « Un justicier dans la ville n° 2 » (en disques) et b.o. de « E.T. », « Conan », « New York 1997 », « Métal Hurlant », « Mad Max », « La guerre du feu » (cassettes enregistrées) contre celles de « Cat People », « Poltergeist », « Coup de cœur », « Halloween 1 ou 2 », « La guerre des étoiles », « Maniac ». Recherche tous documents sur John Carpenter. Florent Navorro, les Patias du Larrou n° 89, 34200 Sete. Tél. : 53.32.65 (le soir).

VENDS affiches, affichettes, photos de films d'horreur. Franck Pagnusatt 3 Bd des Commandos, 83980 Le Lavandou. Prix intéressant. Liste contre enveloppe timbrée.

CHERCHE travail sur cinéma fantastique. Possède qq. connaissances sur effets spéciaux (théoriques) et aussi en bande-son (pratiques). Aimerais en faire métier. Pierre Jolivet, Pacific 231, 11 allée du Prunier Hardy, 92220 Bagneux.

SITGES 82



MERCEDES SAMPIETRO DANS UNE D'« EL SER », DEUXIEME FILM DE PARAPSYCHOLOGIE DE SEBASTIAN D'ARBO.

étalage grotesque : le malade, qui n'avait pu terminer tranquillement son « puzzle » étant enfant, le fait tout au long du film, découpant une partie du corps des filles qu'il tue afin de reconstituer en une seule et même œuvre macabre, sa femme idéale !
El Ser, un autre film fantastique espagnol (1), réalisé par Sebastian d'Arbo, un cinéaste plus intéressé par la parapsychologie que le box-office, est le second d'une trilogie qui se concluera avec *La vie après la mort*. Il nous conte la tragédie d'une femme qui vient de perdre son mari et vit avec ses enfants dans un pavillon de banlieue où se reproduisent des phénomènes étranges... et des meurtres : ceux d'un clochard errant, d'un promoteur immobilier qui a tenté d'abuser de la jeune femme, et de l'ancien patron de son mari qui lui propose de l'aider financièrement moyennant des services en nature. Tout laisse à penser que ces crimes sont l'œuvre du défunt mari revenu sous la forme d'esprit pour protéger sa famille. Cependant pour un parapsychologue, la vérité est toute autre : c'est la jeune femme elle-même, en état de choc après la mort de son mari et du fait de ses problèmes d'argent, qui a créé autour d'elle un champ électro-magnétique responsable des meurtres et des phénomènes de télékinésie les accompagnant. Lorsque le docteur tente de purifier avec des décodeurs à ultra-sons la jeune femme, celle-ci, affolée à l'idée de perdre une seconde fois son mari (elle est persuadée, malgré tout, d'être habitée par sa présence spirituelle alors que son mari est réellement bien mort, physiquement comme spirituellement) se livre à un féroce duel mental avec lui, devenu à ses yeux un ennemi.
L'idée de départ est excellente et on assiste ainsi à une œuvre plus mûre que la plupart des films espagnols actuels. Las, *El Ser* souffre du fait que Sebastian d'Arbo étant formé à la télévision, son film s'en ressent et ses qualités sont davantage celles d'un très bon téléfilm que d'un long-métrage pour le cinéma : un trop grand nombre de clichés dans les dialogues et une mise en scène statique ôtent à *El Ser* le crédit d'un grand film fantastique, proche par de nombreux aspects de *Poltergeist*. Il y manque surtout la fantaisie, l'humour, l'action nécessaire pour contre-balancer le discours savant et austère de cette œuvre.
Les films présentés dans les sections « Rétrospectives » étaient nombreux et variés, à Sitges qui rendait ainsi hommage à plusieurs noms-clés du cinéma fantastique : Freddie Francis, Tod Browning, Boris Karloff, Jacques Tourneur.
De Tourneur, entre autres chefs-d'œuvre démontrant la puissance des forces maléfiques cachées dans l'indicible, on a pu admirer *Cat People*, *Leopard Man* et le remarquable *Rendez-vous avec la Peur*, un des plus effrayants essais en sorcellerie que le cinéma nous ait montré. Avec Tourneur, poète de la terreur, le silence devient vraiment terrifiant, et, la nuit, le réceptacle des terreurs hideuses issues de notre esprit, en l'occurence un félin assassin qui poursuit les personnages principaux de ces trois films.
Tod Browning fut un magnifique réalisateur attiré par l'épouvante et l'action mais aussi par la chaleur humaine et ses films témoignent de la grande bonté d'âme qui devait être la sienne : à travers *The Unknown* ou *Freaks*, les phénomènes de foire ne sont jamais des monstres, mais des hommes hantés dans leur détresse par leur difformité physique et le regard de haine que leur adressent les « autres ».
Ces films de Browning nous ont permis de retrouver Lon Chaney Sr, le premier d'une lignée prestigieuse de portraits du fantastique, dont l'un des plus bouleversants est Boris Karloff présent au-delà de la tombe à Sitges avec l'amusant *Old Dark House*, une parodie « Universal » des films de maisons hantées et *The Body Snatchers (Le Récupérateur de cadavres)* de Robert Wise qui, plus de trente ans avant *Star Trek* avait fait ses premiers pas dans le fantastique, nous contant les méfaits sordides de deux assassins londoniens presque aussi connus que Jack : Burke et Hare.
Une autre rétrospective très remarquée dans ce festival fut celle consacrée à l'œuvre de Freddie Francis avec un aperçu de quelques-uns de ses films les plus connus tel *Le Train des Epouvantes*, *Dracula et les Femmes* mais aussi un « invisible » en la présence de *They Came from Beyond Space*, œuvre de SF totalement inédite chez nous et qui sur le thème d'envahisseurs extra-terrestres se préparant méthodiquement à la Conquête de la Terre, copie honteusement *La Marque* de Val Guest et le très beau *Météore de la nuit*. Malgré quelques intéressants trucages de rayons lasers dûs à Les Bowie, *They Came...* est nullissime à souhait et fait partie de ces rares produits qui gagnent à rester le plus possible invisibles.
C'est avec *Blow Out* que s'est clos le Festival de Sitges 1982. La dernière des œuvres en date de Brian de Palma (en attendant le remake de *Scarface* avec DeNiro) démontre à quel point la technique brillante dont il fait preuve va de paire avec la poésie des images et les nombreuses émotions dont témoigne la mise en scène. Dans les films de De Palma, un sensibilité intense est liée au drame et il est stupéfiant de constater à quel point dans *Blow Out*, acteurs et techniques ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Chef-d'œuvre absolu de Brian de Palma, il clôturait en beauté ce Festival « new look » auquel nous souhaitons longue vie !

Robert Schlockoff

(1) Visionné en marge du Festival.

MONSTRES A LIRE

Tron
de Brian Dàley. Livre de Poche n° 5720.

Ecrire un roman à partir du film *Tron*, qui vaut bien évidemment beaucoup plus par ses recherches visuelles que par son scénario, était une entreprise déséspérée. Au moins aurait-il fallu repenser totalement le sujet pour lui donner un quelconque intérêt littéraire. Mais Brian Daley a choisi la voie — en l'occurence absurde — de la fidélité (1). Les « clous » du film deviennent singulièrement plats, pour ne pas dire incompréhensibles, pour un lecteur non averti : la séquence des motos-lumières telle qu'elle est racontée ici n'a de sens que pour qui l'a déjà vue sur l'écran. Cette *novelization* s'adresse donc uniquement à ceux qui voudraient rafraichir leurs souvenirs. Puisque des gens comme Mœbius avaient travaillé sur le film, une version en bandes dessinées aurait mieux fait l'affaire.

(1) D'une fidélité telle que ce n'est pas son nom, mais celui de Walt Disney qui apparaît comme nom d'auteur sur la page de titres !

Amityville II
de John G. Jones. J'Ai Lu n° 1343

Cinéma et édition ayant mal accordé leurs violons, le livre *Amityville II* n'a presque aucun rapport avec le film qu'on a pu voir récemment. En effet, alors que ce film constitue par rapport au premier *Amityville* ce que les Américains appellent une *prequel* (c'est-à-dire qu'il relate des événements antérieurs), l'ouvrage de John G. Jones raconte les nouvelles mésaventures de la famille Lutz, puisque celle-ci continue de se heurter au Démon même après qu'elle a quitté la maison maudite. Une seule chose, finalement, est commune aux trois *Amityville* : leur totale invraisemblance. Et même si la publicité continue d'affirmer gravement que toutes ces histoires sont autant de « documents », il est clair aujourd'hui que le livre de Jay Anson qui a tout déclenché n'était qu'un canular. Ceux qui ont suivi aussi.
Car enfin, si l'on admet l'existence du Diable, il semble qu'il faudrait le respecter un peu plus et lui imaginer d'autres préoccupations que celle de réaliser d'innocentes farces enfantines. N'a-t-il vraiment rien de mieux à faire pour impressionner son monde que de faire jaillir des tiroirs de commode pour les remettre en place aussitôt ou de donner une forme humaine aux flammes d'un feu de cheminée ? La famille Lutz devrait comprendre que les Forces qui la poursuivent ne tueront jamais personne ; en effet, dès qu'on laisse ces Forces conduire un camping-car à vive allure sur quelques centaines de mètres, satisfaites, elles se calment !
Ouvrage qui, par son incroyable accumulation de catastrophes, s'apparente plus aux Marx Brothers qu'au Diable, *Amityville II* s'il ne réussit pas à faire peur, ne manquera cependant pas de faire rire.

2010 : Odyssey Two
par Arthur C. Clarke

Déjà le nom de Stanley Kubrick a été prononcé pour le film qui ne manquera pas d'être fait, et déjà des poursuites judiciaires ont commencé aux Etats-Unis entre grandes compagnies à propos des droits d'adaptation cinématographique de *2010 : Odyssey Two*, le nouveau roman de science-fiction de Arthur C. Clarke. Mais il n'est pas sûr que ce livre mérite pareil excès d'honneur.
2010 est la suite de *2001*. Il n'en reprend pas simplement les thèmes. Il en poursuit l'histoire. Au bout de neuf ans, Américains et Russes envoient une expédition en direction de Jupiter pour découvrir ce qu'il est advenu du vaisseau *Discovery* et de son pilote David Bowman, et pour examiner s'il y a lieu le fameux monolithe noir. Le principe, on le voit, est le même que celui que les scénaristes avaient imaginé pour donner une suite à *La planète des singes* : James Franciscus partait à travers le temps et l'espace sur les traces de Charlton Heston.
Malheureusement, un tel principe, ici, ne mène à rien : la conclusion — ou plutôt l'absence de conclusion — un tantinet métaphysique de *2001*, avec son cosmonaute se fondant vaguement dans le Grand Tout, n'était sans doute pas très satisfaisante rationnellement, mais c'est précisément ce qui faisait son charme. Comment alors l'expédition de *2010* pourrait-elle expliquer ce qui avait été conçu comme inexplicable ?
De fait, *2010* ne révèle rien, mais développe ce que le lecteur avait plus ou moins déjà compris. David Bowman s'est intégré au monolithe noir pour former avec lui une sorte d'entité bienveillante. Quant au monolithe lui-même, il contribuera à faire de la planète Jupiter un nouveau soleil, mais il gardera tout son mystère.
Comme *2001*, *2010* se lit avec un certain plaisir (Clarke sait faire parler ses personnages et arrive presque à faire croire qu'il se passe quelque chose quand il ne se passe rien), mais son absence de structure d'ensemble et sa pauvreté d'invention (pour meubler sa première partie, Clarke imagine qu'une mission chinoise essaie de battre la mission russo-américaine dans sa course vers Jupiter !) lui interdisent d'être porté à l'écran sans un gros travail d'adaptation.

Frédéric-Albert Lévy

FLASH

The Ackermonster Strikes Again...

Un évènement d'importance pour les fantasticophiles américains : Forrest J. Ackerman vient de démissionner de « Famous Monsters of Filmland », le magazine qu'il avait conçu et créé en 1957 avec l'éditeur James Warren. Depuis 25 ans, cette publication — la première au monde consacrée aux films fantastiques et de SF (voir E.F. n° 21, p. 77) — avait enthousiasmé des générations de cinéphiles. Une nouvelles qui frappe de stupeur nos amis d'Outre-Atlantique, pour qui la revue et son inspirateur/rédacteur en chef semblaient indissociables. Force est de reconnaître, cependant,que « Famous Monsters » semble survivre à ce départ, sans doute grâce à la présence de fidèles collaborateurs « formés » par FJA. Le dernier numéro s'est même enrichi de nouvelles rubriques (« The Horrorwood Reporter », sorte d'« Horrorscope » développé). Quant à Forry, il a annoncé, pour le mois prochain, l'apparition d'un nouveau magazine sous sa responsabilité. Souhaitons lui bonne chance !



FORREST J. ACKERMAN

LE CINEMA
46
grande histoire illustrée du 7art

A LIRE

« Le cinéma. Grande histoire illustrée du 7e art » Editions Atlas. N° 46.

L'excellente collection de fascicules illustrés des éditions Atlas vient de consacrer un nouveau numéro au fantastique, intitulé « Le boom de la SF dans les années 50 ». Riche d'une trentaine d'illustrations couleurs (superbes et parfois rarissimes), ce passionnant volume nous propose un aperçu général des productions de l'époque, des études sur Roger Corman (avec sa filmo complète de réalisateur/producteur) et Jack Arnold, des analyses du *Jour où la terre s'arrêta* et de *L'Invasion des profanateurs de sépultures*, ainsi qu'un historique de la firme Universal. Un numéro indispensable !

PETITES ANNONCES

MUSICIEN spc. fantastique et féérique collaborerait avec réalisateur de film traitant sujets similaires. Philippe Bonnet, 29 rue Titon, 75011 Paris.

PREMIER Festival du cinéma et d'animation fantastique de Versailles. Des reprises extraordinaires. Des nouveautés. Une animation qui fera que le fantastique et l'angoisse seront aussi dans la salle... autour de vous. Tél. : 021.44.44. Première quinzaine de février à Versailles, avec CVS. 91.3, votre station de radio à l'ouest de Paris.

RECHERCHE photos concernant « Massacre à la tronçonneuse » et « Hurlements ». Pascal Faludi, Orgivault, 35230 Noyal/Seiche.

ACHETE film super 8, si possible en version intégrale, son optique ou magnétique, tous genres. Faire offres détaillées (état, prix demandé) à Michel Orard, Chemin de l'Arnaud, 26100 Romans.



CAROLINE MUNRO

LA GAZETTE DU FANTASTIQUE

L'Ecran Fantastique édita jadis pour ses abonnés un journal d'informations, « The Fantasy Film Collector », mini-fanzine complémentaire de la revue donnant un aperçu régulier de ses activités annexes (ciné-club, nuits du fantastique, festivals, etc.), établissant un contact plus étroit entre L'Ecran Fantastique et ses lecteurs, et faisant le point sur les nouveautés.

C'est pour rétablir cette autre forme de communication que nous publions aujourd'hui la *Gazette du fantastique*, dont nous espérons qu'avec votre participation, elle devienne le complément pratique de l'Ecran Fantastique. Vous y trouverez, entre autres, les textes et informations de dernière minute qui n'ont pas toujours leur place dans le magazine.

Nous invitons donc les organisateurs de manifestations, les fanéditeurs et les collaborateurs occasionnels à nous contacter, toutes les suggestions étant également les bienvenues (écrire à : « La Gazette du fantastique », 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. Joindre une enveloppe timbrée pour toute demande de réponse individuelle).

NB : Des raisons d'ordre technique rendant actuellement impossible l'utilisation d'encarts supplémentaires, nous avons opté pour cette originale formule de présentation. Nous sommes bien entendu dans l'attente de toutes vos remarques et propositions à ce sujet.

NOTRE COUVERTURE : « MOVIE-HOUSE MASSACRE » (PETER SNELL PROD.)

SITGES 82

Chaque année, à la fin de l'automne, les habitants de la petite ville de Sitges, située près de Barcelone, ont pris l'habitude d'accueillir de nombreux films d'épouvante et d'horreur dans le cadre d'un des plus anciens festivals du genre en Europe. Autrefois, ce festival reflétait l'esprit « séries B » de toute une série de produits ibériques parfois passionnants, souvent très médiocres. Sa prise en charge à partir de cette année par le gouvernement Catalan (dont dépend Sitges) devenu autonome depuis peu, a permis au Festival de Sitges d'acquérir une nouvelle ampleur et d'inviter des personnalités intéressantes parmi lesquelles Harley Cockliss (réalisateur de *Battletruck*), Judd Hamilton, Caroline Munro, Jean-Pierre Mocky, Samuel Raimi et Robert Tapert.

Des invités de marque, donc, mais aussi une sélection de films plus judicieuse qu'à l'accoutumée, Sitges s'étant efforcé de présenter des œuvres de divers pays et des rétrospectives souvent riches en « incunables ».

Présenté hors-compétition, *The Thing* de Carpenter marqua le coup d'envoi officiel de la manifestation et démontra à quel point Carpenter a perdu de sa fougue légendaire. Seuls Arbogast et Bottin sont dignes d'éloges dans ce film désespérément ennuyeux.

Au programme de la compétition, de nombreux films intéressants sur lesquels nous ne reviendrons pas : *The Last Horror Film, La dernière vague, Mutant, Laserblast, Le secret de la momie, The Orphan, Memoirs of a Survivor, The Beast Must Die* et *Evil Dead*.

Parmi les raretés en matière d'épouvante italienne figurait en bonne place *Absurd*, sous-titré *Anthropophageous 2*. Réalisé par Peter Newton (en fait Joe D'Amato) *Absurd* ne laisse subsister aucun doute quant aux qualités de réalisateur qu'on avait pu déceler dans *Blue Holocaust* : elles sont ici inexistantes et jamais le cinéma fantastique italien n'est tombé aussi bas. Les rares idées de scénario de *Anthropophageous* provoquaient des scènes terribles, brisant des tabous que le cinéma d'horreur n'avait jamais transgressé auparavant (le fœtus croqué vivant sous les yeux de ses parents, le fou dévorant ses propres tripes), mais ce nouveau film, n'est qu'un « polar » à peu près nul déguisé en film d'horreur avec une idée de base fantastique : un homme, contaminé par l'énergie thermo-nucléaire, devient indestructible. Personnifiant l'esprit du mal, il tue sauvagement tous ceux qu'il croise sur sa route.

Tout comme dans *Antropophageous*, le scénario est prétexte à des scènes de suspense mettant en présence des victimes handicapées (enfant en bas âge, jeune fille paraplégique) et un fou assassin, mais ces scènes ne vont jamais ici jusqu'au bout. On en arrive ainsi à désirer voir ces « pures et innocentes victimes » se faire enfin égorger par le fou, les chassés-croisés s'étendant sur toute une heure du film ! Seules deux scènes retiennent notre attention : celle où une fille dont la tête a brûlé dans un four, le visage couvert de plaques rougeâtres et le crâne chauve, poignarde le dément, et la fin, lorsque le criminel est abattu à coups de hâche par la jeune fille. Celle-ci, couverte de sang, s'approche ensuite de son frère cadet en lui confiant qu'il n'a plus à avoir peur à présent, brandissant ce faisant sa tête déchiquetée !

La situation du fantastique en Espagne ne semble guère favorable. Voici quelques années on y découvrait avec un vif intérêt les derniers-nés de Jorge Grau, Vincente Arranda, Narcisco Ibanez Serrador ou Victor Erice et *L'Esprit de la ruche, les Révoltés de l'an 2000* ou *Cérémonie sanglante* préparaient ce pays à devenir l'un des plus influents en Europe en la matière. A présent, Serrador travaille exclusivement pour la télévision (il vient d'y présenter une série remarquablement intitulée *Histoires à ne pas dormir la nuit)*, Amando de Ossorio et Jorge Grau ont pris leur retraite. Ne restent en piste que trois réalisateurs qui continuent à tourner bon an, mal an, chacun d'eux étant réputé pour une qualité qui lui est propre : Paul Naschy, scénariste, Juan Piquer producteur et Serrador, réalisateur.

Paul Naschy tourne actuellement une comédie musicale avec des enfants et des loups-garous, et Juan Piquer qui s'est fait connaître en Espagne avec des films fantastiques pour jeunes, se lance à présent dans l'horreur.

A des productions comme *Supersonic Man* et *Le Voyage au centre de la terre* succède donc *Pieces* une production américaine tournée entièrement en Espagne sous le titre *Mill Gritte Tien en la Noche* (« Mille cris dans la nuit »). Cette fois, c'est donc du côté de *Cauchemars à Daytona Beach* que lorgne Piquer : une mère en colère après son jeune fils qui s'amuse à reconstituer un puzzle représentant une pin-up, casse ses jouets en hurlant telle une hystérique. L'enfant, agacé prend tranquillement une hâche qui s'abattra dans le ventre qui l'a mis au monde, éclaboussant à présent de son sang son visage poupin et ses vêtements. Quelques années ensuite, un maniaque habillé de cuir noir attaque les étudiantes d'une université américaine (l'action est censée se passer à Boston !). Le film s'enlise ensuite dans des dialogues médiocres, une musique épouvantable et une torpeur plus lourde que le soleil de Barcelone nous gagne. Quelques crimes amusants cependant : étroitement maintenue par son assassin sur un water-bed, une fille voit son sang jaillissant se mêler à l'eau du water-bed dans lequel le dément, sans doute myope, donne parfois des coups de couteau ; une étudiante, poursuivie par le fou, se réfugie in-extremis dans un ascenseur puis maintient la porte de ce dernier en souriant à un inconnu portant à la main (depuis le fond du couloir jusqu'à l'ascenseur !) une tronçonneuse ! La jeune abrutie se fera d'ailleurs trancher les bras un étage et demi plus loin... Une idée intéressante, toutefois, dans cet

MERCEDES SAMPIETRO ET NARCISO IBANEZ MENTA DANS « EL SER ».



A PROPOS DE « STAR TREK »...

Félicitons-nous de voir enfin, après 15 années d'attente (France oblige !) l'excellent feuilleton télévisé américain *Star Trek* sur nos petits écrans, mais déplorons tout de même deux (légers) inconvénients : l'absurde ordre de présentation des différentes aventures, tout d'abord. Ainsi, cette série a débuté (pour nous) avec « The Tholian Web », le... 64ᵉ épisode ! Ensuite, un doublage assez ahurissant, contrebalaçant le « sérieux » du ton général de *Star Trek*, nous offrant des répliques aussi savoureuses que : « On est dans la mélasse jusqu'aux homoplates ! », « C'est l'radar qui flanche ! » ou encore « On a ratatiné nos convecteurs de puissance ! »...

Cela dit, ne faisons pas la fine bouche, et espérons que le succès de *Star Trek* incitera la direction de la chaîne (TF1) à poursuivre sa diffusion (pas assurée, actuellement) !

Les lecteurs qui voudraient en savoir plus sont invités à consulter le n° 8 de l'Ecran Fantastique, en partie consacré à cette super-be saga... ■

<u>BRUXELLES 83</u> : du 13 au 29 mars aura lieu le « 1ᵉʳ Festival International du Film Fantastique et de Science-Fiction de Bruxelles ». Compétitif, il présentera une quinzaine de films inédits en Belgique, ainsi qu'une rétrospective. Tous renseignements : Guy Delmote, 144, avenue de la Reine, 1000 Bruxelles. Tél. : 02/241.50.95.

LA PHOTO MYSTERE : De quel film s'agit-il ? Envoyez (rapidement) votre réponse à « L'Ecran Fantastique » (solution dans notre prochain numéro).



Solution de la « Photo-Mystère » précédente :

Il s'agissait de l'envoûtant et onirique « The Magus » (« Jeux Pervers »), production britannique réalisée par Guy Green en 1968, avec dans les rôles principaux : Candice Bergen (notre photo), Michael Caine, Anthony Quinn, Anna Karina et Julian Glover.

Nous ont envoyé les premiers une réponse exacte : MM. Patrick Lauret, Guy Leprévost et Stéphane Jacquesson.



L'un des morts-vivants du « Loup garou de Londres » de John Landis.

scénario nous aura auparavant mis en présence d'un curieux personnage qui reconstitue les visages détruits avec un art consommé et un amour morbide incomparables. Si l'on ajoute que tout le drame débute sur une plage au décor à la fois sauvage et idyllique par une scène d'horreur et de torture succédant brutalement à un dialogue libertin (la fille désirable rencontrée par l'étranger de passage n'étant bien sûr qu'une zombie), on comprendra notre adhésion totale à l'un des meilleurs représentants d'une longue lignée de productions décidément jamais à court d'idées neuves, ce qui dénote surtout un regain d'imagination chez les scénaristes américains encore une fois à l'avant-garde de la nouveauté, à l'intérieur d'un thème déjà solidement structuré et codifié.

On retrouve ici le huis-clos d'un lieu apparemment coupé du reste du monde, d'un univers différent où ceux qui pénètrent doivent perdre tout espoir d'en sortir vivants, véritable prison sans barreaux comme la bourgade de *Messiah of Evil*. Sans avoir recours aux excès sanglants de certains autres scripts, celui-ci n'est cependant pas avare de scènes d'horreur (la seringue plantée dans l'œil) mais c'est dans l'accumulation de détails insolites que se développe surtout le climat oppressant, telle la scène de la salle de classe où l'institutrice tient à ses élèves des propos pour le moins étranges. La séquence de la reconstitution d'un visage de jeune fille horriblement mutilé, par une traditionnelle succession de plans fixes, est un autre moment d'exceptionnelle qualité, bien que n'innovant pas sur le plan technique. A ce propos, signalons la brillante interprétation de Jack Alberston dans le rôle de l'énigmatique Dr Dobbs, personnage-clef du récit, qui révèlera au shérif sa véritable condition, dernier coup de théâtre d'un film qui nous tient jusqu'à l'ultime minute sous son charme vénéneux.

Des U.S.A. à l'Australie, il n'y a qu'un pas, cinématographiquement, le cinéma australien s'appuyant sur des personnalités américaines (et aussi britanniques) pour internationaliser sa production. Ce pas, franchissons-le allègrement pour évoquer un zombie différent des autres de cette époque, en ce sens qu'il nous ramène au temps lointains où le mort-vivant était la seule vedette d'un script, comme Karloff par exemple. Il s'agit de l'étrange personnage incarné par Robert Powell dans *The Survivor (Le Survivant d'un Monde Parallèle)* de David Hemmings — 1980 — d'après un roman de James Herbert. Bien que le scénario diffère profondément du livre, nous sommes en présence d'un drame passionnant où le Fantastique, tout en demi-teintes, domine constamment, justement par Keller (R. Powell), ce pilote que l'on croit sorti indemne, par miracle, de l'accident d'avion où périssent tous les autres occupants de l'appareil. L'énigme sur sa réelle condition sera peu à peu dissipée jusqu'à ce que nous soyions convaincus que Keller est lui aussi bel et bien mort dans l'accident, mais est revenu parmi les vivants pour venger les victimes, la catastrophe étant d'origine criminelle. Son œuvre justicière accomplie, Kelller rejoindra ses compagnons dans l'au-delà, l'ultime image nous montrant son cadavre calciné dans la carlingue de l'avion d'où il n'était en réalité jamais sorti vivant.

Œuvre très attachante où le mystère et l'insolite prennent le pas sur l'épouvante, ce qui est très caractéristique du cinéma australien, où alternent le spectaculaire (visions de l'accident, châtiment du coupable...) et l'étrange (personnage de la jeune medium très bien campé par la charmante Jeny Agutter) avec une égale réussite. Production de qualité, donc, à laquelle il ne manque presque rien pour être parfaite. Robert Powell mène le jeu avec son talent sobre autant qu'efficace, son visage ascétique convenant on ne peut mieux à son personnage venu de l'au-delà pour une mission punitive. Sa réapparition parmi la fumée des décombres de l'appareil et son ultime entrevue avec la jeune fille sont des moments très prenants, ainsi que toutes les scènes avec les enfants. Il nous faut à présent évoquer une production hélas française, l'une des plus (sinon LA plus) mauvaise de ce panorama : *Le Lac Des Morts-Vivants*, réalisé en 1980 par J.A. Lazer, pseudonyme sous lequel se réfugie Jean Rollin, coupable déjà de bien des agressions envers le cinéma fantastique, faute de moyens plus que de talent, du moins voulons-nous bien le croire. Le script plagie sans sourciller *Le Commando Des Morts-Vivants* (nazis aquatiques zombifiés refaisant surface pour trucider les vivants) en y ajoutant — Rollin oblige — quelques viols de jouvencelles hurlantes et dépoitraillées. Maquillages et Effets Spéciaux valent la réalisation et l'interprétation, l'ensemble avoisinant le degré zéro, ce qui est regrettable mais indubitable.

Avec *L'Abîme Des Morts-Vivants*, de A.M. Franck (1980) on nous ressert — décidément, cela devient une habitude ! — le thème des soldats nazis-zombies, cette fois dans le décor du désert nord-africain. Quelque part en Cyrénaïque, en 1943, une colonne allemande a été anéantie dans un oasis ; elle transportait secrètement une fortune en lingots et en pièces d'or, ce dont un capitaine britannique, seul survivant du farouche combat, était informé. Blessé, il est recueilli par des autochtones et séduit une belle Arabe qui mourra en lui donnant un fils. Tout cela nous est conté en flash-back, le-dit fils en prenant connaissance à la mort de son père, assassiné par un aventurier qui lui ravit le plan permettant de retrouver l'oasis où le trésor nazi dort depuis une génération. Partant de ce prétexte, pas plus ni moins valable qu'un autre, cette production ultra-fauchée, aussi mal jouée que photographiée (sans parler de ce qu'on n'ose appeler réalisation) s'efforce de nous intéresser, puis de nous effrayer mais ne parvient qu'à nous ennuyer.

Les zombies de service, aux faces ornées de magnifiques vers, n'en sont pas plus crédibles pour autant et le trépas de leurs victimes nous laisse indifférents. Les scénarios similaires antérieurs explicitaient quelque peu l'origine des soldats-zombies ; rien de tel ici, et, comble de la facilité, les morts-vivants s'estompent dans le néant au lever du soleil, ce qui est trés économique pour le budget de la production, mais frustant pour le spectateur. Encore un titre, hélas partiellement français, allongeant inutilement la filmographie

« Frayeurs » de Lucio Fulci.



Suite page 48



HEROIC FANTASY ET PEPLUM EN ITALIE



Une grande animation, comme on n'en avait pas connue depuis de nombreuses années, règne à Cinecittà et dans la plupart des studios italiens. Le succès commercial de *Conan le Barbare* de John Milius a déclanché en effet, et pas seulement dans le monde du cinéma, un retour en force du *bodybuilding*, autrement dit monsieur muscle, et par conséquent du *peplum* et de ses habituels héros : Hercule, Maciste, Ursus etc.

Voici donc que fleurissent les séquelles italiennes de Conan, toute une série d'aventures d'influence mythologique ayant pour protagoniste Hercule, ressuscité pour la circonstance, sans oublier des avatars de *La Guerre du Feu* ou des succédanés d'*Excalibur*.

LES BARBARES

Dans le sillage de *Conan le Barbare*, commençons par *Gunan il Guerriero*, produit par Pino Buricchi et réalisé par Franco Prosperi sous le pseudonyme de Frank Shannon. Le film, en distribution depuis plusieurs mois, n'est en fait qu'un mauvais plagiat de celui de Milius, avec des décors médiocres et des interprètes insipides. Le rôle de Gunan est tenu par un certain Peter Mc Coy (en réalité, Pietro Torrisi) qui, avant de jouer dans ce film, déployait des talents de cascadeur. *Gunan il Guerriero* a obtenu malgré tout un certain succès, suffisant en tous cas pour que soient mis en chantier d'autres versions : *Gunan il Vendicatore* (Réal. : Michele Massimo Tarantini) et *Gunan Re Barbaro* (Réal. : Franco Prosperi), tous deux sur un scénario de Pietro Regnoli (*Les Vampires, Des filles pour un Vampire*).

Autre film du même filon, *Ator l'Invincible* de David Hills bénéficie d'une distribution de plus haut niveau, avec Miles O'Keefe *(Tarzan l'homme-singe, S.A.S.)* dans le rôle d'Ator, Edmund Purdom (*L'Egyptien*), Laura Gemser (*Murder obsession*) et se révèle un peu plus original que les produits de la série des Gunan. En résumé, il s'agit de l'histoire d'un homme, Ator, dont une légende raconte qu'il abattra la dynastie de l'Araignée grâce à son épée d'or. Il tombe amoureux de Sanda mais, le jour de ses noces, les Cavaliers Noirs, gardes du Grand-Prêtre, anéantissent son village et enlèvent la jeune fille. Aidé de Runn, Ator entreprend alors un long voyage semé d'embûches. Au cours de leurs pérégrinations, ils rencontreront le vieux Griba qui les conduira jusqu'au temple. Sanda y est prisonnière de la toile d'araignée. Avant de pouvoir la délivrer, Ator devra se battre avec Griba, ce dernier l'ayant conduit jusque-là dans le seul but d'usurper le pouvoir du Grand-Prêtre afin de commander à sa place. Griba périra entre les mâchoires de la grande araignée. Ator délivre Sanda et tue le monstrueux animal. La prophétie s'est réalisée.

Dans le même filon barbare, *Thor il Vendicatore* de Teodoro Ricci, signé sous le pseudonyme habituel de Anthony Richmond (*Bermudes : Triangle de l'enfer, L'ultimo S.O.S. : incontro con gli Umanoïdi)*, a pour interprètes Conrad Nichols, Christopher Holm, Malisa Lang. *The World of Yor* d'Anthony M. Dawson (alias Antonio Margheriti) puise son inspiration dans la bande dessinée et, en l'occurence, « *Yor* » de Juan Zanotto et Ray Collins. A l'heure où nous écrivons ces lignes, ce film se trouve en tournage et il est entouré du plus épais mystère. Même chose pour ce qui concerne le *Siegfried the Nibelung* de Peter Newton dont il semble du reste que le producteur ait renoncé à le tourner pour se consacrer à d'autres projets. Mais, dans ce domaine, rien n'est jamais définitif...

LE PEPLUM

Le film mythologique ou peplum est né en 1958 avec *Les travaux d'Hercule* de Pietro Francischi, même si quelques historiens du cinéma le font remonter au *Maciste all'Inferno* (1926) de Guido Brignone et d'autres, plus généralement, à *Fabiola* (1948) d'Alessandro Blasetti. La période la plus faste du peplum s'étend cependant de 1960 à 1962, avec des films comme *Hercule et la reine de Lydie, Hercule, Samson et Ulysse, Maciste en enfer, La vengeance d'Hercule, Hercule contre les Vampires, Les Titans, Hercule à la conquête de l'Atlantide*... Il s'agissait alors d'un cinéma « de nécessité » qui réussissait à procurer un peu d'oxygène au cinéma italien sorti de la guerre dans un état de crise aiguë.

Ennio de Concini, scénariste des *Travaux d'Hercule* et principal artisan des peplums des années 60 explique : « Nous étions en crise, c'était un cinéma de crise... nous cherchions à le conduire avec l'ironie... le héros avait toujours la réplique prompte... j'ignore si les films d'Hercule actuellement en tournage aideront pareillement le cinéma transalpin, à nouveau en profonde crise économique et idéologique ».

Aujourd'hui en tous cas, le film mythologique semble ressuscité. Toute une série de projets à brève échéance s'apparentent au genre.

Le plus important d'entre eux, *L'incrédibile Ercole (Hercules)* vient tout juste d'être terminé. Il est le fait de Luigi Cozzi (Lewis Coates) dont on se souvient de *Star Crash*. L'interprétation d'Hercule est assurée par l'acteur culturiste Lou Ferrigno, connu pour avoir été l'*Incroyable Hulk* de la série télévisée américaine. A ses côtés évoluent Sybil Danning *(Les mercenaires de l'espace)* et Brad Harris *(Les trois fantastiques supermen)*. Produit par la Cannon italienne et l'Américain John Thompson, le film narre les aventures d'Hercule, fils de Zeus, sous un éclairage résolument de science-fiction. Les effets spéciaux qui permettent les prouesses mirobolantes ont du reste été confiés à Armando Valcauda, déjà responsable de ceux de *Star Crash*. « Il y a présentement en production différents films sur le mythique Hercule », explique Luigi Cozzi, « ou sur quelques autres supercostauds. Mais ils se limitent le plus souvent à présenter des géants musclés qui lancent des rochers et mettent en pièces quelques dizaines de guerriers armés... Mon film est au contraire un film de science-fiction et de nombreuses séquences ont été élaborées avec des effets spéciaux. C'est donc tout autre chose ».



« Gunan Il Guerriero » Peter McCoy (Alias Pietro Torrisi) incarne Gunan.

La Cannon, encore elle, a produit, sous la direction de Bruno Mattei, *I sette Magnifici Gladitori*, un remake mythologique des *Sept Samouraïs* de Akira Kurosawa, avec de nouveau Lou Ferrigno, Sybil Danning, Brad Harris, Carla Ferrigno (la jolie femme de Lou) et Dan Vadis (*Hercule l'invincible, Le triomphe d'Hercule, Le triomphe des dix Mercenaires*).
Les imitations ne se sont pas faites attendre, versions situées à l'époque contemporaine. *Anno 2000 : Ercole a New-York* d'Enzo G. Castellari (alias Enzo Girolami) est actuellement en tournage. Les dernières informations relatives à ce film nous proviennent du producteur italien Galianno Juso qui, à propos du choix de l'interprète idéal, nous confiait : « Pour chercher l'acteur adéquat, j'ai perdu du temps et je me suis laissé battre par la concurrence. Je me rabattrai donc sur un acteur assez physique mais pas un culturiste. Parce que je tiens à ce qu'il ait un visage expressif... ».
Prévu pour être tourné aux U.S.A., *Hercules 2000* (ex. : *Hercules 1984*) se situe lui aussi à l'époque moderne. Il est produit par un indépendant, Alain Vuille, qui en a confié la réalisation à Sergio Corbucci. Le premier tour de manivelle devrait intervenir au printemps de 1983.
Autres titres annoncés : *Ercole nello Spazio, Zeus, Maciste contre la Regina di Urano,* ainsi qu'une parodie, *Ercole in Discoteca.*

LES AUTRES

Le film de Jean-Jacques Annaud, *La Guerre du Feu*, a connu un succès commercial inattendu dans de nombreux pays, Italie comprise, au point d'engendrer dans la péninsule quelques imitations.
En fait, deux films sont actuellement en tournage : *Ironmaster : la Guerra del Ferro* de Umberto Lenzi (*L'avion de l'Apocalypse, Cannibal Ferox*) et *Padrono del Mondo* de Alberto Cavallone, produit par Nicolo Pomilia et tourné en majeure partie en Ethiopie. Déjà en distribution, *Grunt !*, de Andy Luotto, se présente pour sa part comme une parodie, dans la lignée du film de Pasquale Festa Campanile : *Quand les femmes avaient une queue.*
Il Mistero della Quattro Corona (Treasure of the Four Crowns) de Ferdinando Baldi *(il massacro della Forèsta Nera)* s'apparente à *Excalibur* et exploite le système 3 - D. Pour sa distribution, la Ceiad Columbia équipe déjà plusieurs salles de projection et tente d'obtenir la sponsorisation de quelques industriels par des publicités apposées sur les lunettes spéciales fournies gratuitement aux guichets. Comme semble le démontrer le succès de *Friday the 13th, part 3, Amityville 3* et *Jaws 3,* le cinéma en relief semble être revenu à la mode. Baldi en profite et prépare même un autre « fantasy », toujours selon le même procédé : *La Leggende dei Sette Peccati,* remake humoristique du mythe de Faust. Autre avatar d'*Excalibur,* mais à prétention culturelle celui-là : *Le Armi e gli Amori* pour lesquel nous nous sommes brièvement entretenus avec son réalisateur Giacomo Battiato.

UN « EXCALIBUR » ITALIEN

Rome - Le réalisateur Giacomo Battiato (*Martin Eden* et *Colomba* pour la télévision) tourne son premier long métrage au cinéma, *Le Armi et gli Amori,* au voisinage de l'Etna, à Syracuse, entre Tindari et la Sila. Il s'agit d'un amalgame des récits de l'Arioste et du « théâtre de marionnettes ». La production est italienne bien que la distribution dans le reste du monde soit assurée par la Warner Bros qui est intervenue de façon considérable dans le financement. Principaux interprètes : Tanya Roberts (*Charlie's Angels, Octopussy, The Beastmaster*), Rick Edwards, Ron Moss et les Italiens Barbara de Rossi, Maurizio Nichetti, Zeudi Araya, Giovanni Visentini et Pier Luigi Torri.





ENTRETIEN AVEC GIACOMO BATTIATO

Comment est né le sujet de ce film ?
C'est le producteur Carraro qui en a eu l'idée et j'ai tout de suite été séduit. Avant même de songer à une telle réalisation, j'avais été très intéressé par *Excalibur,* film médiéval lui aussi avec des références à la magie, aux armures et aux preux chevaliers. Après avoir vu *Excalibur,* j'ai pensé que l'on pouvait faire un film de ce genre, mais plus proche de notre culture et s'inspirant de notre peinture et de notre littérature.

Qu'est-ce qui vous fascine dans cette époque ?
Ce qui me fascine, ce sont ses deux grands courants. D'un côté, la tendance classique, littéraire, de l'Arioste. De l'autre, la tendance résolument populaire du « théâtre de marionnettes ». En mêlant quelques unes des facettes de ces deux mouvements, je crois pouvoir réaliser un film solaire, romantique, avec de vastes paysages, le vent, les chevauchées...

Il est assez étonnant qu'en cette période difficile du cinéma italien vous soyez parvenu à débuter par un film à gros budget...
Avec l'expérience acquise, ce film n'est une première œuvre que par sa destination spécifique : le cinéma.

Comment avez-vous choisi les acteurs ?
Mon choix s'est porté sur les physionomies ; comme dans les tableaux, leurs visages devaient susciter une émotion figurative immédiate définissant les personnages d'emblée et sans ambiguïté.

Cette histoire de paladins a-t-elle quelque rapport avec la réalité présente ?
Le propos sur la guerre, sur le dégoût de la guerre, est un élément important du film...

Riccardo F. Esposito
(Trad. : Jean-Pierre Fontana)

Suite de la page 43

des zombies qui s'encombre de plus en plus, au fil des ans, de spécimens avoisinant le degré zéro.

Le cinéma de kung-fu chinois s'est emparé à son tour du thème zombie : jusqu'alors, il y avait beaucoup de spectres dans les productions fantastiques chinoises illustrant de vieilles légendes locales ; avec *Kung-Fu Zombie*, de Hwa I Hung, intervient la magie noire du culte vaudou et des zombies meurtriers dans une sombre histoire de vengeance et de réincarnation. Mais ce sont quand même les interminables scènes de kung-fu, avec leur paroxysme et leur excès délirants, qui constituent l'essentiel du spectacle, seulement digeste pour les amateurs inconditionnels de ce genre bien particulier, élevé à un haut niveau par le seul Bruce Lee (que maintes pâles imitations n'ont pu faire oublier).

Ne quittons pas l'Asie pour signaler ici une production indonésienne réalisée en 1982 par S.G. Putra et se déroulant dans une famille où plusieurs morts violentes sont suivies de la réapparition, sous forme de fantômes puis de zombies, des défunts obéissant alors aux ordres de la sorcière qui les a invoqués, amalgame de thèmes fantastiques traditionnels. Sous le titre de *Satan's Slaves* se déroulent des péripéties où l'on sent nettement l'influence du cinéma d'épouvante occidental : rien n'y manque, de la vision cauchemardesque des morts-vivants en quête de proies à agresser, au châtiment final de la messagère du Mal dans une gerbe de flammmes purificatrices et justicières. Etonnant spécimen d'une production nationale qui nous est d'autre part totalement inconnue, mais qui nous laisse soupçonner bien des possibilités de la part de ces pays pratiquement inexplorés par les cinéphiles européens. Le film de Putra a des qualités certaines, au niveau de l'écriture comme de sa transposition en images souvent percutantes.

Nous voici donc arrivés en l'an de grâce 1982 : le zombie cinématographique fête son demi-siècle d'existence et s'apprête vigoureusement à entamer le second. Fertile en évènements mémorables sur le plan du cinéma fantastique, 1982 sera surtout à marquer d'une pierre blanche parce qu'elle aura été celle de la première collaboration de deux grands noms de l'épouvante : le réalisateur George Romero et l'écrivain Stephen King, pour une superproduction à stetches adaptant des bandes dessinées d'horreur, comme jadis le fit l'Amicus britannique : *Creepshow*, véritable conjonction de talents à leur zénith d'inspiration créatrice puisque l'as maquilleur Tom Savini et le dessinateur Jack Kamen ont donné aussi le meilleur d'eux-mêmes dans leur spécialité. Il a déjà été longuement question de ce film dans ces pages, aussi rappellerons-nous ici seulement que le premier sketch : « Father's Day », nous présente l'un des plus effrayants morts-vivants du répertoire, un père de famille revenant se venger des siens au cours d'une fête identique à celle durant laquelle il fut assassiné. Ce squelette, à peine recouvert de chairs en décomposition, domine une séquence de pure horreur matinée de l'humour le plus noir, caractéristique essentielle des comics adaptés.



Face aux pouvoirs surnaturels du « Décapité vivant » (1958).

Retrouvons à présent Jean Rollin, infatigable réalisateur de films fantastiques français dont on aimerait pouvoir dire du bien, ne serait-ce que pour son estimable obstination à œuvrer dans un domaine méprisé par l'ensemble — ou presque — des cinéastes de chez nous. Sa dernière production, *La morte-vivante*, ne fait pas exception à la règle, mettant en vedette une belle zombie, Catherine, qui jaillit de son cercueil lorsque des pilleurs de sépultures l'ouvrent pour en subtiliser les bijoux qu'ils savent enterrés avec la jeune fille. Les trois profanateurs sont victimes des ongles crochus de la ressuscitée qui contacte ensuite une amie d'enfance, Hélène, laquelle lui fournira alors les proies indispensables pour satisfaire sa soif de sang nécessaire à la prolongation de sa survie infernale (ce qui n'est pas nouveau, remarquons-le au passage). Dans le décor adéquat d'un lugubre château, les deux complices, la morte et la vivante, multiplieront les méfaits sanglants, notamment à coups de hache, le tout jusqu'au trépas d'Hélène qui sera la dernière victime de Catherine...

C'est encore des Etats-Unis que nous arrivent deux des plus étonnantes nouvelles histoires de zombies, toutes deux écrites et réalisées en 1982 par des jeunes de moins de 25 ans, et toutes deux découvertes en avant-première au Festival de Paris de novembre dernier : *One Dark Night* et *Evil Dead*.

One Dark Night, de l'ex mime Tom McLoughlin, innove dans la manière de créer les zombies : le scénario imagine qu'un certain Professeur Raymar a découvert le secret lui permettant de pratiquer des expériences de télékinésie après la mort, ce qu'il fera effectivement et qui nous vaudra une dernière demi-heure inoubliable de violence horrifique. Le cadre de l'action est un immense mausolée où repose Raymar et où trois jeunes filles sont enfermées pour une longue nuit d'horreur, deux d'entre elles s'étant introduites dans le lieu lugubre pour terroriser la troisième qui avait relevé le défi d'y passer la nuit seule. C'est justement cette nuit-là que le professeur défunt met en pratique ses dons supranaturels : son cercueil glisse lentement hors de son alvéole et s'ouvre brutalement, libérant son monstrueux occupant dont le fluide psychique se répand alentour, mettant en mouvement de nombreux autres cercueils qui libèrent les cadavres, le tout dans un fracas apocalyptique auquel se mêleront les hurlements des jouvencelles traquées dans les étroits couloirs du mausolée par une horde de morts-vivants du plus répugnant aspect. C'est la propre fille de Raymar qui, en contact médiumnique avec lui, accourra sur le lieu maudit et détruira le zombie en lui renvoyant, par miroir interposé, son fluide dévastateur qui le désintègrera, entraînant la fin de la survie des autres cadavres. Toute la séquence n'est qu'un long cauchemar où les maquillages horribles créés par Tom Burman ont donné vie à quelques-uns des plus terrifiants zombies lâchés sur les écrans grâce à une brillante idée de scénario.

Le personnage diabolique de Raymar, dont le trépas ouvre le film, n'est vu que lors de son infernale résurrection, ses yeux phosphorescents et ses mains projetant leur fluide sous forme visuelle d'arcs électriques crépitants mettant en mouvement tous les cercueils du mausolée. Ce grand moment de pure terreur domine le film qui avait débuté par la découverte du cadavre de Raymar, dans une pièce aux murs truffés d'objets divers qui s'y étaient incrustés, témoins des expériences de télékinésie pratiquées par le défunt. Malgré une baisse d'intérêt en milieu de parcours, l'œuvre s'achève en une apothéose de la terreur digne des meilleures productions du genre.

Encore plus violemment horrible est *Evil Dead*, brillant exercice de style d'un autre metteur en scène forgeant ses

premières armes, Samuel Raimi, lequel a rassemblé dans une charmante maison tapie au cœur d'une forêt cinq étudiants venus passer de paisibles vacances campagnardes. Or, ils découvrent dans la demeure un document ancien, le Livre des Morts, qui les métamorphose un par un en zombies du plus terrifiant aspect : comme le dernier et seul personnage normal, nous sommes hallucinés par la soudaine et horrifiante transformation des riantes jeunes filles en hideuses mortes-vivantes aux yeux blancs et aux faciès d'outre-tombe, mais ce qui entraîne notre totale adhésion à une action relativement simple, c'est l'accumulation accélérée de séquences d'horreur toutes plus percutantes les unes que les autres, reculant encore davantage — si c'était possible — les limites du soutenable. N'y voit-on pas, en effet, outre une femme enlacée et étranglée par des lianes, une autre, devenue zombie, dévorant sa propre main coupée ! N'en voit-on pas une autre encore coupée en divers morceaux qui continuent à vivre et à s'agiter convulsivement ?

Le sang coule à flots tout au long du film, la maison maudite en recelant aussi dans ses canalisations, en suintant par tous ses murs. Le seul personnage non zombifié, un jeune homme luttant comme un forcené pour fuir ces abominations, utilisera toutes les armes se trouvant à sa portée afin de tenter de venir à bout de ses agresseurs démoniaques. Pour traduire l'idée d'une puissance surnaturelle déchaînant ce déferlement d'horreurs, une caméra très mobile court au ras du sol, fonçant sur les victimes potentielles, le film s'achevant ainsi pour nous laisser deviner le sort funeste du dernier survivant.

Les effets spéciaux sont l'œuvre d'un autre néophyte de moins de 25 ans, Tom Sullivan qui, pour son coup d'essai, a réussi là un coup de maître, égalant ses glorieux aînés dans plusieurs séquences d'un réalisme sanglant jamais vu auparavant. A l'opposé de la plupart des scénarios de ce genre, celui-ci a choisi un homme pour rester finalement seul contre les quatre monstres que sont devenus ses compagnes et son ami : cela permet davantage d'action, de combats homériques et de violence physique qui eussent été moins crédibles de la part d'une frêle jeune fille ; c'est du moins le parti-pris voulu par Samuel Raimi pour atteindre à un paroxysme peu égalé dans les divers événements sanglants complaisamment détaillés par une caméra fort descriptive.

Et voilà la boucle bouclée : nous sommes arrivés sur le terrain mouvant et sans cesse renouvelé d'une actualité qui, chaque mois, nous apporte son contingent de films fantastiques parmi lesquels se glissent de temps en temps des zombies toujours désireux d'éclipser en popularité ceux qui les ont précédés. Nous parlerons d'eux à mesure qu'ils surgiront sur nos écrans ; pour l'heure, c'est sur le chef-d'œuvre de Samuel Raimi que nous achèverons (provisoirement) ce tour du monde des zombies, vus à travers le temps et l'espace, que nous avions commencé avec un autre film mémorable signé de Victor Halperin.

Conclusion : demain, les Zombies

Ainsi a évolué le film de Zombies, des scénarios savamment conçus pour mettre en valeur de grands acteurs comme Karloff ou Lugosi, aux scripts plus stéréotypés donnant la prépondérance aux maquillages et aux effets spéciaux, l'intérêt étant mis sur des hordes de zombies au lieu d'un seul. Nous avons assisté à cette progression d'abord lente, puis brutale après l'explosion de la bombe Romero en 1968, et vu comment et pourquoi le zombie s'est hissé à la première place du tableau de popularité des grands monstres cinématographiques.

C'est avec lui surtout que l'écran a littéralement éclaté en visions d'une intensité horrifique que nul n'aurait pu prévoir vingt ans plus tôt. Avec Romero, Fulci et quelques autres, c'est un monde nouveau que la caméra a exploré, un monde qui laisse bien loin derrière tout ce que l'on traitait jadis de « grandguignolesque ». Un terme caractérise ces productions : ce sont des « gore-pictures », autrement dit des films sanglants, mais bien plus sanglants que les simples scénarios de tueurs-fous dépourvus de vrais éléments fantastiques.

Aujourd'hui, le cinéma nous montre ce que hier encore il se contentait de suggérer : les fameuses théories de Val Lewton sont bien oubliées... ce qui ne veut pas dire qu'elles n'étaient pas valables, bien au contraire ! Mais tout évolue, tout change, c'est vrai pour le Fantastique et notamment, bien sûr, pour les films de zombies.

L'abondance actuelle de films sur ce sujet témoigne de son importance majeure dans l'Histoire du Cinéma (et pas seulement du Cinéma Fantastique). Nous savons qu'ils ont provoqué le courroux de certains qui les trouvent trop effrayants, inutilement morbides, exagérément sanglants. Il est reconnu que l'excès en tout est un défaut, mais pour rassurer les âmes trop sensibles, rappelons-leur que ces cadavres animés — fictifs — sont bien moins traumatisants à contempler que ceux — hélas vrais et à jamais immobiles — de nos quotidiens journaux télévisés. En matière d'Art, il convient de laisser le champ libre à l'imagination, il faut donc que le spectacle cinématographique puisse s'exprimer librement, comme c'est le cas avec nos terrifiants zombies.

Leur actuelle prolifération laisse bien augurer de leur vitalité (!) pour les années à venir, le filon ne paraissant pas encore prêt à se tarir, leur valeur commerciale étant à son plus haut niveau si l'on en juge par toutes les productions où le mot « zombie » figure dans le titre... y compris lorsqu'il n'y en a pas dans le scénario !

Comme le Space-Opera, le Zombie-Picture a atteint un tel degré de perfection, lorsqu'il est totalement réussi, que l'on ne peut que difficilement imaginer une progression supplémentaire dans son potentiel horrifique. Mais il faut lui souhaiter, pour donner un autre élan à son efficacité, d'envisager comme nouvelle étape d'évolution une SYNTHESE entre hier et aujourd'hui, donnant plus d'importance aux interprètes sans pour autant sacrifier les prouesses techniques, tant admirées (et admirables).

C'est avec cet espoir que nous terminerons en attendant de futurs grands moments de terreur cinématographique parce que demain, les Zombies...

PIERRE GIRES

Les brutales agressions du « Manoir de la terreur » d'Andréa Bianchi (1980).







« The Dead One » (1960).

PAR PIERRE GIRES

1932

WHITE ZOMBIE, (LES MORTS-VIVANTS)
United Artists.
U.S.A. Sc. : Garnett Weston inspiré de « The Magic Island » de William B. Seabrook. **R. :** Victor Halperin. **Ph. :** Arthur Martinelli. **D. :** Ralph Berger et Conrad Tritchler. **Mus. :** Guy Bevier Williams et Xavier Cugat arrangée par Abe Meyer ; musique additionnelle : Hugo Riesenfeld, Nathaniel Dett et Maurice Jacquet. **Maq. :** Jack Pierce et Carl Axcelle. **E.S. :** Howard Anderson. **Int. :** Bela Lugosi (Murder Legendre), Madge Bellamy (Madeleine Short), Joseph Cawthorn (Dr Bruner), Robert Frazer (Charles Beaumont), John Harron (Neil Parker), Brandon Hurst (Silva), Frederic Peters (Chauvin), Annette Stone (servante), Clarence Muse (cocher), George McAnnan, John Printz, Claude Morgan, John Fergusson (zombies). 68 mn.

Victor Halperin et son frère Edward, producteur, travaillèrent sur maints autres films, souvent fantastiques, malheureusement inconnus chez nous et ignorés de tous les historiens du cinéma. Après *White Zombie*, ils tournèrent en 1933 *Supernatural*, où la belle Carole Lombard est sous l'emprise psychique d'une meurtrière électrocutée : *Revolt of the Zombies* (voir plus loin) ; *Nation Aflame* — 1937 — avec Noel Madison, drame de conflits raciaux dans le milieu des racketteurs ; *Torture Ship* — 1939 — avec Irving Pichel en savant-fou d'après une nouvelle de Jack London ; *Buried Alive* — 1939 — erreur judiciaire dont Robert Wilcox est la victime ; *Girl's Town* — 1940 — avec deux ex-reines de l'écran muet : Ana. Q. Nilsson et Alice White ; puis, on perd leur trace.

SIX HOURS TO LIVE (SIX HEURES A VIVRE)
Fox Films.
U.S.A. Sc. : Bradley King d'après « Auf Wiedersehen » de Gordon Morris et Morton Barteaux. **R. :** William Dieterle. **Ph. :** John Seitz. **Int. :** Warner Baxter (capitaine Onslow), Myriam Jordan (Valerie Von Sturm), George Marion (Pr Bauer), John Boles (Karl Krantz), Irène Ware (prostituée), John Davidson (Kellner), Halliwell Hobbes (baron Von Sturm), Edward McWade (Ivan), Edwin Maxwell (policier), Dewey Robinson (blucher), Beryl Mercer, Torben Meyer, William Ricciardi. 78 mn.

Warner Baxter (1893-1951) fut l'un des plus célèbres acteurs hollywoodiens des années 20 à 40, surtout spécialisé dans les films d'action : *Aloma* (Maurice Tourneur — 1927) ; *West of Zanzibar* (Tod Browning — 1929) ; *In Old Arizona* (Raoul Wash — 1930 — qui lui valut l'Oscar) ; *Robin Hood of Eldorado* (William Wellmann — 1936) ; *The Prisoner of Shark Island (Je n'ai pas tué Lincoln* — John Ford — 1936) ; *The Slave Ship (Le dernier négrier* — Tay Garnett — 1937) ; *Kidnapped (Le Proscrit* — Alfred Werker — 1938) ; *The Road of glory (Le chemin de la Gloire* — Howard Hawks — 1938), ainsi que plusieurs westerns où il incarnait le personnage mexicain du Cisco Kid et une série policière : *Crime Doctor* (dix films de 1943 à 1949). Elégant et finement moustachu comme ses contemporains Ronald Colman, Clark Gable ou Errol Flynn, il ne connut pourtant pas en France la même popularité qu'eux. Née en 1911, Irène Ware fut aussi la vedette de *Chandu the Magician* (William-Cameron Menzies et Marcel Varnel — 1932) avec Lugosi ; *The Raven (Le Corbeau* — de Lew Landers — 1934) avec Karloff et Lugosi ; *Night Life of the Gods* (Lowell Sherman — 1935) ; *Rendez-vous at Midnight* (Christy Cabanne — 1935) ; *The Dark Hour* (Charles Lamont — 1936), puis semble avoir abandonné l'écran.

1933

WOODOO
Principal Distributing Corporation. **U.S.A. R. :** Faustin Wirkus. **Narration :** Frederic Shields. **Mus :** Brown et Spencer.
Documentaire romancé tourné dans l'île de La Gonave, près de Haiti, où l'auteur a reconstitué un sacrifice humain pour ajouter une note dramatique à son reportage. Wirkus a pu approcher les adeptes du Vaudou, étant le seul blanc vivant dans l'île depuis dix ans. Le films est co-produit par Sol Lesser, futur producteur de plusieurs *Tarzan* de la R.K.O. dans lesquels il insèrera des stock-shots de paysages exotiques.

THE GHOUL (LE FANTOME VIVANT)
Gaumont British. **Grand-Bretagne. Sc. :** Leonard Hines, Roland Pertwee et John H. Turner d'après The Ghoul de Frank King. **R. :** T. Hayes Hunter. **Ph. :** Gunther Krampf. **D. :** Alfred Junge. **Mus. :** Louis Levy. **Maq. :** Heinrich Heitfeld. **Int. :** Boris Karloff (Pr Morlant), Sir Cedric Hardwicke (Broughton), Ernest Thesiger (Leing), Anthony Bushell (Ralph Morlant), Dorothy Hison (Betty Marlow), Harold Ruth (Ben Dragore), Ralph Richardson (Nigel Hartley), Kathleen Harrisson (Kaney), D.A. Clarke Smith (Mahmoud). 85 mn.
Ce fut le premier et le seul film d'horreur britannique des années 30, les Anglais allant non seulement abandonner le genre mais bannir de leurs écrans les produits similaires en provenance d'Hollywood. Nul n'est prophète en son pays, et Karloff ne tournera plus en Grande-Bretagne que deux films, fantastiques certes, mais de science-fiction plutôt que de terreur (*Juggernaut* et *The Man Who Changed His Mind* - 1936), puis n'y retournera qu'en 1952 pour la série télévisée *Colonel March* et en 1958 *(Grip of the Strangler* et *Corridors of Blood)* puis vers la fin des années 60 pour plusieurs films. Ernest Thesiger (1879-1961) marqua de son inquiétante personnalité le rôle du Dr Pretorius, le fabricant d'homoncules de *La Fiancée de Frankenstein*. Il y était provisoirement le maître du monstre Boris Karloff, lequel Karloff l'étrangle dans *The Ghoul* et le menace dans *Old Dark House (Une Etrange Soirée* — James Whale - 1932). On le vit également dans les deux films anglais dont H.G. Wells écrivit le scénario : *L'Homme qui fait des Miracles* et *La Vie Future* (pour ce dernier, il abandonna le tournage et fut alors remplacé par Cedric Hardwicke). Hors du Fantastique, il hante surtout les planches et, à l'écran, on le vit dans *L'Homme au Complet Blanc*, ainsi que dans *La Tunique* (premier CinémaScope en 1953) où il incarnait le vieil empereur Tiberius.

1934

DRUMS O'VOODOO ou **SHE DEVIL**
International Stageplay Pictures. **U.S.A. Sc. :** Auguste Smith d'après sa pièce Louisiana. **R. :** Arthur Hoerl. **Ph. :** Walter Strenge et Burgi Courtner. **D. :** Sam Corso. **Mus. :** Negro Spirituals et folklore de la Louisiane. **Int. :** Laura Bowman (tante Hagar), Augustus Smith (Berry), Edna Barr (Myrtle Simpson), Lionel Monagas (Ebenezer), Morris McKinney (Thomas Catt), Alberta Perkins (Sœur Knight), Paul Johnson (August), Trixie Smith (sœur Marguerite), James Davis, Carrie Hull, Ruth Morrison, Harriet Daughtry, Bennie Small, Pedro Lopez. 70 mn.
Cité pour mémoire drame ; drame de la sorcellerie vaudou entièrement interprêté par des Noirs.

1935

DRUMS OF THE JUNGLE (OUANGA)
Paramount. **U.S.A. Sc. :** George Terwilliger. **R. :** George Terwilliger. **Ph. :** Carl Berger. **Int. :** Fredi Washington, Sheldon Leonard, Philip Brandon, Marie Paxton, Winifred Harris.
Tourné à la Jamaïque, c'est l'histoire d'une prêtresse vaudou, une Noire, amoureuse d'un planteur blanc et utilisant les rites vaudou pour se débarrasser de la fiancée du dit. Scrip ressemblant quelque peu à celui de *White Zombie*, Ouanga signifie malédiction. Le Sheldon Léonard de ce film n'est qu'un homonyme de celui qui fera parler de lui dans les films de gangsters des années 50 et 60.

1936

REVOLT OF THE ZOMBIES
*Academy Pictures. **U.S.A. Sc. :** Victor Halperin, Howard Higgin et Rollo Lloyd. **R. :** Victor Halperin. **Ph. :** Arthur Martinelli. **D. :** Leigh Smith. **Mus. :** Abe Meyer. **E.S. :** Ray Mercer*
***Int. :** Dean Jagger (Armand Louque), Dorothy Stone (Claire Duval), Roy D'Arcy (colonel Mazovia), Robert Noland (Clifford Grayson), George Cleveland (général Duval), Fred Warren (Dr Trevissant), Carl Stockdale (Macdonald), Teru Shimada (Buna), William Crowell (Hsiang). 65 mn.*
Pressenti pour tourner ce film, Bela Lugosi n'a pas accepté, sous prétexte que son personnage ressemblait trop à celui qu'il tenait dans White Zombie, ce qui n'est guère évident à la lecture du scénario. Dean Jagger, qui hérita du rôle, n'a pas, c'est le moins que l'on puisse dire, l'inquiétante présence de Lugosi. Halperin a pourtant utilisé ici des gros plan d'yeux de Lugosi, extraits de White Zombie.

THE WALKING DEAD (LE MORT QUI MARCHE)
Warner Bros. **U.S.A. Sc. :** Ewart Adamson, Peter Milne, Robert Andrews et Lillie Hayward. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Hal Mohr. **D. :** Hugh Reticker. **Maq. :** Percy Westmore. **Int. :** Boris Karloff (John Ellmann), Edmund Gwenn (Dr Beaumont), Ricardo Cortez (Nolan), Marguerite Churchill (Nancy), Warren Hull (Jimmy), Barton Mac Lane (Loder), Henry O'Neill (Werner), Joseph King (juge Shaw), Paul Harvey (Blackstone), Robert Strange (Merritt), Joe Sawyer (Trigger Smith), Eddie Acuff (Betcha), Ruth Robinson (Mrs Shaw), Kenneth Harlan (Martin), Addison Richards (gardien), Miki Morita (Sako). 66 mn.
L'un des meilleurs rôles du grand Boris, se dressant ici comme le symbole de la vengeance devant ses bourreaux terrorisés. Notons que le scénario se base sur d'authentiques expériences que l'on effectuait alors sur des chiens en Californie, sur lesquelles travaillait notamment le docteur Alexis Carrel.

1939

THE MAN THEY COULD NOT HANG
Columbia. **U.S.A. Sc. :**Karl Brown d'après une nouvelle de Leslie T. White et George W. Sayre. **R. :** Nick Grinde. **Ph. :** Benjamin Kline. **D. :** Lionel Banks. **Mus. :** Morris W. Stoloff. **Int. :** Boris Karloff (Dr Henryk Savaard), Lorna Gray (Janet Savaard), Robert Wilcox (Scoop Foley), Roger Pryor (Drake), Don Beddoe (lieutenant Shane), Ann Doran (Betty Crawford), Joseph De Stefani (Dr Stoddard), Charles Trowbridge (Juge Bowman), Bryron Foulger (Lang) Dick Curtis (Kearney), James Craig (Watkins), John Tyrell (Sutton). 72 mn.
Encore un scénario s'inspirant d'authentiques recherches médicales, à la seule différence près que le docteur Cornish n'obtint pas l'autorisation de ressusciter si possible — les condamnés à mort comme il le faisait, paraît-il, avec des chiens. Lorna Gray, qui incarne ici la fille de Karloff, est l'une des plus populaires actrices des serials des années 30 et 40. Citons : *Flying G-Men* (Ray Taylor et James Horne — 1939) ; *Deadwood Dick* (James Horne - 1940) ; *Perils of Nyoka* (William Witney 1942), où elle incarnait la sinistre Vultura toujours escortée de son gorille Satan ; *Captain America* (John English et Elmer Clifton - 1944) ; *Federal Operator 99* Spencer Bennet et Wallace Grissell - 1945) ; puis, elle changea de nom et, devenue Adrian Booth, fut l'héroïne de *Daughter of Don Q* (Spencer Bennet et Fred Brannon - 1946) et *Valley of the zombies*.

THE RETURN OF DR X (LE RETOUR DU DOCTEUR X)
Warner Bros. **U.S.A. Sc. :** Lee Katz d'après le roman de William J. Mackin : The Doctor's Secret. **R. :** Vincent Sherman. **Ph. :** Sid Hickox. **D. :** Esdras Hartley. **Mus. :** Bernhard Kaun. **Maq. :** Percy Westmore. **Int. :** Wayne Morris (Walter Barnett), Rosemary Lane (Joan Vance), Dennis Morgan (Michael Rhodes), Humphrey Bogart (Dr Xavier-Quesne), John Litel (Dr Flegg), Lya Lys (Angela Merova), Charles Wilson (lieutenant Kincaid), Joseph Crehan (éditeur), Huntz Hall (Pink), Vera Lewis (Miss Sweetman), Jack Mower (détective Moran), John Ridgely (Rogers), Creighton Hale, Arthur Aylesworth, Glenn Langan, William Hopper, Olin Howland. 62 mn.
Ce film n'a aucun rapport avec *Dr X* de Michael Curtiz (1932). Humphrey Bogart (1899-1957) a fait la brillante carrière que l'on sait dans le film policier. Ce rôle de zombie est sa seule incursion véritable dans le Fantastique, mais il nous faut pourtant souligner deux autres de ses films comportant des éléments fantastiques : *Conflict (La Mort n'était pas au Rendez-vous)* de Curtis Bernardt - 1945 — où, assassin de sa femme, il est hanté par des faits troublants lui faisant croire qu'elle est encore vivante, alors qu'il ne s'agit que d'un stratagème élaboré par le diabolique Sidney Greenstreet pour l'obliger à se trahir ; et *The Two Mrs Carroll (La Seconde Madame Carroll)* de Peter Godfrey - 1947 — où, à nouveau, tueur de femmes, il peint ses futures victimes sous forme squelettique, trahissant ainsi ses secrets désirs homicides.



1940

THE GHOST BREAKERS (LE MYSTERE DU CHATEAU MAUDIT)
Paramount **U.S.A. Sc. :** Walter De Leon d'après la pièce de Paul Dickey et Charles Goddard : The Ghost Breakers. **R. :** George Marshall. **Ph. :** Charles Lang. **D. :** Hans Dreier et Robert Usher. **Mus. :** Ernst Toch. **E.S. :** Farciot Edouart. **Int. :** Bob Hope (Larry Laurence), Paulette Goddard (Mary Carter), Richard Carlson (Geoffroy Montgomery), Paul Lukas (Parada), Willie Best (Alex), Pedro de Cordoba (Havez), Anthony Quinn (Mederos), Tom Duggan (Kelly), Lloyd Corrigan (Martin), Paul Fix (Franchie), Noble Johnson (le zombie), Virginia Brissac (la mère du zombie), Robert Elliott (lieutenant Muray), James Favin, Emmett Vogan Stewart, Douglas Kennedy, Robert Ryan, Jack Hatfield, Grace Hayle, James Blaine, Jack Norton, Jack Edwards. 82 mn.
Noble Johnson (1881-1951) : acteur indien au physique massif, dont le visage carré aux pommettes saillantes s'ornait d'épais sourcils surmontant un regard d'acier, collectionna, depuis 1913, les rôles les plus cosmopolites, indigènes de tous lieux, de toutes races, participant à d'innombrables aventures exotiques ou fantastiques. Son faciès rude aux lèvres épaisses le prédestinait à incarner d'abord des guerriers Noirs comme dans *Robinson Crusoe* (Robert Hill-1922) où il était Vendredi, *Little Robinson Crusoe* (Eddie Cline-1924) ; *The Navigator (La Croisière du Navigator* — de Keaton et Donald Crisp-1924) où, à la tête de sa tribu, il attaque le paquebot du pauvre Buster ; *Nagana* (Ernest Franck-1933), aux extraordinaires combats d'animaux ; *White Woman (Le Fou des Iles* de Suart Walker-1933), et surtout *King-Kong* et *Le Fils de King-Kong*, où son maquillage de chef de la tribu est très impressionnant. Le muet le vit aussi dans *The Four Horsemen of the Apocalypse* (Rex Ingram-1921) ; *The Ten Commandments* (C.B. de Mille-1923) ; *The Thief of Bagdad* (Raoul Walsh-1923) ; *Ben-Hur* (Fred Niblo-1925 ; *King of Kings* (de Mille-1927) et de nombreux westerns où il était souvent un Peau-Rouge.
Vint le parlant et une série de films fantastiques : *The Mysterious Dr Fu-Manchu* (Rowland V. Lee-1929) ; *Murders in the Rue Morgue* (Robert Florey-1932) où il sert le sinistre Lugosi ; *The Most Dangerous Game (Les Chasses du comte Zaroff)* (Schoedsack et Pichel-1932) où il est le moujik barbu Ivan qui s'empale sur un bambou en poursuivant Joel Mac Crea ; *The Mummy* (Karl Freund-1932) où il sert le Grand Prêtre Karloff ; *She (La Source de Feu)* (Irving Pichel-1935) ; *The Mad Doctor of Market Street* (Joseph Lewis-1942) ; *The Jungle Book* (Korda-1942) ; *A Game Of Death* (Robert Wise-1945) remake de *Zaroff* où il reprend son personnage, etc... Parmi ses autres films d'exotisme, citons *Les 4 Plumes Blanches* (version Schoedsack-1929) ; *Moby Dick* (version 1930 de Lloyd Bacon) où il était Queequeg ; *Ourang* (George Melford-1930) ; *Les 3 Lanciers du Bengale* (Hathaway-1935) ; *Les Evadés de l'Ile du Diable* (Albert Rogell-1935) ; *Aloma, Princesse des Iles* (Alfred Santell-1941) ; *Le Chant du Desert* (Robert Florey-1943). Et de multiples westerns, depuis *Le Ranch de la Mort* (J.P. Mac Gowan-1921) à *La Charge Héroïque*, de John Ford-1950 lequel lui avait confié son premier rôle important en 1920, justement dans un western, après l'avoir remarqué en tant que cascadeur.

THE CONDAMMED MEN
Monogram. **U.S.A. R. :** William Beaudine. **Int. :** Mantan Moreland, Dorothy Dandridge, Niel Webster.

1941

KING OF THE ZOMBIES
Monogram. **U.S.A. Sc. :** Edmond Kelson. **R. :** Jean Yarbrough. **Ph. :** Mack Stengler. **D. :** Charles Clague. **Mus. :** Edward Kay. **Int. :** Dick Purcell (Mac Carthy), Joan Woodbury (Barbara Windsor), Henry Victor (Dr Sangre), John Archer (Bill Summers), Mantan Moreland (Jeff David), Patricia Stacey (Mme Sangre), Guy Usher (animal Wainwright), Marguerite Whitten (Samantha), Jimmy Davis (Lazarus), Madame Sul-Te-wan (Tahama). 67 mn.
Dick Purcell (1906-1944) débuta dans *King of Hockey* (Noel Smith-1936) suivi de plusieurs films d'action et de suspense comme *Daredevils Drivers* (B. Reeves Eason-1938) ; *Mystery House* (Noel Smith-1938) ; *Phantom Killer* (William Beaudine-1942) ; *Mystery of the 13th Guest* (W. Beaudine-1943). Il venait d'être le héros d'un serial de John English et Elmer Clifton : *Captain America* (succédané de Batman et autres justiciers masqués) losqu'une crise cardiaque mit fin prématurément à sa jeune carrière et à sa brève existence.

1942

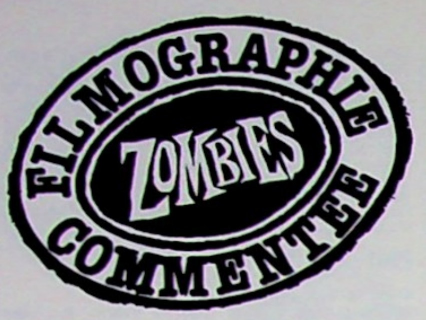
THE LIVING GHOST
Monogram **U.S.A. Sc. :** Howard Dimsdale, Joseph Hoffman. **R. :** William Beaudine. **Ph. :** Mack Stengler. **Mus. :** Frank Sanucci. **Int. :** James Dunn, Joan Woodbury, Guss Glassmire, Paul Mc Vey, Minerva Urécal, George Eldredge. 61 mn.
Cité pour mémoire, le fantôme du titre serait un zombie... mais qui nous éclairera un jour sur la prolifique autant que mystérieuse carrière de William Beaudine ? (voir brève notice plus loin)

BOWERY AT MIDNIGHT (LE MONSTRE DE MINUIT)
Monogram. **U.S.A. Sc. :** Gerald Schnitzler, d'après Sam Robins. **R. :** Wallace Fox. **Ph. :** Mack Stengler. **Mus. :** Edward Kay. **D. :** David Milton. **Int. :** Bela Lugosi (Pr Brenner), Wanda Mac Kay, John Archer, Tom Neal, John Berkes, Dave O'brien, Ray Miller, Vince Barnett, J. Farrell McDonald, Lew Kelly, Lucille Vance, George Elredge, Anna Hope. 63 mn.
Wallace Fox a tourné la même année un autre film avec Lugosi : *The Corpse Vanishes*. Il a aussi réalisé de nombreux westerns avec Johnny Mac Brown, et divers films d'aventures comme *The White Goddes (La Déesse Blanche)* - 1953 - avec John Hall.

1943

REVENGE OF THE ZOMBIES
Monogram. **U.S.A. Sc. :** Edmund Kelso et Van Norcross. **R. :** Steve Sekely. **Ph. :** Mack Stengler. **D. :** David Milton. **Mus. :** Edward Kay. **Int. :** John Carradine (Dr Henrich Von Altmann), Gale Storm (Jennifer Rand), Robert Lowery (Larry Adams), Mantan Moreland (Jeff), Veda Ann Borg (Lila Altmann), Bob Steele (sheriff), Barry Mac Collum (Dr Keating), Mauritz Hugo (Warrington), Madame Sul-Te-Wan (Beulala), James Baskett (Lazarus), Sybil Lewis (Rosella), Robert Cherry (Pete). 61 mn.
Quoique défigurée en 1937 dans un accident d'auto, mais avec un visage remodelé par la chirurgie esthétique, Veda Ann Borg, née en 1915, a fait carrière à l'écran, tournant de nombreux films policiers, d'aventures ou d'épouvante, comme celui-ci où elle est la femme « zombifiée » de John Carradine. Autres rôles principaux : *The Corsican Brothers* (Gregory Ratoff-1942) ; *Murders in Time Square* (Lew Landers-1943) ; *Isle of Forgotten Sins* (Edgar Ulmer-1943) ; *The Unknown Guest* (Kurt Neumann-1943) ; *Detective Kitty O'day* (W. Beaudine-1944) ; *The Girl Who Dared* (William Bretherton-1944) ; *The Falcon In Hollywood* (Gordon Douglas-1944) ; *Fog Island* (Terry Morse-1945) ; *Avalanche* (Irving Allen-1946) ; *Forgoten Women* (Beaudine-1949) ; *A Perilous Journey* (R.G. Springsteen-1953), tous des B-Pictures. Elle a aussi tourné dans de grandes productions où elle n'avait alors que des personnages de second plan, comme *Honky Tonk (Franc-Jeu* - Jack Conway-1941) ; *Julia Misbehaves (La Folle Imprudente* - Jack Conway-1949) ; *Guys and Dolls (Blanches Colombes et Vilains Messieurs* - Joseph Mankiewicz-1958) ou *The Alamo*, de et avec John Wayne-1960.

I WALKED WITH A ZOMBIE (ZOMBIE ou VAUDOU)
R.K.O. Radio Pictures **U.S.A. Sc. :** Curt Siodmak et Zrdel Wray d'après une histoire de Inez Wallace. **R. :** Jacques Tourneur. **Ph. :** J. Roy Hunt. **D. :** Darrell Silvera et Al Fields. **Mus. :** Roy Webb. **Montage :** Mark Robson. **Int. :** Frances Dee (Betsy), Tom Conway (Paul Holland), James Ellison (Wesley Rand), Edith Barrett (Mrs Rand), Christine Gordon (Jessica Holland), James Bell (Dr Maxwell), Richard Abrams (Clément), Darby Jones (le zombie), Teresa Harris (Alma), Sir Lancelot (chanteur de calypso), Martin Wilkins (Hougan), Jeni Le Gon, Jieno Moxer, Arthur Walker, Kathleen Hartfield, Clinton Rosemond, Vivian Dandridge. 69 mn.
Frère de George Sanders, Tom Conway (1904-1967) eut son heure de gloire lorsqu'il prit justement la succession de Sanders pour incarner *The Falcon* dans la série de films consacrés au détective créé par Michael Arlen ; il fut ce justicier dans 9 films de 1942 à 1946, tous inédits en





France. On le vit en outre dans : *The Trial of Mary Dugan (Le Procès de M.D.* - Edwin Knoft-1940) ; *Mr and Mrs North* (Robert Sinclair-1940) ; *Lady Be Good* (Norman Z. McLeod-1940) ; *Tarzan's Secret Treasure* (Richard Thorpe-1940) ; *Mrs Miniver* (W. Wyler-1942) ; *Rio Rita* (Sylvan Simon-1942) ; *Cat People* (Jacques Tourneur-1942) ; *The Seventh Victim* (Mark Robson-1943) ; *Whistle Stop* (Leonide Moguy-1946) ; *One Touch Of Venus* (William Seiter-1948) ; *Bride of the Gorilla* (Curt Siodmak-1951) ; *Prince Valiant* (Henry Hathaway-1954) ; *Voodoo Woman* (Edward L. Cahn-1957).

THE MAD GHOUL
Universal **U.S.A. Sc. :** Hans Kraly. **R. :** James Hogan. **Maq. :** Jack Pierre. **Int. :** David Bruce (Ted Allison, le zombie), George Zucco (Dr Moris), Evelyn Ankers (Isobel Lewis), Turhan Bey (Eric Iverson), Charles Mc Graw (Garrity), Robert Armstrong (Mc Clure), Milburn Stone (Macklin), Rose Hobart (Della), Andrew Toombes, Addison Richards, 64 mn.
David Bruce (1914-1976) débuta à l'écran en 1940 et fut le jeune premier de nombreuses productions Warner Bros et Universal. Citons : *The Man to Talked Too Much* (Vincent Sherman-1940) ; *The Sea Haw (L'Aigle des Mers* - Michael Curtiz-1940) ; *Santa-Fe Trail (La Piste de Santa-Fe* - Curtiz-1940 avec Errol Flynn et Ronald Reagan) ; *Singapore Woman* (Jean Negulesco-1941) ; *The Sea Wolf (Le Loup des Mers* - Curtiz-1941) ; *Sergeant York* (Howard Hawks-1941) ; *The Smiling Ghost* (Lewis Seiler-1942) ; *Corvette K225* (Richard Rosson) et *Gung-Ho* (Ray Enright) tous deux avec Randolph Scott en 1943 ; *Christmas Holiday* (Robert Siodmak-1943) et *Lady On A Train* (Charles David-1945), tous deux avec Deanna Durbin ; *Salome Where She Danced* (Charles Lamont-1945) ; *Pygmy Island* (William Berke-1950). A partir de 1950, il abandonna le cinéma au profit de la télévision.

1944

VOODOO MAN
Monogram **U.S.A. Sc. :** Robert Charles. **R. :** William Beaudine. **Ph. :** Marce Le Picard. **Mus. :** Edward Kay. **Int. :** Bela Lugosi (Dr Marlowe), Waanda Mac Kay (Betty), George Zucco (Nicolas), John Carradine (Job), Michael Ames (Dawson), Ellen Hall (Mrs Marlowe), Henry Hall (sheriff), Terry Walked (Alice), Claire James (Evelyn), Louise Currie, Dan White, Pat Mac Kee, Ralph Littlefield. 62 mn.
William Beaudine (né en 1892) prolifique réalisateur qui débuta en 1909, compte à son actif des douzaines de films qui nous sont totalement inconnus, les titres exceptés. De son abondante filmographie, citons : *Little Annie Rooney*, avec Mary Pickford (1925). *The Lady Who Dared* (1931) ; *Make Me A Star* (1932) avec une pléiade de vedettes Paramount (F. March, G. Cooper, M. Chevalier, Cl. Colbert, Ben Turpin) *One Thrilling Night* (1942) ; *The Panther Claw* (1942) ; *Mystery of the 13th Guest* (1943) ; *Detective Kitty O'day* (1943) ; *The Ape Man, Ghosts on the Loose* et *Bela Lugosi Meets A Brooklyn Gorilla* (Tous trois en 1943 avec Lugosi) ; plusieurs spécimens de la série « *Bowery Boys* », *Face of Marble* (1946 avec Carradine) ; *Philo Vance Returns* (1947) ; *Below The Deadline* (1947) ; *Tuna Clipper* (1949) ; plusieurs « *Charlie Chan* » avec Roland Winters : *The Chinese Ring* (1947), *The Shangai Chest* (1948), *Mystery of the Golden Eye* (1948) et *The Feathred Serpent* (1948) ; *Ten Who Dared* (1960) qui conte l'exploration en 1869 du Grand Canyon du Colorado ; *Jesse James Meets Frankenstein's Daughter* (1965) ; *Billy The Kid Versus Dracula* (1966) avec Carradine et un *Lassie's Greatest Adventure*, ainsi que maints westerns, de Tom Mix (*Dur à Cuire* en 1924) à Fess Parker, (*Sur la Piste de l'Oregon* 1956).

1945

ZOMBIES ON BROADWAY
R.K.O. Radio Pictures **U.S.A. Sc. :** Lawrence Kimble d'après une histoire de Robert Fabert et Charles Newman. **R. :** Gordon Douglas. **Ph. :** Jack Mac Kenzie. **D. :** Albert d'Agostino et Walter Keller. **Mus. :** Troy Webb. **Chor. :** Charles O'Curran. **Int. :** Wally Brown (Jerry Miles), Alan Carney (Mike Strayer), Anne Jeffreys (Jean La Danse), Bela Lugosi (Pr Renault), Sheldon Leonard (Ace Miller), Franck Jenks (Gus), Russell Hopton (Benny), Joseph Vitale (Joseph), Ian Wolfe (Pr Hop-kins), Darby Jones (Kalaga, le zombie), Louis Jean Heydt. 68 mn.
En 1944, la R.K.O. essaya de lancer Wally Brown et Alan Carney, tandem comique destiné à concurrencer Abbott et Costello. Déjà plus très jeunes, venant du music-hall, ils tournèrent pour cette firme plusieurs parodies de films policiers et d'épouvante, sans atteinde le succès escompté. En France, ils sont quasiment inconnus. Parmi leurs pastiches, citons *Genius At Work*, avec Lugosi et Lionel Atwill en 1946. Brown est mort en 1961 et Carney en 1973. Notons que Darby Jones, l'acteur Noir qui incarne le zombie, tenait déjà dans ce rôle *I Walked with a Zombie* en 1943. Quant à Gordon Douglas, il devait nous donner en 1954, après tant d'excellents films d'aventures (*La Flèche Noire, Fort Invincible, La Maîtresse de Fer, etc...*), *un chef-d'œuvre de Science-Fiction : Them (Des Monstres attaquent la ville)*, le meilleur spécimen sur le thème des animaux atteints de gigantisme par suite de radioactivité.

1946

FACE OF MARBLE
Monogram **U.S.A. Sc. :** Michael Jacoby d'après une histoire de William Thiele et Edmund Hartmann. **R. :** William Beaudine. **Ph. :** Harry Neumann. **Mus. :** Edward Kay. **D. :** David Milton. **E.S. :** Robert Clarke. **Int. :** John Carradine (Pr Randolph), Claudia Drake (Elaine Randolph), Robert Shayne (David Conkli), Rosa Rey (Maria), Thomas Jackson (inspecteur Norton), Maris Wrixon (Linda). 70 mn.

VALLEY OF THE ZOMBIES
Republic **U.S.A. Sc. :** Dorrell McGowan et Stuart McGowan d'après une histoire de Royal et Sherman Love. **R. :** Philip Ford. **Ph. :** Reggie Lanning. **D. :** John Mc Carthy Jr et Allan Alperin. **Mus. :** Richard Cherwin. **Maq. :** Bob Mark. **E.S. :** Howard Lydecker et Theodore Lydecker. **Int. :** Robert Livingston (Dr Evans), Adrian Booth (Susan Drake), Ian Keith (Dr Armand Murks), Thomas Jackson (Blair), Charles Trowbridge (Dr. Maynard), Earle Hodgins (Fred Mays), Le Roy Mason (Hendricks), William Haade (Tiny), Wilton Graff (Dr Garland), Charles Kane (Inspecteur Ryan), Russ Clark (Lacy), Charles Hamilton. 56 mn.
Ian Keith (1899-1960), le mort-vivant de ce film, fut l'un des plus célèbres vilains des années 30. Il débuta en 1928 et fut sélectionné en 1931 parmi les candidats au rôle de *Dracula*, finalement confié à Bela Lugosi : son visage sévère et son regard froid auraient pu en faire un vampire convaincant. Parmi ses films : *The Big Trail*, de Raoul Walsh-1930 - avec John Wayne ; *Queen Christina*, de Mamoulian-1933 - où il tue John Gilbert en duel ; plusieurs superproductions de Cecil B. de Mille (*Cléopatre, Les Croisades, Les flibustiers*) ; *The Sea Hawk (L'Aigle des Mers)* de M. Curtiz-1940 ; *Five Graves To Cairo (Les Cinq Secrets du Désert)* de Billy Wilder-1946- ; *Nightmare Alley (Le Charlatan)* d'Edmund Goulding-1947) ; *Prince of Players* de Philip Dunne-1955 - histoire de l'acteur qui tua Lincoln. Sa dernière apparition fut en 1956 dans *Les Dix Commandements*. Il fut aussi un célèbre acteur de théâtre shakespearien, jouant à Broadway avec les plus grands noms de l'époque. Il est mort sur scène en jouant une pièce intitulée : The Andersonville Trial.

1952

ZOMBIES OF THE STRATOSPHERE
Republic **U.S.A. Sc. :** Ronald Davidson. **R. :** Fred C. Brannon. **Ph. :** John Mc Burnie. **D. :** John Mc Carthy et James Reed. **Mus. :** Stanley Wilson. **Maq. :** Bob Mark. **E.S. :** Howard Lydecker et Theodore Lydecker. **Int. :** Judd Holdren (Larry Martin), Alice Towne (Sue David), Wilson Wood (Bob Wilson), Lane Bradford (Marex), John Crawford (Roth), Craig Kelly (Steele), Roy Boyle (Shane), Leonard Nimoy (Narab), Troy Engel (Lawson), Jack Harden (Ken), Gayle Kellogg (Dick), Bob Garabedian (Elah), Tom Steele, Dale Van Sickel, Paul Stader, Jack Shea. (On a tiré de ce serial un condensé de 70 mn intitulé *Satan's Satellites*)
Le chef des zombies de la stratosphère n'est autre que Leonard Nimoy, devenu célèbre, depuis lors, grâce à la série Télévisée *Star Trek* où il incarne Mr Spock de la planète Vulcain. Quant à Judd Holdren (1910-1974), ce fut un spécialiste des serials de Sience-Fiction puisqu'il fut aussi le héros de *Captain Video* (Spencer Bennet et Wallace Grissell-1951), *The Lost Planet* (Spencer Bennet-1953). Il interpréta également *Commando Cody*, justicier masqué aux armes futuristes dans une série télévisée consacrée à ce pittoresque personnage directement inspiré de son rôle de *Zombies of the Stratosphere. Rappelons que Zombies of The Stratosphere* est un serial en 12 épisodes intitulés : I -The Zombie Vanguard ; 2. -Battle of the Rockets ; 3. -Undersea Agents ; 4. -Contraband Cargo ; 5. -The Iron Executioner ; 6. -Murder Mine ; 7. -Death on the Waterfront ; 8. -Hostage for Murder ; 9. -The Human Torpedo ; 10. -Flying Gas Chamber ; II. -Man Versus Monster ; 12. -Tomb of the Traitors. Des titres éloquents qui résument à eux seuls le scénario. Signalons que les frères Lydecker (Howard et Theodore) dirigeaient le département Effets Spéciaux de la Republic. A ce titre, on leur doit toutes les séquences sensationnelles des serials de la firme, éruptions volcaniques, maquettes d'engins futuristes, accidents de voitures, explosions, etc... Ces méconnus du Septième Art sont pourtant (avec les stunt-men ou cascadeurs) les principaux artisans du succès des serials hollywoodiens.

EL MONSTRUO RESUSCITADO
International Cinematografica **Mexique. Sc. :** Chano Urueta et Dino Maivri. **R. :** Chano Urueta. **Ph. :** Victor Herrera. **D. :** Gunther Gorszo et Mario Padilla. **Mus. :** Raul Lavista. **Maq. :** Armando Meyer. **E.S. :** Jorge Benavides. **Int. :** Miroslava Stern, Carlos Navarro, Jose-Maria Linares, Fernando Wagner, Alberto Mariscal, Esteban Berne.

1953

SCARED STIFF (TU TREMBLES, CARCASSE !)
Paramount **U.S.A. Sc. :** Hervert Baker et Walter De Leon d'après la pièce de Paul et Charles Goddard : The Ghost Breakers. **R. :** George Marshall. **Ph. :** Ernest Laszlo. **Mus. :** Leith Stevens. **D. :** Hal Pereira. **E.S. :** Gordon Jennings, Paul Lerpae et Farciot Edouard. **Int. :** Dean Martin (Larry Todd), Jerry Lewis (Myron Myron Mertz), Lizabeth Scott (Mary Carroll), Carmen Miranda (Carmelita), George Dolenz (Cortega), Dorothy Malone (Rosie), Jack Lambert (le zombie), william Ching (Tiny Warren), Paul Marion (Carriso), Henry Brandon (Pierre), Leonard Strong, Tom Powers, Tony Barr, Hugh Sanders. 108 mn.
Né en 1920, Jack Lambert, le zombie de ce film, est surtout connu pour ses multiples rôles de gangsters ou de vilain de westerns, son visage rude aux yeux bridés s'y prêtant aisément. Pour les films noirs, citons : *The Killers (Les Tueurs)* de Robert Siodmak-1946 ; *Dick Tracy's Dilemn* de de John Rawlins-1947 ; *Kiss Me Deadly (En Quatrième Vitesse)* de Robert Aldrich-1955 ; *Machine Gun Kelly* de Roger Corman-1959. Pour les westerns : *Stars In My Crown* de Jacques Tourneur-1951, *Bend of the River (Les Affameurs)* d'Anthony Mann-1952, *Vera Cruz* d'Aldrich-1954, *Run For Cover (A l'ombre des Potences)* de Nicholas Ray-1955, *Day of the Outlaw* d'André de Toth-1959, *Four For Texas (4 du Texas)* d'Aldrich-1963, etc...

1954

SHIBIJIN YASHIKI
(DARK HOUSE OF DEAD WOMAN)
Daiei Productions. **Japon. Sc. :** Toshio Tamikado. **R. :** Riyohei Arai. **Ph. :** Kohei Sugiyama. **Int. :** Yataro Kurokawa, Kazuko Fushimi.

YOHKI YASHIKI
(THE MONSTER'S OLD DARK HOUSE)
Takarazuka Eiga Production. **Japon. Sc. :** Hideo Okuni, Taroh Gashuin. **R. :** Masaki Mouri. **Ph. :** Harumi Fujii. **Int. :** Kanjurou Arashi.

1955

THE CREATURE WITH THE ATOMIC BRAIN
Columbia **U.S.A. Sc. :** Curt Siodmak. **R. :** Edward L. Cahn. **Ph. :** Fred Jackman Jr. **Mus. :** Misha Bakaleinikoff. **D. :** Paul Palmentola. **E.S. :** Jack Erickson. **Int. :** Richard Denning, Angela Stevens, Michael Granger, Edward Coch, Kark Davis, Tristam Coffin, Gregory Gay, Charles Evans, Linda Bennet, Pierre Watkins, Harry Lauter, John Launer. 69 mn.
Né en 1914, Richard Denning n'est pas un inconnu pour les amateurs de films fantastiques depuis qu'il affronta en 1954 *The Creature of The Black Lagoon (La Creature du Lac Noir)* de Jack Arnold. On l'avait déjà remarqué dès 1942 dans son rôle de dompteur de *Beyond the Blue Horizon (Mabok, l'Eléphant du Diable)* d'Alfred Santell auprès de la belle Dorothy Lamour. Ses autres apparitions marquantes sont : *The Unknown Island (L'Ile Inconnue)* de Jack Bernardt-1948 ; *The 49th Man* de Fred Sears-1953, *Target Earth* de Sherman Rose-1954, *The Glass Web* de Jack Arnold-1953, *The Day The World Ended* de Roger Corman-1956, *The Black Scorpion (Le Scorpion Noir)* d'Edward Ludwig-1957, *Twice Told Tales* de Sidney Salkow-1963... Il fut aussi le héros de plusieurs séries télévisées : *Michael Shayne détective, Hawaï, The Flying Doctor...*

1956

THE INDESTRUCTIBLE MAN
Allied Artists. **U.S.A. Sc. :** Sue Bradford et Vy Russell. **R. :** Jack Pollexfen. **Ph. :** John Russell Jr. **D. :** Edward Holsopple. **Mus. :** Albert Glasser. **Int :** Lon Chaney Jr, Marian Carr, Casey Adams, Ross Elliott, Stuart Randall. 70 mn.



THE GAMMA PEOPLE (LES SECRETS DU DR BORONSKI)
Warwick Productions.**Grande-Bretagne. Sc. :** John Gilling et John Gossage d'après le roman de Louis Polok. **R. :** John Gilling. **Ph. :** Ted Moore. **Mus. :** George Melachrino. **D. :** John Box. **Maq. :** George Frost. **E.S. :** Tom Howard. **Int. :** Paul Douglas (Mike), Eva Bartok (Paula), Walter Rilla (Dr Boronski), Leslie Philip (Howard Meade), Martin Miller (Lochner), Michael Carridia. 79 mn.

Né en 1898, Walter Rilla, le savant-fou de ce film, était déjà un acteur célèbre du cinéma muet dans son pays natal, l'allemagne, ayant tourné pour Richard Oswald *(Le Baiser Mortel)*, Gustav A. Ucicky *(L'Instinct Héréditaire)*, Carl Lamac *(Le Dernier Masque)*. Après l'arrivée du parlant, et quelques autres films germaniques, il quitta son pays pour raisons politiques, émigra à Londres *(La Reine Victoria)*, à Paris *(Mollenard)*, puis à Hollywood, itinéraire qui fut celui de nombre de ses compatriotes, dont Fritz Lang et Peter Lorre. Parmi ses films américains, citons : *Le Mystère de San Paolo* de Joseph Newman-1950, *L'Etoile des Indes* d'Arthur Lubin-1953 et *Le Bal des Adieux* de Charles Vidor-1960. Comme Fritz Lang, il a ensuite regagné le pays natal, pour y tourner notamment un *Testament du Dr Mabuso* réalisé en 1961 par Werner Klinger. Walter Rilla est le père de Wolf Rilla, réalisateur du *Village des Damnés*.

PLAN NINE FROM OUTER SPACE
Reynolds Pictures **U.S.A. Sc. :** Edward D. Wood Jr. **R. :** Edward D. Wood Jr. **Mus. :** Gordon Zahler. **Ph. :** William Thompson. **E.S. :** Tommy Kemp. **Int. :** Grégory Walcott (Jeff Trent), Mona Mc Krinnon (Paula), Duke Moore (Harper), Tom Keene (Edward), Vampira-Maila Nurmi (Zombie), Bela Lugosi (et sa doublure Tom Mason) (Zombie) Tor Johnson (inspecteur Clay), John Beckendridge (chef des zombies), Lyle Talbot, Dudley Marlowe Joanna Lee, Paul Marco, Conrad Brooks, Criswell. 79 mn.

Tor Johnson (1900-1971) était un colosse chauve au regard terrifiant, une masse de chair dégageant une impression de force bestiale irrésistible, cantonné dans des rôles de « terreur » que son physique suffisait à lui réserver. Exceptionnellement, dans *Plan Nine*..., il ne joue pas un monstre, mais un policier attaqué par les morts-vivants (dont le double de Lugosi). Tor Johnson a joué dans : *The Lady With The Iron MAsk* de Ralh Murphy-1952, mais c'est surtout le fantastique qui a bénéficié de sa massive présence : *The Ghost Catchers* (Edward Cline-1944), *The Black Sleep* (Reginald Le Borg-1956), *The Unearthly* (Brooke Peters-1957), *The Beast of Yucca Flat* (1958), son rôle le plus important étant auprès de Lugosi, savant-fou dont il était le cobaye, dans *Bride of the Monster* d'Eward Wood Jr en 1955.

EL LADRON DE CADAVERES (LE MONSTRE SANS VISAGE)
Mexique. Sc. : Fernando Mendez. **R. :** Fernando Mendez. **Ph. :** Victor Herrera. **D. :** Gunther Gerzo. **Mus. :** Federico Ruiz. **Int. :** Santo, Columba Dominguez, Crox Alvarado, Wolf Rubinski, El Lobo Negro, El Tigre.
Cité pour mémoire à cause des catcheurs masqués, dont on ne sait exactement s'ils sont zombies ou lycanthropes.

1957

ZOMBIES OF MORA-TAU
Columbia
U.S.A. Sc. : Raymond T. Marcur d'après une histoire de George H. Plympton. **R. :** Edward L. Cahn. **Ph. :** Benjamin H. Kline. **D. :** Sidney Clifford. **Mus. :** Misha Bakaleinikoff. **Int. :** Gregg Palmer (Jeff Clark), Allyson Hayes (Mona Harrisson), Autumn Russell (Jean Peters) Morris Akrum (Jonathan Eggarth), Joel Ashley (George Harisson), Marjorie Baton (Mrs Peters), Gene Roth (Sam), Leonard Geer (Johnny), Frank Hagny (chef des zombies), Karl Davis, William Baskin (zombies), Lewis Webb, Ray Crash Corrigan, Mel Curtis. 69 mm.

Allison Hayes (1930-1977), l'une des zombies de Mora-Tau, a tourné de nombreux films fantastiques après avoir débuté en 1954 dans *The Sign of The Pagan (Le signe du Païen)* de Douglas Sirk auprès de Jack Palance-Attila. Elle joua dans *The Purple Mask* (Bruce Humberstone - 1955) où Tony Curtis maniait l'épée, *The Unearthly* (Brooke Peters - 1957) avec John Carradine, *The Disembodied* (Walter Grauman - 1957), histoire de vaudou sans zombie où elle était sorcière, *The Undead* (Roger Corman - 1957 où elle était une disciple de Satan), *Attack of the 50 Feet Woman* (Nathan Juran - 1958) où elle devient géante après avoir été capturée par des extra-terrestres, *The Hypnotic Eye* (Georges Blair - 1960) où elle était défigurée à la suite d'expériences de mesmérisme. Mais tous ces films fantastiques sont inédits en France où elle est totalement inconnue.

VOODOO WOMAN
Carmel Pictures
U.S.A. Sc. : Russell Bender et V.I. Voss. **R. :** Edward L. Cahn. **Ph. :** Frederick E. West. **D. :** Sidney Clifford. **Maq. :** Paul Blaisdell. **Mus. :** Darrell Calker. **Int. :** Marla English, Tom Conway, Michael Connors, Lance Fuller, Mary Ellen Kaye, Paul Blaisdell, Paul Dibov, Martin Willis, 77 mn.
Cité pour mémoire : il s'agit d'un savant, transformant, à l'aide d'un serum, une femme en un monstre hideux, le tout dans un décor de jungle, avec indigènes, sacrifices humains, etc...

VOODOO (ISLAND)
United Artists
U.S.A. Sc. : Richard Landau. **R. :** Reginald Le Borg. **Ph. :** William Margulies. **D. :** Jack Collis. **Mus. :** Les Baxter. **Maq. :** Ted Coodley. **E.S. :** Jack Rabin et Louis De Witt. **Int. :** Boris Karloff (Philip Night), Beverly Tyler (Sara Adams), Murvyn Vye (Barney-zombies), Rhodes Reason (Matthew Gunn), Elisha Cook Jr (Martin Schuyler-zombie), Jean Engstrom (Claire Winter), Glenn Dixon (Mitchell), Frederic Ledebur (chef indigène), Owen Cunningham, Herbert Patterson, Jerome Frank. 76 mn.

Né en 1902, Autrichien émigré aux U.S.A. en 1937, Reginald Le Borg est un assidu du Fantastique ; on en jugera par sa filmographie abrégée ci-dessous : *Destiny* — 1944 — avec Alan Curtis ; *Jungle Woman* — 1944 — avec J. Carrol Naish ; *San Diego I Love You* — 1944 — avec John Hall ; *Honeymoon Ahead* — 1945 — avec Allan Jones ; *Susie Steps Out* — 1946 — avec David Bruce ; *Little Iodine* — 1946 — avec Jo Ann Marlowe ; *Joe Palooka, Champion* — 1946 — avec Joe Kirkwood, premier film d'une série sportive où le grand boxeur Joe Louis tenait son propre rôle ; *Joe Palooka In The Knock-Out* — 1947 ; *Full Guy* — 1947 — avec Robert Armstrong ; *Philo Vance's Secret Mission* — 1947 — avec Alan Curtis ; *Joe Palooka In Winner Take All* — 1948 — ; *Trouble Makers* — 1948 — et *Hold That Baby* — 1949 — deux films de la série *Bowery Boys* ; *Wyoming Mail* — 1950 western avec Stephen Mac Nally ; *Young Daniel Boone* — 1950 — western avec David Bruce, *G.I. Jane* — 1951 — avec Tom Neal ; *Models Inc.* — 1952 — avec Collenn Gray ; *Great Jesse James Raid* — 1953 — western avec Tom Neal et Willard Parker ; *Sins of Jezebel* — 1953 — avec Paulette Goddard ; *The Black Sleep* — 1956 — avec Rathbone, Lugosi, Chaney Jr, Carradine, Tor Johnson ; *The Dalton Girls* — 1957 — avec John Sutton ; *Diray Of A Madman (L'Etrange Histoire du Juge Cordier)* — 1962 — avec Vincent Price, l'un de ses rarissimes films sortis en France ; *The Eyes of Annie Jones* — 1963 — avec Francesca Annis. Mais Le Borg fut avant tout le réalisateur qui dirigea le plus souvent Lon Chaney Jr (pas moins de six films) : *Calling Dr Death* — 1943 —, *Weird Woman* — 1943 —, *The Mummy's Ghost* — 1944 —, *Dead Man's Eyes* — 1944 —, *The Black Sleep* — 1956 — *House Of The Black Death* — 1965. Il a abandonné le grand écran au profit du petit dans années 60.

TEENAGE ZOMBIES
Governor Films. U.S.A.
U.S.A. Sc. : Jacques Lecoutier. **R. :** Jerry Warren. **Ph. :** Allen Chandler. **D. :** Jack Haffner. **Mus. :** Erich Bromberg. **Maq. :** Jack Morrison. **Int. :** Don Sullivan (Regg), Katherine Victor (Dr Myra), Steve Comte (Whorf), Raul Pepper (Skip), Bri Murphy (Pam), Mitzi Albertson (Julie), Jaz Hawk (Morrie), Nan Green (Dot), Mike Concannon, Chuck Niles, Don Neeley, Mitch Evans (zombie). 73 mn.

1958

THE THING THAT COULDN'T DIE (LE DECAPITE VIVANT)
Universal
U.S.A. Sc. : David Ducan. **R. :** Will Cowan. **Ph. :** Russel Mety. **D. :** Eric Orbon et Alex Golintzen. **Mus. :** Joseph Gershenson. **E.S. :** Clifford Stine. **Maq. :** Bud Westmore. **Int. :** William Reynolds (Gordon), Andra Martin (Linda), Carole Kearley (Jessica), Jeffrey Stone (Hank), Robin Hugues (Gideon), Peggy Converse (Flavia), Charles Horvarth, James Anderson. 69 mn.

1959

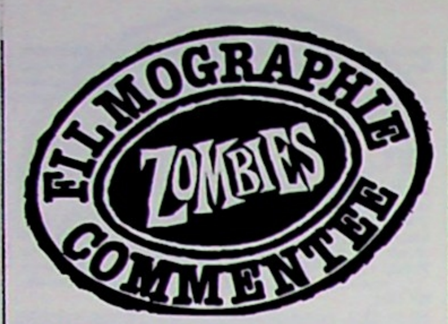
INVISIBLE INVADERS
United Artists
U.S.A. Sc. : Samuel Newman. **R. :** Edward L. Cahn. **Ph. :** Maury Gerstman. **D. :** Morriss Hoffmann. **Maq. :** Phil Sheer. **Int. :** John, Agar, Jean Byron, John Carradine, Robert Hutton, Philip Tonge, Paul Langton, Eden Hartford, Don Kennedy, Hal Torey, Chuck Niles, Jack Kennedy. 67 mn.

Né en 1921, John Agar débuta brillamment sous la diretion du grand John Ford (*Le Massacre de Fort-Apache* — 1947 — *La Charge Héroïque* —1949 —), et toujours avec John Wayne, anima le magistral *Iwo-Jima* de Allan Dwan — 1950. Il devient alors un assidu du Fantastique, d'abord avec *The Magic Carpet (L'Aigle Rouge de Bagdad)* de Lew Landers — 1952 — puis avec plusieurs productions Universal de la décade comme : *Revenge of the Creature* et *Tarentula* de Jack Arnold — 1955 — *The Mole People (Le Peuple de l'Enfer)* de Virgil Vogel — 1956 — *The Brain From Planet Arous* de Nathan Juran — 1957 — *(Journey To The Seventh Planet* de Sidney Pink — 1962 —. Il était en vedette dans tous ces films, ainsi que dans les B-Pictures non fantastiques dont : *Star In The Dust* de Charles Haas — 1956 — *Ride A Violent Mile* de Charles Marquis Warren — 1957 — *Frontier Gun* de Paul Landres — 1958, tous des westerns. Il glissa ensuite vers les rôles secondaires dans la série des westerns produits dans les années 60 par A.C. Lyles : *Law of the Lawless (Condamné à être pendu)* de William Claxton — 1964 — *Young Fury (Furie sur le Nouveau-Mexique)* de Christian Niby - 1964 - *Johnny Reno (Toute la Ville est Coupable)* de R.G. Springstenn — 1965 — *Waco* (du même) — 1966. Puis, il sombra dans l'oubli jusqu'au jour de 1974 où le célèbre magazine américain Famous Monters annonça sa mort, ce qui l'obligea à sortir de sa retraite pour démentir la nouvelle. Mais sa carrière est pratiquement terminée depuis un rôle minuscule dans *St-Valentine Day's Massacre (L'Affaire Al Capone)* de Roger Corman — 1967. Vieilli et méconnaissable, il est revenu devant les caméras pour incarner le maire de New-York dans le *King-Kong* de John Guillermin — 1976.

THE FOUR SKULLS OF JONATHAN DRAKE
Vogue Picture
U.S.A. Sc. : Orville H. Hampton. **R. :** Edward L. Cahn. **Ph. :** Maury Gerstman. **D. :** William Glasgow. **Mus. :** Paul Dunlap. **Int. :** Edward Franz, Valérie French, Henry Daniell, Grant Richards, Paul Wexler, Paul Gavanagh, Lundsden Hare, Frank Gerstle, Howard Wendell. 80 mm.

MACUMBA LOVE (LA SORCIERE NOIRE)
United Artist.
U.S.A. Sc. : Norman Graham. **R. :** Douglas Fowley. **Ph. :** Rudolfo Iscey (Eastmancolor). **D. :** Pierino Massinzi. **Mus. :** Enrico Simonetti. **Int. :** Walter Reed (Wells), Ziva Rodann (Venus de Viasa), June Wilkinson (Sarah), William Wellman Jr (le mari de Sarah), Ruth De Souza (Maman Rataloy). 86 mn.
Cité pour mémoire : drame d'amour et de la folie où est mêlée une prêtresse vaudou toujours escortée d'un magnifique serpent qui est le meilleur acteur d'un film sombrant rapidement dans le ridicule.





MYSTERIOS DE ULTRATOMBA
Almedo Production
Mexique. Sc. : Ramon Obon. **R. :** Fernando Mendez. **Ph. :**Victor Herrera. **Int. :** Ralph Bertrand, Gaston Santos, Mapi Cortes.

NIGHT OF THE GHOULS
Atomic Production
U.S.A. Sc. : Edward D. Wood Jr. **R. :** Edward D. Wood Jr. **Int. :** Keene Ducan (Dr Acula), Valda Hansen (le fantôme blanc), Tor Johnson (Lobo), Vampira-Maila Nurmi (le fantôme noir), Criswell (le chef des zombies).

1960

THE DEAD ONE
Mardi Gras Production
Grande-Bretagne. Sc. : Barry Mahon. **R. :** Barry Mahon. **Ph. :** Mark Dennes (couleurs). **D. :** Stanky Rames. **Int. :** Clyde Kelley, Darlene Myrick, Monica Davis, John McKay, Linda Ormond 71 mn.
Drame du Vaudou au cours des fêtes du Mardi-Gras à la Nouvelle-Orléans.

LOS MONECOS INFERNALES
Calderon Procucciones.
Mexique. Sc. : Alfredo Salazar. **R. :** Benito Alazraki. **Ph. :** Enrique Wallace. **Mus. :** A. Corde. **Int. :** Ramon Gay, Elvira Quintana, Roberto Rivera, Jorge Mondragon, Luis Aragon, Nora Veryan.

1961

WHAT A CARVE UP
New World
Grande-Bretagne. Sc. : Ray Cooney et Antony Hilton d'après The Ghoul de Frank King. **R. :** Pat Jackson. **Ph. :** Monty Berman. **D. :** Ivan King. **Mus. :** Muir Mathieson. **Int. :** Kenneth Connor, Sidney James, Shirley Eaton, Donald Pleasance, Dennis Price, Michael Gough, Valérie Taylor, Michael Gwynn, George Woodbridge. 88 mn.
Connu aussi sous le titre de *No Place Like Homicidal*, ce remake humoristique du film de 1933 avec Karloff réunit une belle brochette d'acteurs britannique spécialistes du Fantastique...

DR BLOOD'S COFFIN
Caralan Productions
Grande-Bretagne. Sc. : Jerry Juran, James Kelly et Peter Miller. **R. :** Sidney Furie. **Ph. :** Stephen Dade (couleurs). **D. :** Scott mac Gregor. **Mus. :** Buxton Orr. **E.S. :** Les Bowie et Peter Nelson. **Int. :** Kieron Moore (Dr Peter Blood), Hazel Court (Linda Parker), Ian Hunter, Fred Johnson, Paul Stockman (Steve Parker, le zombie), Kenneth Warren, Andrew Aslton. 92 mm.
Né en Grande-Bretagne en 1926, Hazel Court a fréquemment agrémenté les films fantastiques de sa beauté altière et de son impeccable plastique. Après *Ghost Ship* de Vernon Sewell — 1952 — et *The Devil Girl From Mars* de David MacDonald — 1954 — elle fut la fiancée de Peter Cushing dans *The Curse Of Frankenstein (Frankenstein s'est échappé)* de Terence Fisher — 1957 — puis fut éprise d'Anton Diffring dans *The Man Who Could Cheat Death* du même Fisher en 1959. Après *The Man Who Was Nobody* de Montgomery Tully — 1960 — et *Dr Blood's Coffin*, elle gagna Hollywood où Roger Corman l'employa dans trois films de sa série Edgar Poe : *L'Enterré Vivant* — 1962 — *Le Corbeau* — 1963 — et *Le Masque de la Mort Rouge* — 1964 — après quoi elle disparut du firmament cinématographique.

LA MARCA DEL MUERTO
Alemeda
Mexique. Sc. : F. Cortes et Alfredo Varela Jr., d'après une hist. de José M. Fernandez Unsain. **R. :** Fernando Cortes. **Ph. :** José Ortiz Ramos. **Mus. :** Gustavo Cesar Carrion. **Int. :** Fernando Casanova, Sonia Furio, Pedro de Aquillon, Aurora Alvarado, Rosa Maria Gallardo, E. Espino.
Des morts revivent... Des larges extraits de ce film seront repris en 1965 par l'Américain Jerry Warren pour *The Creature of the Walking Dead*.

1962

TALES OF TERROR (L'EMPIRE DE LA TERREUR)
American International Pictures
U.S.A. Sc. : Richard Matheson d'après les nouvelles d'Edgar Poe. **R. :** Roger Corman. **Ph. :** Floyd Crosby (Panavision-Pathecolor). **D. :** Daniel Haller. **Mus. :** Les Baxter. **Maq. :** Lou La Cava. E.S. : Pat Dinga. **Int. :** *sketck : Morella*, Vincent Price (le mari de Morella), Maggie Pierce (Morella), *sketch : Le Chat Noir :* Vincent Price (Fortunalo), Peter Lorre (Montresor), Joyce Jameson (Mme Montresor), *sketch : Le Cas de Mr Waldemar :* Vincent Price (Waldemar), Debra Paget (Mme Waldemar), Basil Rathbone (Dr Carmichael), David Franklam. 90 mn.

SANTO CONTRA LOS ZOMBIES
Mexican Azteca
Mexique Sc. : Benito Alazrakdi et Antonio Orellama **R. :** Benito Alazraki **Ph. :** José Ortiz Ramos **Mus. :** Raul Lavista **Int. :** Santo, Lorena Velasquez, Armando Silvestre, Jaime Fernandez, Carlos Agosti, Irma Serrano, Dagoberto Rodriguez, Ramon Burarini. 85 mn.

1963

ROMA CONTRA ROMA (ROME CONTRE ROME)
Italian Galatéa.
Italie. Sc. : Piero Pierotti et Marcello Sartarelli d'après une idée de Ferruccio de Martino et Massino de Rita **R. :** Guiseppe Vari. **Ph. :** Gabar Pogany (couleurs). **D. :** Giorgio Giovannini. **Mus. :** Les Baxter. **E.S. :** Ugo Amadoro. **Int. :** John Drew Barrymore (Aderbal), Susi Anderson (Tullia), Ettore Manni (Gaius), Ida Galli (Rama), Philippe Hersent, Mino Dorro, Ivano Staccioli, Mathilde Calman, Giulio Maculani. 85 mn.
Fils du grand John Barrymore, John Drew Barrymore, né en 1932, ne connut pas la célébrité à Hollywood où il parut pourtant dans quelques bons films comme *While The City Sleep (La Cinquième Victime)* de Fritz Lang — 1956 —. Exilé en Italie, il se spécialisa dans les films à costumes, peplums surtout et c'est ainsi qu'on le vit dans *I Cosacchi (Les Cosaques)* de Tourjanski — 1959 — *La Donna Dei Faraoni (La Princesse du Nil)* de Giorgio Rivalta — 1960 — *La Guerra di Troia (La Guerre de Troie)* de Giorgio Ferroni — 1961 —, *Ponzio Pilato (Ponce-Pilate)* d'Irving Rapper — 1962 — où il incarnait à la fois Jésus et Judas. Mais depuis, qu'est devenu le dernier représentant de la plus célèbre famille de comédiens américains du Septième Art ?

1964

THE EARTH DIES SCREAMING
Lippert Productions
Grande-Bretagne. Sc. : Henry Cross d'après une histoire de Harry Spalding. **R. :** Terence Fisher. **Ph. :** Arthur Lewis. **D. :** George Prowis. **Mus. :** Elisabeth Lutyensü. **Int. :** Willard Parker (Jeff Nolan), Virginia Field (Peggy), Dennis Price (Taggett), Thorley Walters (Otis), Vanda Godsell (Violet), David Spencer (Mel), Anna Palk (Lorna), J.C. Romen (Robert) 62 mn.

CINQUE TOMBE PER UN MEDIUM (LE CIMETIERE DES MORTS-VIVANTS)
MBS Cinématografica
Italie Sc. : Roberto Natale et Romano Migliorini. **R. :** Ralph Zucker (Massimo Pupillo). **Ph. :** Carlo Di Palma. **Mus. :** Aldo Piga. **Int. :** Barbara Steele, Walter Brandi, Alfredo Rizzo, Marilyn Mitchell, Ricardo Garrone, Luciano Pigozzi, Tilda Till, Ennio Barbo. 86 mn.
A propos de Barbara Steele, il nous faudra un jour nous pencher en détail sur la carrière de cette exceptionnelle comédienne, auquel le cinéma fantastique doit tant de personnages fascinants, au nombre desquels, hélas, on ne peut compter celui de ce film : ici, ayant provoqué la mort de son mari, elle est victime de sa vengeance posthume, par créatures d'outre-tombe interposées.

I EAT YOUR SKIN
Cinemation Industries
U.S.A. Sc. : Del Tenney. **R. :** Del Tenney. **Ph. :** François Farkas (couleurs). **D. :** Robert Verberkmoes. **Mus. :** Lon E. Norman. **Maq. :** Guy Del Russo. **Int. :** William Joyce, Heather Hewitt, Betty Hyatt, Liton, Dan Stapleton, walter Coy, Robert Stanton, Vanore Aikens. 82 mn.

EL SEGRETO DI DR ORLOFF (LES MAITRESSES DU DR JEKYLL)
Espagne-Allemagne Sc. : Jess Frank. **R. :** Jess Frank (Jesus Franco). **Ph. :** Alfonso Nieves. **Mus. :** Daniel White. **D. :** Antonio de Guerra. **Int. :** Agnes Spaak, Hugh White (le zombie) Perla Cristal, José Rubio.
Le Dr Jekyll a rencontré un personnage plus néfaste que Mister Hyde : mister Franco, destructeur de mythes, auteur de quelques-uns des plus mauvais films fantastiques européens. Cette aventure de Jekyll n'est pas ce qu'il a fait de pire, et le zombie de service est vraiment vilain à regarder. Mais l'attrait essentiel de ses films réside dans l'anatomie généreusement dévoilée des vedettes féminines.

YOU'LL SAY...
AMAZING!
STARTLING!
UNBELIEVABLE!
YET HOW FAR IS IT FROM THE TRUTH?
BEFORE YOUR VERY EYES YOU'LL SEE...
ROCKET SHIPS IN STRATO-FLIGHT!
STRANGE CREATURES FROM ANOTHER WORLD!
ROCKET MEN FIGHTING ROBOTS!
DEADLY MACHINES AND WEAPONS IN ACTION!
Zombies of the Stratosphere
JUDD HOLDREN · ALINE TOWNE · WILSON WOOD
LANE BRADFORD · STANLEY WAXMAN
A REPUBLIC SERIAL IN 12 CHAPTERS

1965

CREATURE OF THE WALKING DEAD
U.S.A. Sc. : José Unsain. **R. :** Frederic Corte et Jerry Warren. **Ph. :** Richard Wallae. **Mus. :** Gustaro Garrion. **Es. :** Nicholas Reye. **Int. :** Rock Madison, Ann Wells, George Todd, Bruno Ve Sota, Willard Gross.
Production d'un pays étranger (le Mexique) à laquelle Jerry Warren a ajouté des séquences tournées avec des acteurs américains, trafic de pellicule coutumier au dit Warren : ici, un savant ressuscite un ancêtre diabolique qui sème la mort autour de lui.

IL CONQUISTADORE DELL' ATLANTIDE (LE CONQUERANT DE L'ATLANDIDE ou GOLDOCRAK A LA CONQUETE DE L'ATLANDIDE)
PCA-Copro Films. **Italie. Sc. :** Afonso Brescia et Franco d'Este. **R. :** Alfonso Brescia. **Ph. :** Fausto Rossi (TechniScope-Technicolor). **D. :** Mario Giorsi. Mus. : Ugo Pilippini. **Int. :** Kirk Morris (Hercule), Lucciana Gilli (Virna), Helene Chanel (reine Amin), Mahmoud El-Sabba (Assur), Piero Lulli (Caterina Trentini, Livia Rossetti, Andrea Scotti. 84 mn.
Né en 1937, Kirk Morris connut une gloire éphémère à Cinecitta grâce à la grande époque du peplum. Citons *Le Triomphe de Maciste* (Amerigo Anton-1961), *Maciste en Enfer* (Ricardo Freda-1962), *Maciste contre les coupeurs de têtes* (Guido Malatesta-1963) baptisé d'abord scandaleusement *Tarzan chez les coupeurs de têtes, Hercule, Samson et Ulysse* (Pietro Francisci-1963), *Samson l'Invincible* (A. Anton-1963) ainsi qu'une parodie de Mario Mattioli en 1962 : *Deux Corniauds contre Hercule*. Kirk Morris passa donc sans sourciller d'Hercule à Samson via Maciste sans faire plus illusion dans un personnage que dans un autre. Puis, il a disparu comme les autres fier-à-bras d'alors lorsque le peplum a cessé d'interesser les producteurs (et le public). Notons que malgré son pseudonyme yankee, Morris était pourtant le seul authentique italien de tous les « Mr Muscle » provisoirement annexés par le cinéma transalpin. Ajoutons qu'il faudra bien un jour se pencher sur les rapports étroits entre le peplum et le Fantastique.

THE PLAGUE OF THE ZOMBIES (L'INVASION DES MORTS-VIVANTS)
Hammer-Seven Arts.
Grande-Bretagne. Sc. : Peter Bryan. **R. :** John Gilling. **Ph. :** Arthur Grant (Color By De Luxe). **D. :** Bernard Robinson. **Mus. :** James Bernard. **Maq. :** Roy Ashton. **E.S. :** Les Bowie. **Int. :** André Morell (Sir James Forbes), Diane Clare (Sylvia Forbes), John Carson (Clive Hamilton), Jacqueline Pearce (Aline Thompson), Alexandre Davion (Harry Denver), Brook William (Dr Thompson), Michael Ripper (sergent Swift), Marcus Hammond (Martinus), Roy Royston, Dennis Chinnery, Louis Mahoney, Ben Aris, Del Watson, Peter Diamond (zombies). 91 mn.

1966

EL DOCTOR SATAN
Espada
Mexique. Sc. : José Fernandez Unsain d'après une histoire de S. Toma Be. **R. :** Miguel Morayta. **Ph. :** Raul Martinez Solarez. **D. :** José Rodriguez. **Mus. :** Luiz Hernandez Breton. **E.S. :** A. Munoz Ravebo. **Int. :** Joaquim Cordero, Carlos Agosti, Alma Delia, Fuentes, José Galvez, Judith Al-carraga, Gina Romand, Quintin Bules, Antonio Raxel, Roy Fietcher, Francisco G. Morales.

ORGY OF THE DEAD (ORGIES MACABRES)
Astra Productions
U.S.A. Sc. : Edward Wood Jr. **R. :** Edward Wood Jr. **Ph. :** Robert Caramico (couleurs). **Int. :** Donald Criswell, Pat Barringer, Fay Silver, William Bates, Louis Ojana, John Andrews.

1967

EL DOCTOR SATAN Y LA MAGIA NEGRA
Classa-Mohne.
Mexique. Sc. : R. : Rogelio A. Gonzalez. **Ph. :** Raul Martinez Solares (couleurs). **Int. :** Joaquim Cordero, Aurora Clavel, Nos Murayama, Sonia Furio, Luiz-Maria Aguilar.

1968

SANTO Y BLUE DEMON CONTRA LOS MONSTRUOS
Productions Sotomayor
Mexique. Sc. : Rafael Garcia Traversi et Jesus Sotomayor Martinez. **R. :** Gilberto Martinez Solares. **Ph. :** Raul Martinez Solares (Eastmancolor). **D. :** Jose Tirado. **Mus. :** Gustavo Cesar Carrion. **Maq. :** Maria Del Castillo. E.S. : Raul Martinez Solares. **Int. :** Santo, Alejandro Cruz (Blue Demon), Hedy Blue (Gloria), Jorge Rado (Dr Otto Halder), Carlo Ancira (Dr Bruno Halder), Adalberto Martinez (Gualdo), Vincente Lara Cacama (le loup-garou), Manuel Leal (le monstre de Frankenstein), Fernando Rosales (la momie), Elsa Maria Taco, Yolanda Pons (les vampires).

LA MUERTE VIVIENTE
Filmica Vergara Cinecomisiones
Mexique-U.S.A. Titre aux U.S.A. : *Snake People*. Sc. :

Luis Enrique Vergara et Jack Hill. **R. :** Juan Ibanez (et Jack Hill pour les séquences tournés à Hollywood avec Karloff). **Ph. :** Raul Dominguez (et Austin Mac Kinney à Hollywood) (Eastmancolor). **D. :** Bob O'Neill. **Mus. :** Alicia Urreta. **Maq. :** Louis Lane. **E.S. :** Ross Hahn. **Int. :** Boris Karloff (comte Karl Von Molder), Julissa (Annabelle Vanderborg), Carlos East (lieutenant Wilhelm), Rafael Bertrand (capitaine La Biche), Yolanda Montes (Kalea), Rafael Munoz (le nain), Quintin Bulnes, July Marichael, Yolanda Duhalt. 89 mn.
Il s'agit là de l'un des quatre films tournés par Karloff en avril-mai 1968 pour le compte du producteur mexicain Luis Vergara ; déjà très malade, Karloff n'obtint pas de ses médecins l'accord d'aller tourner à Mexico ; toutes ses scènes furent donc réalisées à Hollywood (les interprètes mexicains s'étant déplacés pour lui donner la réplique), une bouteille d'oxygène étant constamment auprès du vieil acteur très handicapé par l'arthrite et les suites d'une pneumonie dont il ne devait jamais se rétablir. Après ces quatre co-productions, où sa participation n'exigea pour chacune que quelques jours de travail, le grand et cher Boris ne put que travailler à trois émissions télévisées avant de se résigner à regagner son pays natal pour y mourir le 2 février 1969. Ce jour-là, un acteur disparaissait, mais une légende naissait !

THE ASTRO-ZOMBIES
Gemini Films
U.S.A. Sc. : Ted V. Mikels et Wayne Rogers. **R. :** Ted V. Mikels. **Ph. :** Robert Maxwell (couleurs). **D. :** Wallace Moon. **Mus. :** Nico Karaki. **Int. :** Wendell Corey, Joan Patrick, John Carradine, Tom Pace, Rafael Campos, Tura Salana. 90 mn.
Wendell Corey (1914-1968) participa à quelques grands films d'aventures comme : *Man Eater of Kumaon (Le Mangeur d'Hommes)* de Byron Haskin avec Sabu — 1948 —, *The Great Micsouri Raid (Les Rebelles du Missouri)* de Gordon Douglas — 1948 —, *The Wild Blue Yonder (Tonnerre sur le Pacifique)* d'Allan Dwan — 1951 —, *The Wild North (Au Pays de la Peur)* d'Andrew Marton — 1952 *Laughing Anne (Le Tropique du Desir)* de Herbert Wilcox — 1954 —, *The Bold and The Brave*, de Lewis Foster, *Waco* de R.G. Springsteen, etc... Il a incarné, malgré un visage doux et mélancolique, l'implacable tueur de *The Killer is Loose (Le Tueur s'est Evadé)* de Budd Boetticher — 1956. C'est avec le Fantastique qu'il termina sa carrière, tournant coup sur coup : *Picture Mommy Dead* de Bert I. Gordon, film d'épouvante — 1966 — *Women Of The Prehistoric Planet*, d'Arthur Pierce — 1966, et le présent film de Ted V. Mikels qui précéda de peu sa disparition.

IM SCHLOSS DER BLUTIGEN BEGIERDEN
Allemagne de l'Ouest. Sc. : Eric Martin Schnitzler et Percy G. Parker. **R. :** Percy G. Parker (Adrian Hoven). **Ph. :** George Herrero Martin et Franz Hofer (couleurs). **Mus. :** Jerry Van Rooyen. **Int. :** Howard Vernon, Janine Reynaud, Michel Lemoine, Jan Hendricks, Elvira Berndorff, Jany Clair, Claudia Butenuth, Diana Lorys. 85 mn.
Adrian Hoven (1923-1980) est un acteur dont la carrière débuta en 1947 et qui tourna notamment : *Dr Holl* (Rolf Hansen-1950), *Amiral Canaris* (Alfred Weidemman-1954), *Liane, l'Esclave Blanche* (Edward Von Borsody-1958), piètre tentative pour lancer un Tarzan féminin incarné par Marion Michael ; *L'Enigme de l'Araignée Verte* (Frank Marischka-1960), *L'Orchidée Rouge* (Helmut Ashley-1961) avec Christopher Lee ; *La Nuit des Vampires* (Akos Von Rathony-1963), parmi de nombreux films où il fut dirigé par Veit Harlan, Willy Forst, Harald Reinl ou Gustav Froelich, tous très réputés Outre-Rhin. On l'a vu aussi dans *Necronomicon* (Jesus Franco-1968). Devenu réalisateur en 1966, Adrian Hoven s'est cantonné dans le Fantastique, l'horreur sanglante et l'érotisme. Citons : *Der Morder Dem Seidenschal* (1966) policier teinté d'épouvante ; *Haxen Bis Aufs Blut Gequalt (La Marque du Diable*-1969) avec Herbert Lom, où les séquences de torture sont d'un réalisme horrible (du moins dans la versison intégrale projetée au Festival du Film Fantastique de Paris) ; *Siegfried Und Das Geheimes Sexualleben Der Niebelungen (Les Fantaisies Amoureuses de Siegfried*-1970), desservi par un budget étriqué ; *Curse of The Devil (La Torture*-1972) autre histoire d'Inquisition au titre explicite.

NIGHT OF THE LIVING DEAD
(LA NUIT DES MORTS-VIVANTS)
Image Ten Productions
U.S.A. Sc. : John A. Russo et George Romero d'après un sujet original de George Romero. **R. :** George Romero. **Ph. :** George Romero. **Déc. :** Charles O'Dato. **Maq. :** Karl Hardman, Marylin Eastman et Bruce Capristo. **E.S. :** Regis Survinski et Tony Pantanello. **Int. :** Duane Jones (Ben), Judith O'Dea (Barbara), Russel Steiner (Johnny), Karl Hardman (Harry), Keith Wayne (Tom), Judith Ridley (Judy), Marylin Eastman (Helen), Kyra Schon (Karen), Charles Craig (commentateur T.V.), George Romero (reporter) et les zombies : Bill Heinzmann, Bill Cardillo, Samuel Solito, John Simpson, Herbert Summer, Al Croft, Sharon Caroll, Philip Smith, Mark Ricci, Lee Hartmann, Jack Givens, Paula Richards, Ella Mae Smith, Richard Ricci, William Burchinal, Ross Harris, Dave James, Steve Hutsko, William Mogush, Randy Burr. 96 mn.

1969

DRACULA VERSUS FRANKENSTEIN
Independant International
U.S.A. Sc. : William Pugsley et Samuel Sherman. **R. :** Al Adamson. **Ph. :** Gary Grava et Paul Glickman (De Luxe Color). **D. :** Kenneth Strickfaden et Ray Markham. **Mus. :** William Lava. **Maq. :** Tony Tierney. **E.S. :** Robert Le Bar et George Barr. **Int. :** J. Carrol Naish (Dr Durea-Frankenstein), Lon Chaney Jr (Groton), Angelo Rossitto (Grazbo), Zandor Vorkov (Dracula), John Bloom (le monstre), Forrest J. Ackerman (Dr Beaumont), Regina Carol (Judith), Anthony Eisley (Mike), Jim Davis (sergent Martin), Russ Tamblyn. 90 mn.



C'est Lon Chaney Jr qui est un ressuscité grâce aux travaux du Dr Frankeinstein-Naish dans cette production (mal) réalisée par Al Adamson. Ce film bénéficiait pourtant d'atouts importants, dont celui constitué par Kenneth Strickfaden, auteur du fameux décor de laboratoire des *Frankenstein* de James Whale, décor qu'il a reconstruit ici avant de le réutiliser pour le *Young Frankenstein* de Mel Brooks.

THE OBLONG BOX (LE CERCUEIL VIVANT)
A.I.P-Anglo Emi.
Grande-Bretagne. Sc. : Laurence Huntington d'après le conte d'Edgar Poe. **R. :** Gordon Hessler. **Ph. :** John Coquillon (Eastmancolor). **D. :** George Pravis. **Mus. :** Harry Robinson. **Int. :** Vincent Price, Christopher Lee, Hilary Dwyer, Alastair Williamson, Peter Arne, Carl Rigg, Rupart Davies, Harry Baird. 91 mn.
Pas de zombie véritablement, ici, mais un cataleptique victime d'un sorcier noir. Voir à ce sujet notre précédent dossier réservé à Vincent Price (n°s 17 et 18).

SANTO Y BLUE DEMON
EN EL MUNDO DE LOS MUERTOS
Sotomayor Productions
Mexique. Sc. : Rafael Garcia Traversi. **R. :** Gilberto Martinez Solares. **Ph. :** Raül Martinez Solares (couleurs). **Mus. :** Gustavo C. Carrion. **Int. :** Santo, Blue Demon, Pilar Pellicer, Carlos Leon, Antonio Raxel, Guillermo Bianchi, Mary Montiel.

1970

IL DIO SERPENTE (LA POSSEDEE DU VICE)
Finarco Films
Italie-Venezuela. Sc. : Piero Vivarelli et Ottavio Alessi. **R. :** Piero Vivarelli. **Ph. :** Benito Ferrari (couleurs). **Mus. :** Augusto Martelli. **Int. :** Nadia Cassini (Paolo), Sergio Tramonti (Toni), Beryl Cunningham (Stella), Evarist Marquez. 70 mn.
Malgré un titre français l'apparentant aux productions érotiques, il s'agit plutôt d'un sujet onirique pimenté de séquences exotiques, où le Dieu Serpent du titre original se transforme en humain pour posséder la femme nue offerte en sacrifice, le tout avec figuration de zombies et danses rituelles.

1971

CHRISTINA, PRINCESSE DE L'EROTISME
Prodis Films
France-Espagne. Sc. : Jesus Franco. **R. :** Jesus Franco. **Ph. :** Jose Climent (couleurs). **Mus. :** Bruno Nicolaï. **Int. :** Howard Vernon, Britt Nichols, Paul Muller, Christina Von Blanc, Anne Libert, Rosa Palomares, Jesus Franco, Alice Arno. 80 mn.
Autre titre : *Une Vierge Chez les Morts-Vivants*. Encore un sous-produit où les morts se mêlent aux vivants sans que l'on sache trop s'il s'agit ou non d'un rêve. Ce dont on est sûr, c'est que le film est nul !

TALES FROM THE CRYPT (HISTOIRES D'OUTRE-TOMBE)
Amicus
Grande-Bretagne. Sc. : Milton Subotsky. **R. :** Freddie Francis. **Int. :** *sketch : Poetic Justice* : Peter Cushing, Robin Philips. 92 mn.
Voir notre dossier Peter Cushing (n° 19) au sujet de ce seul rôle de zombie tenu par Cushing, rôle qui, rappelons-le, lui valut le Prix d'Interprétation du Festival de Paris en 1973.

LA NOCHE DEL TERROR CIEGO
(LA REVOLTE DES MORTS-VIVANTS)
Plata Films Intefilm
Espagne-Portugal. Sc. : Amando De Ossorio. **R. :** Amando De Ossorio. **Ph. :** Pablo Ripoll (Eastmancolor - 70 mm). **Déc. :** Jaime Duarte De Brito. **Mus. :** Antonio Garcia Abril. **Maq. :** Jose-Luis Campos. **Int. :** Cesar Burner (Roger), Lone Fleming (Bette), Helen Harp (Virginia), Maria Silva (Maria), Joseph Thalma (Pedro), Carmen Cir, Antonio Orengo, Rufino Ingles, Juan Cortes, Francisco Sanz, Veronica Llimera, Simon Arriaga Garibaldi. 87 mn.

LA ORGIA DE LOS MUERTOS
(LES ORGIES MACABRES)
Petruka-Prodimox
Espagne-Italie. Sc. : José-Luis Merino et Enrico Colombo. **R. :** José-Luis Merino. **Ph. :** Modesto Rizzolo (Eastmancolor). **D. :** Eduardo Torre. **Maq. :** Julian Ruiz. **Int. :** Stan Cooper, Dianik Zurakowska, Charles Quincey, Gérard Tichy, Paul Naschy (Igor), Iscaro Ravoioli. 95 mn.

1972

LA INVASION DE LOS MUERTOS
Mexique. Sc. : René Cardona Sr. **R. :** René Carnona Sr. **Ph. :** Couleurs. **Int. :** Alejandro Cruz (Blue Demon), Cristia Linder, Jorge Mistral, Cesar Silva (Dracula), Luis Mariscal (zombie), Tarzan (!) Moreno (le monstre de Fankenstein).

NEITHER THE SEA NOR THE SAND
Tigon Pictures
Grande-Bretagne.Sc. : Gordon Honeycombe d'après son roman. **R. :** Fred Burnley. **Ph. :** David Muir (Eastmancolor). **D. :** Michael Brestow. **Mus. :** Nahum Heiman. **Maq. :** John O'Gorman. **Int. :** Susan Hampshire (Anna), Michael Petrovitch (Hugh), Frank Finlay (George), Michael Craze (Collie), Jack Lambert (Dr Inving), David Garth (Mac Kay), Betty Duncan (Mrs Mc Kay), Anthony Botth (Delamare). 96 mn.
Née en 1941, Susan Hampshire, révélée au public français par le feuilleton télévisé *La Dynastie des Forsythe*, a tourné plusieurs productions où fleurissent le mystère et l'insolite, parmi lesquelles : *During One Night (La Nuit du Désir)* de Sidney Furie — 1961 —, *Night Must Fall (La Force des Ténèbres)* de Karel Reisz — 1964 — *The Tirgon Factor (Le Signe du Trigone)* de Cyril Frankel — 1967 — et surtout *Malpertuis* de Harry Kumel — 1971 — où elle était magistrale dans un triple rôle. Son charmant minois a agrémenté d'autres films de qualité comme : *David Copperfield* de Delbert Mann - 1969 — *Monte-Carlo or Bust (Gonflés à Bloc)* de Ken Annakin — 1968 — *Living Free (Nés pour être Libres)* de Jack Couffer — 1972 — où elle incarnait Jou Adamson.

LA REBELION DE LAS MUERTAS
Profilmes
Espagne. Sc. : Jacinto Molina. **R. :** Léon Klimowsky. **Ph. :** Francisco Sanchez (Eastmancolor-Panoramique). **Mus. :** Juan Carlor Calderon. **D. :** Gumersindo Andres. **Maq. :** Miquel Sese. **E.S. :** Manuel Gomez. **Int. :** Paul Naschy (Kantaka, Krisna), Rommy, Mirta Miller, Vic Wienner, Maria Kosty, Aurora De Alba, Norman Kastle, Luis Ciges, Pedro Besart, Antonio Pica, Ramon Lillo, Elsa Zabala. 95 mn.

DR. DEATH, SEEKER OF SOULS
Cinerama Production
U.S.A. Sc. : Sal Ponti. **R. :** Eddie Saeta. **Ph. :** Ken Wakeford et Emil Oster (Couleurs). **D. :** Edward Graves. **Mus. :** Richard La Salle. **Maq. :** Siegfried Geike. **Int. :** John Considine (Dr Death), Cheryl Miller (Sandy), Barry Coe (Fred Saunders), Stewart Moss (Greg Vaughn), Leon Askin (Thor), Jo Morrow (Laura Saunders), Florence Marly, Moe Howard. 93 mn.
Agé de Mille ans, un savant fou transfère les âmes des morts dans le corps des vivants, mais n'ayant pas vu le film, nous ignorons comment il procède !

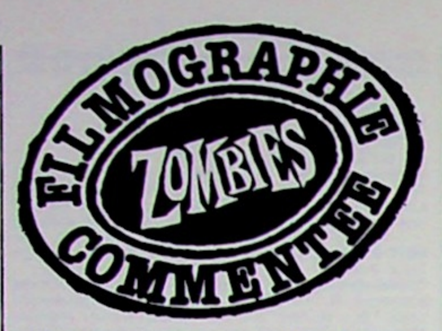
EL ESPANTO SURGE DE LA TUMBA
Profilmes
Espagne. Sc. : Jacinto Molina. **R. :** Carlos Aured. **Ph. :** Manuel Merino (Eastmancolor-Panoramique). **Mus. :** Carmelo Bernaola. **D. :** Gumersindo Andres. **Maq. :** Juan Ruiz. **E.S. :** Antonio Molina. **Int. :** Paul Naschy (Hugo, André, Alaric), Emma Cohen (Elvira), Vic Winner (Maurice), Helga Line (Mabillé de Lancré), Christina Suriani (Paula), Betsabe Sharon (Sylvie), Julio Pean (Juan), Luis Ciges (Alain). 90 mn.

SANTO CONTRA LA MAGIA NEGRA
(MAGIE NOIRE A HAITI)
Flaura Cinématografica
Mexique. Sc. : Rafael Garcia Traversi. **R. :** Alfredo B. Crevenna. **Ph. :** Alfredo Uribe (Eastmancolor). **Mus. :** Gustavo Cesar Carrion. **E.S. :** Enrique Cuttierez. **Int. :** Santo, Elsa Cardenas, Sasha Montenegro, Gerty Jones, Fernando Oses, Guillermo Galvez, Ismael Ramirez, Carlos Suarez, Alexandre Abraham, Lue Gourge, Cesar Del Campo, Jean-Claude Cadet. 100 mn.

SANTO VS LOS CAZADORES DE CABEZAS.
Zacarias Producctiones
Mexique. Sc. : René Cardona d'après une idée de Adolfo Torres Portillo. **R. :** René Cardona. **Ph. :** Rosalio Salona (Couleurs). **Mus. :** Luis Hernandez Breton. **Int. :** Santo, Nadia Milton, Freddy Fernandez, René Cardona, Enrique Lucero, Enrique Ponton, Guillermo Hernandez.

PANICO EN EL TRANSIBERIANO
(TERREUR DANS LE SHANGAI-EXPRESS)
Granada Films
Esp.-G. Br. Sc. : Eugenio Martin et Armand d'Ussau. **R. :** Eugenio Martin. **Ph. :** Alejandro Ulloa (Eastmancolor). **Déc. :** Ramiro Gomez. **Mus. :** John Cavacas. **E.S. :** Pablo Perez. **Maq. :** Juan Ruiz. **Int. :** Peter Cushing (Dr Wells), Christopher Lee (Pr Saxton), Alberto de Mendoza (le moine), Telly Savalas (capitaine Kazan), Silvia Tortosa, Julio Pena, Georges Rigaud, Helga Line, Angel Del Pozo, Fernando Hilbeck. 90 mn.

MALATESTA'S CARNIVAL
Windmill Films
U.S.A. Sc. : Christopher Speeth d'après une histoire de Werner Liepholt. **R. :** Christopher Speeth. **Ph. :** Christopher Speeth (Couleurs). **Déc. :** Alan Johnson, Woody Strange et Lance Sims. **E.S. :** Richard Grosser. **Int. :** Janine Carazo, Jerome Dempsey, William Preston, Lenny Balker, Hervé Villechaize. 90 mn.
Cité pour mémoire : dans un Luna-Park, les vivants sont attaqués et dévorés par les goules du Génie du Mal. Film à la réalisation assez primaire et aux maquillages sommaires, voire grotesques ; tout cela sent l'amateurisme et ne présente pas ,en outre, de vrais zombies. Dommage, il y avait une idée.



CHILDREN SHOULDN'T PLAY WITH DEAD THINGS
Genesi Films Distributing
U.S.A.-Canada. Sc. : Benjamin Clark. **R. :** Benjamin Clark. (Bob Clark). **Ph. :** Jack Mac Gowan (Couleurs). **Déc. :** David Trimble. **Mus. :** Carl Zuttrer. **Maq. :** Alan Ormsby. **Int. :** Alan Ormsby (Alan), Anya Ormsby (Anya), Jane Daly (Terry), Valérie Mamchos (Val), Jeffrey Gilles (Jeff), Paul Cronin (Paul), Ray Englemann (Ray), Bib Filep (Emerson), Bruce Solomon (Winn), Seth Sklarey (Orville, le zombie). 85 mn.

EL ATTAQUE DE LOS MUERTOS SIN OJOS (LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS)
Ancla Century
Espagne. Sc. : Amando De Ossorio. **R. :** Amando De Ossorio. **Ph. :** Miguel Mila (Eastmancolor). **D. :** Gruz Balertena. **Mus. :** Anton Garcia Abril. **Maq. :** Jose-Luis Campo. **Int.** Tony Kendall (Jack), Esperanza Roy (Vivien)), Fernando Sancho (Duncan), Francisco Brana (Dacosta), Luis Barboo, Loretta Tovar (Marsha), Lone Fleming (Amalia), Ramon Lillo, Jose Canalejas, Joseph Thelman, Maria Rodriguez, Juan Cazalilla, Betsabé Ruiz, Francisco Sanz, Ramon Centenero. 84 mn.

MESSIAH OF EVIL
U.S.A. 1973. Sc. : Gloria Katz et Willard Huyck. **R. :** Willard Huyck. **Ph. :** S. Katz (Technicolor-Techniscope). **Mus. :** S. Conrad. **Maq. :** Bud Miller. **Int. :** Michael Greer, Marianna Hill, Anitra Ford, Royal Dano, Elisha Cook Jr, Joy Bang. 90 mn.

EL BULQUE MALDITO (LE MONDE DES MORTS-VIVANTS)
Ancla Century Films
Espagne-Allemagne. Sc. : Amando De Ossorio. **R. :** Amando De Ossorio. **Ph. :** Raul Artigot (Eastmancolor). **Déc. :** Eduardo Torre de la Fuente. **Mus. :** Anton Garcia Abril. **Maq. :** Carlos Paradella. **Int. :** Maria Perschy (Liliane), Jack Taylor (Gunther), Barbara Rey (Noemie), Manuel De Blas (Sergio), Carlos Lemos (Gruber), Blanca Estrasa, Margarita Merino. 82 mn.

DEAD OF NIGHT (LE MORT-VIVANT)
Europrix International
U.S.A.-Canada. Sc. : Alan Ormsby. **R. :** Bob Clark. **Ph. :** Jack Mac Gowan (Technicolor). **Mus. :** Carl Zuttrer. **Maq. :** Alan Ormsby et Tom Savini. **Int. :** Richard Backus (Andy), John Marley (Charley, le père), Lynn Carlin (Christine, la mère), Henderson Forsythe (Dr Alloman) Anya Ormsby (Cathy, la sœur), Jane Daly (Joan), Jeff Gillen (le routier). Titre T.V. : *Deathdream*. Avec la même équipe technique, Benjamin (Bob) Clark a réussi un chef d'œuvre, après le médiocre *Children*... de la même année.

LA NOCHE DE LOS BRUJOS
Profilmes
Espagne. Sc. : Amando de Ossorio. **R. :** Amando de Ossorio. **Int. :** Simon Andreu, Kali Hansa, Jack Taylor, Maria Kosti, Lorena Tower, Joseph Thelman, Barbara Rey. Couleurs. 80 mn.
Pas de zombies au sens propre du mot dans ce film de jungle et de sorcellerie, mais les têtes coupées qui parlent peuvent être assimilées à nos turbulents évadés des tombes.

1974

LA NOCHE DE LAS GAVIOTAS (LA CHEVAUCHEE DES MORTS-VIVANTS)
Profilmes
Espagne. Sc. : Amando de Ossorio. **R. :** Amando de Ossorio. **Ph. :** Francisco Sanchez (Eastmancolor). **Déc. :** Gumersindo Andres. **Mus. :** Anton Garcia Abril. **E.S. :** Jose Gomez Soria. **Maq. :** Cristobla Criado. **Int. :** Victor Petit (Henri), Maria Kosti (Joan), Julia Saly (Callahan), Sandra Mozarowski (Lucia), José Antonio Calvo (Pepo). 87 mn.
Ne en 1955, Julia Saly est rapidement devenue une assidue du film fantastique espagnol, après avoir débuté à 17 ans dans *La Guerilla* de Rafael Gil. Elle a tourné pour Amando de Ossorio (*La Endemoniada*-1975), pour Leon Klimowsky (*Muerte de un Quinqui*-1975), pour Jose-Luis Madrid (*Muerte de un Presidente*-1976), mais est surtout devenue partenaire attitrée de Paul Naschy dans tous les films réalisés par celui-ci sous le nom de Jacinto Molina : *Inquisicion* (1976), *El Huerto de Frances* (1976), *Madrid al Desnudo* (1978), *Los Cantabros* (1980), *El Carnaval de Las Bestias* (1980), *El Retorno del Hombre Lobo* (où Naschy était le loup-garou et Julia Saly la comtesse Bathory-1980), *Palacio Real de Madrid* (1981).

SUGAR HILL
American International Pictures
U.S.A. Sc. : Tim Kelly. **R. :** Paul Maslansky. **Ph. :** Bob Jessup (Movielab West Color). **Maq. :** George Edds. **E.S. :** Ray Downey. **Int. :** Marki Bey (Diana « Sugar » Hill), Robert Quarry (Morgan), Don Pedro Colley (Baron), Richard Lawson (Valentine), Betty Ann Rees (Celeste), Zara Culley (Mama Maîtresse), Larry Johnson (Langston), Charles Robinson (Fabulous), Rick Hagood (Tank), El Geldhardt (O'Brien), Thomas Carroll (Baker), Albert J. Baker (George), Raymond E. Simpson (King), Charles Krohn (Capitaine), Jack Bell (Packhurst), Walter Price (prêcheur), Tony Brubaker (zombie). 90 mn.



NO PROFANAR EL SUENO DE LOS MUERTOS (LE MASSACRE DES MORTS-VIVANTS)
Star Films-Capitolina
Espagne-Italie. Sc. : Sandro Continenza, Marcello Coscia, Juan Cobos et Miguel Rubio. **R. :** Jorge Grau. **Ph. :** Francisco Sempere (Estmancolor-Panoramique). **Déc. :** Rafael Ferri. **Mus. :** Guiliano Sorgini. **E.S. :** Luciano Berd et Antonio Balandin. **Maq. :** Giannetto de Rossi. **Int. :** Cristina Galbo (Edna), Ray Lovelock (George), Arthur Kennedy (McCormick), Aldo Massasso (Kinsey), Giorgio Trestini (Craig), Roberto Pesse (Benson), Jose-Luis Lifante (Martin), Jeannine Mestre (Kati), Gengher Gatti (Keith), Fernando Hilbeck (Guthrie), Vera Drudi (Mary), Vincente Vega (Dr Duffield), Paco Sanz (Perkins), Anita Colby, Paul Benson, Isabel Mestre, Victor Salien. Extérieurs tournés en Angleterre, surtout à Manchester ; titre anglais : *The Living Dead at the Manchester Morgue*.

LA CRUZ DEL DIABLO.
Bulnes Productions
Espagne. Sc. : Jacinto Molina et Juan Jose Porto d'après 3 nouvelles de Gustavo Adolfo Becquer. **R. :** John Gilling. **Ph. :** Fernando Arribas (Eastmancolor). **E.S. :** Pablo Perez. **Maq. :** Cristobal Criado. **Int. :** Carmen Sevilla (Maria), Adolfo Marsillach (Cesar), Emma Cohen (Beatriz), Eduardo Fajardo (Enrique), Monica Randall (Justine), Tony Isbert (Inigo), Fernando Sancho (Ignacio), Ramiro Oliveros (Dawson), Silvia Viro (Ines), Eduardo Calto, Pascual Hernandez, Antonio Ramis, Mariano Cristobal. 97 mn.
Gustavo-Adolfo Becquer (1836-1870), écrivain né à Séville, fut l'auteur de belles légendes fantastiques dont : « Le Christ à tête de mort », « Le bracelet d'or », « Le miserere », « Le rayon de lune » et « Le mont des revenants » ; c'est de ce dernier récit que s'est inspiré le scénariste Jacinto Molina (Paul Naschy). Ce film est, à notre connaissance, le dernier qu'ait tourné John Gilling qui serait, depuis, devenu aubergiste en Espagne. Recyclage que regretteront tous les admirateurs de Gilling, qui demeurera pour nous comme l'un des meilleurs serviteurs du fantastique britannique (*L'impasse aux violences*, *La reptile*, *Le spectre du chat*, *L'invasion des mors-vivants*, etc.).

SHOCK WAVES (LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS)
Zopix Company
U.S.A. Sc. : Ken Wiederhorn et John Harrison. **R. :** Ken Wiederhorn. **Ph. :** Reuben Trane et (prises de vues sous-marines) Irving Pare (Technicolor). **Déc. :** Jessica Sack. **Mus. :** Richard Einhorn. **Maq. :** Alan Ormsby. **Int. :** Peter Cushing (commandant Scar), Brooke Adams (Rose), Fred Buch (Chuck), John Carradine (capitaine Ben), Jack Davidson (Norman), Luke Halpin (Keith), D.J. Sidney (Beverley), Don Stout (Dobbs), Clarence Thomas, Gary Levinson, Bob Miller, Jay Maeder (zombies). 86 mn.

THE DEVIL'S MEN (LA SECTE DES MORTS-VIVANTS)
Poseidon Films et Getty Pictures
Grande-Bretagne-Grèce. Sc. : Arthur Rowe. **R. :** Costa Carayiannis. **Ph. :** Aris Stavrou (Eastmancolor). **Mus. :** Brian Eno. **E.S. :** Zoran Roterick. **Int. :** Peter Cushing (Corfax), Donald Pleasence (père Roche), Costas Skouras (Milo), Luan Peters (Laurie), Fernando Bislani (Tom), Nikos Verlekis (Ian), Gelsomina (Beth), Bob Behling, Jan Lyle, Anna Mantzourani. 92 mn.

LEONOR
Arcadie Productions
France-Espagne-Italie. Sc. : Juan Bunuel, Michel Nuridzani et Pierre Maintigneux d'après une nouvelle de Ludwig Tieck. **R. :** Juan Bunuel. **Ph. :** Luciani Tovoli (Couleurs). **Déc. :** Enrique Alarcon. **Mus. :** Ennio Morricone. **Int. :** Michel Piccoli (Richard), Liv Ullmann (Leonor), Ornella Muti (Catherine), Antonio Ferrandis (Thomas), Carlos Coque (Gregoire), Jose-Luis Romera (Mathieu), Jose-Maria Caffarel (le docteur), Jose Moreno (Arnaud), Angel del Pozzo (le chapelain), Jorge Rigaud. 98 mn.

GAMMA 693
Douglas Winston Enterprises
U.S.A. 1976. Sc. : Joel Reed. **R. :** Joel Reed. **Int. :** Georges Wilson, Sharon Carr, Richard Clark.
Autre titre : *Night of the Wermacht Zombies*.

1977

DAWN OF THE DEAD (ZOMBIE)
Laurel Group Incorp.
U.S.A.-Italie. Sc. : George Romero et Dario Argento. **R. :** George Romero. **Ph. :** Michael Gornick (Eastmancolor). **Déc. :** Josie Caruso et Barbara Rufsher. **Mus. :** Dario Argento, Les Goblin. **E.S. :** Garry Zeller et Don Berry. **Maq. :** Tom Savini. **Int. :** David Emge (Stephen), Ken Foree (Peter), Scott H. Reininger (Roger), Gaylen Ross (Fran), George Romero (reporter T.V.), Tom Savini (le chef des Hell's Angel's). 115 mn.

1979

LA REGINA DEI CANNIBALLI ou **ZOMBIE HOLOCAUST (LA TERREUR DES ZOMBIES)**
Fulvia Films
Italie. Sc. : Fabrizio de Angelis, Walter Patriarca et Romano Scandariato. **R. :** Franco Martinelli (Frank Martin) (Marino Girolami). **Ph. :** Fausta Zuccoli (Technicolor). **Déc. :** Vincento Morrozi. **Mus. :** Nico Fidenco. **E.S. :** Maurizio Trani et Rosario Restopiro. **Int. :** Ian Mac Culloch (Peter Chandler), Alexandra Delli Colli (Laurie), Sherry Buchanan (Susan), Peter O'Neal (Georges), Donald O'Brien (Dr O'Brien). 83 mn.

LA NOTTE EROTICHE DEI MORTI VIVENTI (LA NUIT FANTASTIQUE DES MORTS-VIVANTS)
Stefano-Films.
Italie. Sc. : Aristide Massaccesi (Joe d'Amato). **R. :** Aristide Massaccesi (Joe d'Amato). **D. :** Ennio Michettoni. **Mus. :** Pluto Kennedy. **Ph. :** Aristide Massaccesi (Joe d'Amato) (couleurs). **Maq. :** Massimo Camiletti. **Int. :** Laura Gemser, George Eastman, Dirce Furnati, Mark Shannon. 82 mn.

THE ISLAND OF THE LIVING DEAD ou **ZOMBIE 2 (L'ENFER DES ZOMBIES)**
Variety Films
Italie. Sc. : Elisa Briganti. **R. :** Lucio Fulci. **Ph. :** Sergio Salvati et (séquences sous-marines) Ramon Bravo et Paolo Curfo (Technicolor-Scope). **Déc. :** Carlo Ferri. **Mus. :** Fabio Frizzi et Giorgio Tucci. **E.S. :** Giannetto de Rossi. **Maq. :** Giannetto de Rossi et Maurizio Trani. **Int. :** Tisa Farrow (Ann Bowles), Ian Mac Culloch (Peter West), Richard Johnson (Dr Ménard), Olga Karlatos (Mme Ménard), Al Cliver (Brian Hill), Auretta Gay, Stefania d'Aamario. 88 mn.

1980

DEAD AND BURIED (REINCARNATIONS)
U.S.A. Sc. : Ronald Shuset, Dan O'Bannon d'après une histoire de Jeff Milar et Alex Stern. **R. :** Gary A. Sherman. **Ph. :** Steve Poster (Technicolor). **Mus. :** Joe Renzetti. **Maq. :** Stan Winston et William Munas. **Int. :** James Farentino (Dan), Melody Anderson (Janet), Jack Albertson (Dr Dobbs), Dennis Redfield (Ron), Nancy Locke Hauser (Linda), Lisa Blount (la fille sur la plage), Robert Englund (Harry), Bill Quinn (Ernie), Michael Currie (Herman), Christopher Allort (Le Moyne), Joe Medalis (docteur), Macon McCalman (Ben). 90 mn.

PAURA NELLA CITTA DEI MORTI VIVENTI (FRAYEURS)
Dania Films
Italie. Sc. : Lucio Fulci et Dardana Sarchetti. **R. :** Lucio Fulci. **Ph. :** Sergio Salvati (Technicolor). **Déc. :** Massimo Geleny. **Mus. :** Fabio Frizzi. **E.S. et Maq. :** Giannetto de Rossi et Franco Rufini. **Int. :** Christopher George (Peter Bell), Catriona McColl (Mary Woodhouse), Carlo de Mejo (Gerry) Antonella Interlenghi (Emily), Giovanni-Lombardo Radice (Bob), Janet Agren (Sandra), Daniela Doria, Fabrizio Giovina, Luca Pessner, Venantino Venantini, Michele Soavi, Luciano Rossi, Robert Sampson, Adélaïde Aste. 92 mn.

LE LAC DES MORTS-VIVANTS.
Eurociné
France-Espagne. Sc. : Julian Estelim (Daniel Lesœur). **R. :** J.A. Lazer (Jean Rollin). **Ph. :** Max Monteillet (couleurs). **Mus. :** Daniel White. **E.S. :** Michael Nizzo. **Maq. :** Christine Sauvage. **Int. :** Howard Vernon, Anouchka, Pierre Escourou, Anthony Mayans, Nadine Pascale, Jean Rollin.
Né en 1914, Howard Vernon s'est rendu célèbre par ses interprétations de germaniques officiers ou espions dans quelques bons films comme *Boule de Suif* (Christian Jaque-1945), *Le père Tranquille* (Noel-Noel-1946), *Le Silence de la Mer* (J.P. Melville-1948) ; on le vit aussi dans quelques films d'aventures comme *L'Homme de la Tour Eiffel* (Burgess Meredith-1948), *Black Jack* (J. Duvivier-1949) ou *La Taverne de New-Orleans* (William Marshall-1950). Après *Le Diabolique Dr Mabuse* (F. Lang-1960), Vernon s'est adonné au Fantastique européen de la pire espèce, le plus souvent sous la direction de l'ineffable Jesus Franco. Citons *L'Horrible Dr Orloff* (1961), *Le Sadique Baron Von Claus* (1963), *Dans les Griffes du Maniaque* (1965), *Les Infortunes de la Vertu* (1968), *Le Trône de Feu* (1969), *Dracula prisonnier de Frankenstein* (1971) où il est Cagliostro, etc... Ces films, plus érotico-pornographiques que de terreur, alternaient avec d'autres, plus franchement érotiques, tels que *Sex*

Charade (1970), *Christine, princesse de l'Erotisme* (1971), *Trois Filles Nues dans l'île de Robinson* (1971), *Le Miroir Obscène* (1973) et d'autres perles sans doute appréciées des amateurs. Prisonnier d'une médiocrité permanente, Howard Vernon a, par moments, prêté son talent (car il en a) à de plus estimables entreprises, telles que *Le Train* (John Frankenheimer-1963), *Alphaville* (Jean-Luc Godard-1964), *La curée* (Vadim-1965) ou *La Rose Ecorchée* (Claude Mulot-1969). Adrian Hoven l'a aussi utilisé, et, pour Pierre Chevalier, il a retrouvé le pire fantastique bien de chez nous avec la nullissime *Vie Amoureuse de l'Homme Invisible* (1970). Dans *La Comtesse Perverse* (Jesus Franco-1973), son personnage s'appelle modestement le comte Zaroff ! Bref, sans doute la pire filmographie de tout le fantastique ! Plus récemment, l'infortuné Vernon semble être tombé de Charybde en Scylla, car après *Dr Jekyll et les Femmes* (W. Borowczyk-1980), le retrouver ici sous la férule de Jean Rollin n'est pas de bonne augure pour la continuation de sa triste carrière.

FEAR NO EVIL (EFFROI)
Avco-Embassy.
U.S.A. Sc. : Frank Laloggia. **R. :** Frank Laloggia. **Ph. :** Fred Goodrich (couleurs). **Mus. :** Frank Laloggia et David Spear. **E.S. :** Leon Morganti, Robert Brown et Peter Kuran. **Maq. :** Richard Jay Silverthorn. **Int. :** Stephan Arngrim (Andrew Williams), Elizabeth Hoffmann (l'Archange Michel-Margaret Buchanan), Kathleen Rowe McAllen (l'Archange Gabriel-Julie Fanshowe), Frank Birney (père Daly), Daniel Eden (Tony), Jack Holland (l'Archange Raphael-père Damon), Barry Cooper (Williams) Alice Sachs (Mme Williams), Paul Haber (Mark), Roselyn Gugino (Marie), Richard Jay Silverthorn (Lucifer), Mary Ann Simpson (Branda), Joyce Bumpus (Susan), Patricia Desillis (Bette), Malcolm Hegge (Tommy), Joe Laloggia (l'ivrogne). 92 mn.

SEXY EROTIC LOVE (EXOTIC LOVE)
Mondial Films
Italie. Sc. : Enrico Michettoni. **R. :** Joe d'Amato. **Ph. :** Aristide Massaccesi (Joe d'Amato)(couleurs). **Int. :** Laura Jimenez, Mark Shannon, A. Goren.

VIRUS, INFERNO DEI MORTI VIVENTI (VIRUS CANNIBALE)
Beatrice Films-Dara Films.
Italie-Espagne. Sc. : Claudio Fragasso et J. Cunilles. **R. :** Vincent Dawn (Bruno Mattei). **Ph. :** Juan Cabrera (Telecolor). **Mus. :** G. Dell'Orso. **Int. :** Margit Evelyn Newton, Frank Garfield, Sean Karay, Robert O'Neil, 95 mn.

INCUBO SULLA CITTA'CONTAMINATA (L'AVION DE L'APOCALYPSE)
Dialchi Films et Lotus Films
Italie-Espagne. Sc. : Antonio et Pietro Regnoli. **R. :** Umberto Lenzi. **Ph. :** Hans Burman Sanchez (Eastmancolor). **Mus. :** Stelvio Cipriani. **Int. :** Hugo Stiglitz (Miller), Laura Trotter (Ann Miller), Mel Ferrer (Gen. Murchison), Francisco Rabal (major Holmes), Rosaria Omaggio (Sheila). 81 mn.
Né en 1917, Mel Ferrer, ex-metteur en scène (*Vendetta*-1946, *Les vertes demeures*-1959) se consacra surtout à l'interprétation et l'on se souvient de ses magnifiques prestations dans *Rancho Notorious (L'ange des maudits)* de Fritz Lang (1952), dans *Scaramouche* de George Sidney (1952) où il livre à Stewart Granger le duel le plus long du cinéma ; *Knights of the Round Table (Les chevaliers de la Table Ronde)* de Richard Thorpe (1953) où il campe le noble Roy Arthur ; *War and Peace (Guerre et paix)* de King Vidor (1955) auprès de sa femme d'alors, la délicieuse Audrey Hepburn : *The Sun Also Rises (Le soleil se lève aussi)* de Henry King (1957) excellente transposition du monde coloré d'Ernest Hemingway ; *The Longest Day (Le jour le plus long*-1961) ; *El Greco* de Luciano Salce (1964), etc. Le Fantastique a fréquemment bénéficié de sa talentueuse présence : dans *The World, The Flesh and the Devil (Le monde, la chair et le diable)* de Ranall MacDougall (1958), il est l'un des trois survivants de l'holocauste atomique avec Harry Belafonte et Inger Stevens ; dans *Et mourir de plaisir* de Roger Vadim (1960), il est confronté à la belle Carmilla, vampire imaginé par Sheridan Le Fanu tandis que dans la version 1960 des *Mains d'Orlac* d'Edmont T. Gréville, il succède à Conrad Veidt et à Colin Clive dans le rôle du pianiste aux mains d'assassin. Non crédité au générique, il apparaît déguisé en mister Hyde dans *Paris when it Sizzles (Deux têtes folles)* de Stanley Donen (1964). *L'Antecristo (L'Antechrist)* d'Albert de Martino (1974) l'oppose à une Carla Gravina jalouse des lauriers de Linda Blair. Dans the *Amazing Captain Nemo (Le retour du Capitaine Nemo)*, téléfilm d'Alex March (1974), il est le vilain qui tente de saboter le submersible de son homonyme Jose Ferrer-Nemo, après que le dément Neville Brand lui ait tranché la gorge avec une faux dans *Death Trap (Le crocodile de la mort)* en 1976. C'est un autre crocodile, géant celui-là, qu'il affronte avec Barbara Bach dans *Il Fiume del Grande Caimano (Alligator)* de Sergio Martino (1979).

THE SURVIVOR (LE SURVIVANT D'UN MONDE PARALLELE)
Hemdale
Australie. Sc. : David Ambrose d'après le roman de James Herbert : The Survivor. **R. :** David Hemmings. **Ph. :** John Seale. **Déc. :** Bernard Hides. **Mus. :** Brian May. **Maq. :** Gill Porter. **E.S. :** Monty Fieguth et Victor Wilson. **Int. :** Robert Powell (Keller), Jenny Agutter (Hobbs), Joseph Cotten (le prêtre), Angela Punh Mac Gregor (Beth Rogan), Ralph Cotterill (Slater), Peter Summer (Tewson), Adrian Wright (Goodwin), Denzil Howsen (Rogan), Lorna Lesley (Sue Goodwin), Kirk Alexander (Dr Martindale).
La jeune carrière du sympathique Robert Powell, né en 1944, comprend surtout, en dehors de son interprétation mémorable de *Jésus* sous la direction de Franco Zeffirelli (1976), des rôles variés de scénarios fantastiques. Sous la houlette de Ken Russell, il fut *Malher* (1974), puis le père de *Tommy* (1975), et Don Sharp en fit le héros de la version 1978 des *39 Marches*, encore plus passionnante que celle de Hitchcock. Dans *The Asphyx*, de Peter Newbrook (1972) il était l'assistant du savant qui devenait immortel et dans l'excellent *Asylum*, de Roy Ward Baker (1972), il était le docteur servant de fil conducteur aux divers sketches axés sur la folie. On le vit aussi dans la version 1977 des *4 plumes blanches* réalisée pour la T.V. par Don Sharp. Et c'est, en Australie, l'éblouissant *Harlequin*, de Simon Wincer (1980) suivi de ce *Survivor* réalisé par son ami David Hemmings qui l'avait déjà dirigé en 1972 dans *Running Scared*, première mise en scène de Hemmings.

ZOMBIE HORROR (LE MANOIR DE LA TERREUR)
Esteban Cinematografica
Italie. R. : Andra Bianchi. **Ph. :** Gianfranco Maioletti. **Maq. :** Giannetto de Rossi. **Int. :** Karim Weil, Gian Luigi Chrizzi, Peter Bark, Maria Angela Goordan.

L'ALDILA (L'AU-DELA)
Fulvia Films
Italie. Sc. : Lucio Fulci, Dardano Sarchetti et Giorgio Maruzzi. **R. :** Lucio Fulci. **Ph. :** Sergio Salvati (Color-Scope). **Mus. :** Fabio Frizzi. **Maq. :** Giannetto de Rossi. **E.S. :** Giannetto de Rossi et Germano Natali. **Int. :** Catriona McColl (Lisa), David Warbeck (John), Sarah Keller (Emily), Lucio Fulci (le bibliotécaire), Veronica Lazar (servante), Al Cliver, Antoine St-John. 85 mn.

1981

BLOODEATERS
CM Productions
U.S.A. Sc. : Chuck McCramm. **R. :** Chuck McCramm. **Int. :** Charles Austin, Beverly Shapiro, John Amplas.

QUELLA VILLA ACCANTO AL CIMITERO ou **FREUDSTEIN (LA MAISON PRES DU CIMETIERE)**
Fulvia Films
Italie. Sc. : Lucio Fulci, Dardano Sarchettii et Giorgio Maruzzi. **R. :** Lucio Fulci. **Ph. :** Sergio Salvati (Color-Scope). **Mus. :** Walter Rizzati. **Maq. :** Giannetto de Rossi. **E.S. :** Maurizio Trani. **Int. :** Catriona McColl (Lucy), Dagmar Lassander (Norman), Anna Pieroni (Ann), Giovanni de Narda (le docteur Freudstein), Daniela Dario, Lucio Fulci. 86 mn.

L'ABIME DES MORTS-VIVANTS
Eurociné
France. Sc. : Daniel Lesœur. **R. :** A.M. Franck (Daniel Lesœur). **Ph. :** Max Monteillet. **Mus. :** Daniel White. **Int. :** Manuel Gelin, France Jordan, Jeff Montgomery. 95 mn.

KUNG-FU ZOMBIE
Hong-Kong. Sc. : Wong Hoi Ming. **R. :** Hwa I Hung. **Int. :** Kwon Young Moon, Chiang Tao, Chang Leu, Chang Kay Ying, Pak Sha lik.

1982

PENGABDI (titre anglais : **SATAN'S SLAVE)**
Rapi Films
Indonésie. R. : Sisworo Gautama Putra. **Ph. :** F.E.S. Tarigan M.A. (Couleurs). **Int. :** Ruth Pelupessy, W.D. Mochtar, Fachrul Rozy, Simon Cader, Diana Suarkom, J.M. Damsyik, Doddy Sukma.

CREEPSHOW
Laurel Productions
U.S.A. Sc. : Stephen King d'après les B.D. des E.C. Comics. **R. :** George Romero. **Ph. :** Michael Gornick (Technicolor). **Maq. :** Tom Savini. **Dessins animés :** Jack Kamen. **Int. :** Hal Holbrook, Adrienne Barbeau, Fritz Weawer, Leslie Nielsen, Carrie Nye, E.G. Marshall, Stephen King. 90 mn.

HYSTERICAL
Cinema Group.
U.S.A. Sc. : Bill Hudson, Mark Hudson, Brett Hudson, Trace Johnston. **R. :** Chris Bearde. **Int. :** The Hudson Brothers, Charlie Callas, Bud Cort, Robert Donner, Murray Hamilton, Julie Newmar, Cindy Pickett, Clint Walker, Keenan Wynn.
Parodie délirante des plus célèbres films fantastiques et d'épouvante (la période Hammer, *Jaws*, *Les aventuriers de l'arche perdue*), où l'on retrouve bien évidemment le thème des zombies. Une cohorte de quelques 120 morts-vivants dont le cri de ralliement est « What a difference does it make ? » (« Qu'est-ce que ça peut bien faire ? ») déambule dans une petite cité portuaire terrorisée par le croquemitaine Richard Kiel.

LA MORTE-VIVANTE
Films ABC, Films du Yaka, Films Alenaz et Sam Selsky
France. Sc. : Jean Rollin. **R. :** Jean Rollin. **Ph. :** Max Monteillet (Couleurs). **Mus. :** Philippe d'Aram. **E.S. :** Benoit Lestang. **Int. :** Françoise Blanchard (Catherine), Marina Pierro (Hélène), Carina Barone (Barbara), Mike Marshall (Greg), Fanny Magier (Jenny), Sandrine Morel (Catherine enfant), Delphine Laporte (Hélène enfant).

ONE DARK NIGHT
Comworld Pictures
U.S.A. Sc. : Tom McLoughlin et Michael Hawes. **R. :** Tom McLoughlin. **Ph. :** Hal Trussell (Couleurs). **E.S. :** Tom Burman, Sonny Burman et Bob Williams. **Int. :** Meg Tilly (Julie), David Mason Daniels (Steve), Leslie Speights (Kitty), Elizabeth Daily (Leslie), Melissa Newman (Olivia), Adam West (Allen, mari d'Olivia). 90 mn.

EVIL DEAD
Renaissance Pictures
U.S.A. Sc. : Samuel Raimi. **R. :** Samuel Raimi. **Ph. :** Tim Philo (Couleurs). **Déc. :** David Goodman. **Mus. :** Joe Loduca. **Maq.** et **E.S. :** Tom Sullivan. **Int. :** Bruce Campbell (Ash), Ellen Sandweiss (Cheryl), Betsy Baker (Linda), Hal Delrich (Scott), Sarah York (Shelly). 85 mn.

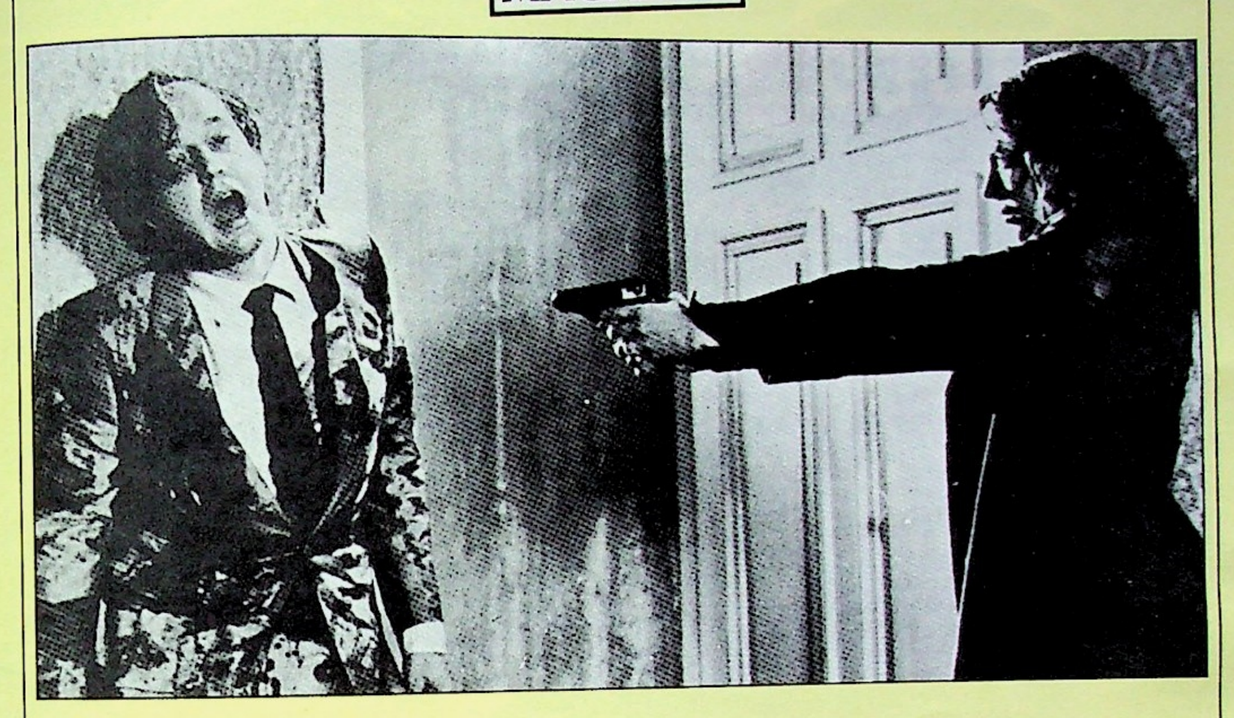
L'auteur de cette filmographie remercie ses amis cinéphiles français et étrangers qui l'ont aidé à la compléter.

Une horde de zombies animée par une force extra-terrestre... (« Invisible Invaders », 1959).



VIDEO FANTASTIQUE

MAGAZINE



NOTRE FAVORI :

POSSESSION

(France/RFA, 1980)

INTERPRETES : ISABELLE ADJANI, SAM NEILL, HEINZ BENNENT.
REALISATION : ANDRZEJ ZULAWSKI.
DUREE : 2 h 07 (vidéo)
DISTRIBUTION : GCR

SUJET : « Une jeune femme, Anna, déchirée entre l'amour qu'elle porte à son mari et à son amant, se laisse posséder par un monstre épouvantable, qui l'entraîne dans le sang et la folie... ».

CRITIQUE : Les réussites françaises en fantastique étant si fréquentes, il nous semblait évident, après sa présentation au Festival de Cannes, que *Possession* allait réveiller notre « brillante » industrie cinématographique... Au contraire, ce fut un cruel échec commercial pour Zulawsky malgré l'immense talent avec lequel il a incité ses comédiens à donner le meilleur d'eux-mêmes dans des rôles exacerbés où leur sensualité explose à travers une folie sauvage, mais aussi émouvante... Il a également su manier avec lucidité un sujet difficile qui n'hésite pas à aborder la politique (le cadre de l'histoire est une ville — Berlin — qui souffre du même drame qu'Anna : la déchirure) et traiter l'imaginaire d'une façon *différente* ; ainsi Andrzej Zulawski ne se contente pas de nous confirmer avec *Possession* que les plus sombres horreurs sont cérébrales, il se permet également avec cet authentique chef-d'œuvre de porter un nouveau regard sur le fantastique ! Ce n'est en effet pas tant le monstre lui-même (conçu par le génial Carlo Rambaldi) qui nous terrifie que les crises psychotiques des protagonistes du film. Traqués d'une manière vertigineuse par la caméra qui vire-volte autour d'eux, Anna, son mari et son amant sont pris de panique à l'idée de perdre pied avec la réalité : Anna est écartelée entre ses deux amants, et ces derniers hurlent leur folie naissante, chacun d'eux ayant conscience de perdre la femme aimée et découvrant à la place avec horreur une créature innommable. Nous ne seront donc nullement étonnés que les crimes particulièrement choquants soient perpétrés par Anna et son mari et non par cette chose répugnante.

Avec *Possession,* (dont le thème de départ rappelait le *Chromosome 3* de Cronenberg), Zulawski nous dévoile une autre facette du fantastique : un pouvoir puissant et monstrueux qui surgit en nous lorsque l'Homme est incapable de contenir plus longtemps ses propres névroses. Anna n'arrive plus à garder l'équilibre dans son « manège à trois », son mari ne contrôle plus ses nerfs — Anna et son enfant étant sa seule famille, il ne peut les perdre — et son amant est dévoré par une passion envers le sexe et la drogue. Tous trois « possédés » par leurs phobies ou pulsions se laissent gagner par ce monstre mental qui les dévore peu à peu. Zulawski se plaît ainsi à disséquer ces personnages et c'est avec un sentiment de voyeurisme que l'on assiste à ces scènes qui portent le paroxysme à un niveau jamais atteint auparavant. Certains ont osé s'indigner de la prestation d'Isabelle A., lui reprochant « d'en faire trop » alors que son rôle lui demande précisément de ne pas se plier aux sacro-saintes traditions et de se livrer totalement à ses crises spasmodiques, à l'image de ce qu'elle a créé, et qui la bouleverse. Isabelle Adjani et Sam Neill sont extraordinaires et contribuent grandement à faire de *Possession* le film fantastique le plus novateur depuis *2001 !*

Duplication décevante, en particulier au niveau du son.

ROBERT SCHLOCKOFF

HIT-PARADE

1 - 2001, L'odyssée de l'espace (MGM/RCV)
2 - Conan le barbare (Thorn Emi)
3 - Elephant Man (Thorn Emi)
4 - Rien que pour vos yeux (Warner)
5 - Les chiens de paille (Thorn Emi)
6 - Le bal des vampires (MGM/RCV)
7 - Dr No (Warner)
8 - Mary Poppins (Walt Disney/Films Office)
9 - Diva (Polygram)
10 - Rien que pour vos yeux (UA/Warner)
11 - Outland (Warner)
12 - Le choc des titans (RCV)



BARON BLOOD

(GLI ORRORI DEL CASTELLO DI NORIMBERGA)
(Italie/Allemagne, 1972)

INTERPRETES : ELKE SOMMER, JOSEPH COTTEN, ANTONIO CANTAFORA, MASSIMO GIROTTI.
REALISATION : MARIO BAVA
DUREE : 1 h 31 (vidéo)
DISTRIBUTION : V.I.P.
INEDIT

SUJET : « En prononçant des incantations, deux jeunes gens ressuscitent le monstrueux baron Von Kleist, tortionnaire mort voici trois siècles. La série d'atrocités recommence... »

CRITIQUE : Après avoir longtemps trainée dans les caves d'un distributeur français qui a finit par l'abandonner, cette production méconnue de Mario Bava est enfin visible grâce à la vidéo.
Double bonne surprise en plus, puisque *Baron Blood* se révèle une œuvrette très prenante et non dénuée de qualité. Si l'intrigue innove parfois, on ne peut en dire autant du déroulement du scénario, fort classique et largement pourvu d'événements prévisibles.
C'est donc sur sa mise en scène seule que pouvait compter Mario Bava, et il est juste de dire qu'il s'en tire avec panache. Multipliant les cadrages acrobatiques, jouant sur les gros plans et les zooms bien employés (c'est assez rare pour être signalé), transcendant par la magie de ses éclairages un assez banal cadre touristique en Bavière, Mario Bava nous fait entrer peu à peu dans son jeu et fignole quelques scènes fort brillantes : la poursuite dans les rues désertes et embrumées d'une cité figée, la résurrection du monstre, la vengeance des torturés ou le vertige soudain d'Elke Sommer.
Servi par d'excellents comédiens dont Joseph Cotten qui trouve là un de ses derniers bons rôles, *Baron Blood* nous prouve une fois de plus qu'il n'y a pas véritablement d'œuvre mineure chez les « grands ».
Etat de la copie : excellent. Duplication bonne. **(O.B.)**

LA CHASSE SAUVAGE DU ROI STAKH

(DIKAIA OKHOTA KOROLIA STAKHA)
(U.R.S.S., 1979)

INTERPRETES : BORIS PLONIKOV, VALENTINA CHEDRIKOVA, ELEN DIMITROVA
REALISATION : VALERI ROUBINTCHIK
DUREE : 1 h 57 (vidéo)
DISTRIBUTION : POLYGRAM

SUJET : « Sous cette appellation se cache une terrible malédiction dont la seule évocation terrorise toute une contrée de la Bielorussie. C'est ce que va découvrir un jeune ethnographe venu de Pétersbourg pour étudier les légendes folkloriques de la région... »

CRITIQUE : Voilà une œuvre étrange et fascinante, qui lentement déroule son écheveau de pâle lumière aux accents de mélancolie, et, telle une araignée, tisse sa toile fantastique dans laquelle le spectateur envoûté se retrouve capturé. Légende et réalité s'y chevauchent constamment, l'une prenant le pas pour se substituer à l'autre.
L'héroïne ne parvient d'ailleurs pas à les différencier, car dans son univers, c'est la légende, oppressante, épouvantable qui dicte le rythme du quotidien. Le temps martèle sa vie du son qui retentit sous les sabots de la chasse, un écho d'outre-tombe répandant son fatal écho dans les murs de l'ancestrale demeure, y instaurant une inéluctable terreur. Inéluctable comme la destinée furtive et tourmentée à laquelle ses ancêtres l'on condammé, car le blanc visage figé que la jeune femme arbore renferme les noirs démons d'un passé qui l'a poursuit tel un infernal cauchemar. Pour repousser ces forces maléfiques, sa gouvernante tentera bien sûr de l'exorciser en noyant son corps diaphane dans un blanc océan de duvets (symbole de purification) mais en vain ! D'ailleurs comment pourrait-elle échapper à ses profondes hantises : le spectre de la dame en bleu, l'invisible petit homme et surtout l'infernale *Chasse sauvage du roi Stakh* à laquelle elle est consacrée pour l'ultime sacrifice ?
Semblable aux héroïnes d'Edgar Poë, elle se consume lentement, telle une frêle bougie, soufflée par le vent glacial de la fatalité.
C'est face à ce monde d'une autre dimension que vont se heurter la sensibilité et la logique d'André, fraîchement émoulu de l'université de Pétersbourg. Chaotique choc de deux civilisations ! Lui refuse de croire à ces fantômes se nourrissant de la substance vitale des êtres qui l'entourent. Il veut voir, être sûr, *savoir*. Alors il va enquêter, observer et découvrir qu'au-delà de l'obscurantisme qu'il suppose chez les habitants, il va lui falloir lutter contre l'indifférence passive des autorités administratives qui acceptent des morts incompréhensibles et rejettent sa curiosité par des conseils voilés d'une sourde menace.
Car si *La chasse sauvage du roi Stakh* est un admirable poème fantastique, il est aussi et peut être davantage un long cri lancé dans le silence des plaines de l'U.R.S.S. pour amener les hommes à réagir contre les lois de l'oppression qu'ils subissent. Dans des pays dont on sait le prix de la liberté, certains s'élèvent et tentent par les moyens dont ils disposent d'amener une prise de conscience sur de tragiques vérités. Aussi ne sera-t-on pas surpris de la démarche de Roubintchik en ce sens. Le personnage d'André va progressivement découvrir le parallèle entre le mythe et la réalité qui ne font qu'un. Cette chasse sauvage n'est elle pas le reflet d'un suprême pouvoir qui brise toute aspiration vers une vie normale ? Toute porte à le penser : les orphelins errants du village qui déclarent : « La chasse est venue, alors ils nous ont tous amené et ceux qui protestaient sont morts », les artistes ambulants divulgant la vérité par marionnettes interposées, également massacrés par « la chasse ». Et il en sera de même pour l'ami trop curieux d'André, qui tel Icare, verra ses ailes brûlées pour avoir de trop près frôlé la vérité.
La chasse sauvage du roi Stakh est un film superbe, baigné d'une clarté aux reflets oniriques, qui vous submerge tel un songe mystérieux. Une merveilleuse photographie d'un cachet propre aux pays de l'Est vient réhausser de ses admirables teintes hivernales l'atmosphère fantasmagorique de cette œuvre hantée, de fantômes bien plus réels qu'ils n'y paraissent.
A noter l'étonnante interprétation de Valentina Chendrikova, pour laquelle un prix lui fût attribué au Festival de Paris en 1980, tandis que le film obtenait une mention spéciale largement méritée.
Copie et duplication sont excellentes, ainsi que le doublage. **(C.K.)**

LA CHOSE D'UN AUTRE MONDE

(THE THING)
(USA, 1951)

INTERPRETES : JAMES HARNESS, DEWEY MARTIN, MARGARET SHERIDAN
REALISATION : CHRISTIAN NIBY, HOWARD HAWKS
DUREE : 1 h 57 (vidéo)
DISTRIBUTION : CINETHEQUE

SUJET : « Au pôle Nord, une étrange créature végétale venue de l'espace répand la terreur parmi un groupe de militaires et de scientifiques... »

CRITIQUE : *The Thing*, grand classique de la science-fiction — dont John Carpenter a réalisé le remake dernièrement — conserve aujourd'hui toutes les qualités attribuées par ses créateurs : nervosité et rapidité servent une am-



biance minutieusement reconstituée et une photographie soignée. La mise en scène de Christian Niby porte la marque indélébile d'Howard Hawks, et peut-être sans lui le film n'aurait-il pas été aussi maîtrisé. Kawks traite les aventures de ces militaires affrontant ce qu'ils appellent une « Carotte de l'Espace » sur un mode alerte, où les déplacements rapides et vifs des personnages se juxtaposent à un dialogue volontairement volubile et excessif, créant le vrai rythme du film. De cette sorte, les limites exiguës du décor reculent, donnant plus d'ampleur à l'action pure.
Ce « Drame des Neiges » se transforme en comédie de terreur teintée d'un humour sec et impertinent. Le danger rôdant autour de ces héros du Pôle semble bien secondaire. Cette « Chose » gêne, dérange l'ordre social de cette micro-société américaine, qui après la tentative de contact échouée d'un savant utopiste, s'empressera de l'exterminer.[curieuse parabole politique, lorsque l'on sait quelles tensions animaient la nation américaine en 1951].
Duplication correcte. Son moyen. **(D.S.)**

CŒUR DE VERRE

(HERZ AUS GLAS)
(Allemagne, 1976)

INTERPRETES : JOSEF BIERBICHLER, STEFAN GUTLER, CLERENS SCHEITZ
REALISATION : WERNER HERZOG
DUREE : 1 h 37 (vidéo)
DISTRIBUTION : RCV




HURLEZ PLUS FORT
E. SCIOTTI.
DEMONIAC
l'ombre de la mort
Disponible
dans les meilleurs vidéo-clubs
DELTA
VIDEO
DIFFUSION
116, avenue des Champs-Élysées - tél. : 563 17 27 - télex : ISO-BUR 641 605

SUJET : « Dans un petit village bavarois, la mort de l'inventeur du verre rubis et l'incendie de la verrerie provoquent la consternation. Pour Hias, le berger, connu pour ses dons de visionnaire, c'est le début d'une ère nouvelle : celle du malheur et de la folie... »

CRITIQUE : *Cœur de verre* provoqua la curiosité lors de sa sortie initiale en 1976. En effet, Werner Herzog avait lui-même hypnotisé ses acteurs, afin de créer l'atmosphère envoûtante du film. Le résultat laisse cependant perplexe : on scrute l'écran afin de découvrir l'intérêt du procédé, mais rien ne semble transparaître !

En fait, Herzog ne se démarque pas de sa démarche cinématographique habituelle : on retrouve son style caractéristique et sa « philosophie » (la folie « géniale » !), cherchant toujours à rompre les barrières de sa schizophrénie, la difficulté de communiquer devant se compenser par le désir très marqué de la connaissance. Jusque dans ses dernières réalisations, c'est la ligne de conduite que le cinéaste s'est toujours proposée, et à partir de laquelle il a élaboré ses différents sujets.

Le début du film nous propose une suite d'images figées, différents paysages se succèdant sur la très belle musique du groupe allemand Popol Vhu. Les dialogues peu nombreux, débités sur un ton monocorde, les voix chuchotant, donnent l'impression d'un état second, cotoneux, créant un climat réellement fantastique et envoûtant. Mais quel dommage que cela soit brisé par d'interminables séquences champêtres et « folkloriques », provoquant lassitude et ennui.

Malgré tout, *Cœur de verre* nous offre quelques scènes attirantes, consacrées au métier du verre, quelques plans superbes comme celui, saisissant, qui nous permet de découvrir Hias, le berger, sur une colline surplombant le village. Tout cela, cependant, est bien insuffisant pour satisfaire le spectateur. Déplorons, en outre, le manque de luminosité de la copie, ainsi qu'un doublage excécrable.

(L.L.)

CREVE PETITE SŒUR, CREVE !

(DIE SISTER, DIE !)
(U.S.A., 1980)

INTERPRETES : EDITH ATWATHER, JACK GING, ANTOINETTE BOWER, KENT SMITH
REALISATION : RONALD KENT FOREMAN
DUREE : 1 h 30
DISTRIBUTION : VIP
INEDIT

SUJET : « Un important héritage provoque toujours bien des convoitises et particulièrement au sein de sa propre famille. Cela Amanda ne l'ignorait pas, mais savait-elle jusqu'où pouvait aller cette convoitise ? »...

CRITIQUE : Totalement inédit jusqu'alors, ce *Die, Sister, Die !*, s'il n'apporte rien au genre qui nous intéresse, n'en est pas moins une sympathique surprise. A l'encontre de sa jacquette prometteuse d'un macabre spectacle, ce film, malgré quelques scènes d'horreur et une atmosphère d'épouvante, se présente surtout comme une étude psychologique approfondie sur la relation d'un insolite trio. Amanda, la petite sœur, est en fait l'aînée d'une famille de trois enfants issus d'un père à l'écrasante personnalité. A sa mort, Amanda qui l'a idôlatré sa vie durant en vain se retrouve à la tête d'une immense fortune que son cher petit frère ne peut se résoudre à lui laisser. Tous deux se haissent, mais pourquoi ? Et qu'est il advenu de leur autre sœur tendrement chérie de son papa, alors qu'elle semble avoir quitté la maison le jour même de sa mort ?



Quel est le terrible secret qui hante les nuits d'Amanda jusqu'à la pousser à des tentatives de suicides renouvelées ? Et si son frère la déteste, pourquoi tente-t-il de la sauver à plusieurs reprises, et pousse-t-il l'indulgente jusqu'à lui trouver une infirmière *très* compétente ? Puzzle d'énigmes, d'interrogations, et de mystères... Bribes révélateurs, cris et chuchotements sont au rendez-vous de cette étrange histoire somme toute très morale, et admirablement interprétée par Edith Atwather dans le rôle d'Amanda. Une intéressante réalisation qui recèle l'esprit et l'atmosphère d'un *Chut, chut chère Charlotte*... Bonne duplication, dans une version originale parfaitement sous-titrée.

(C.K.)

FACE A LA MORT

(FACE OF DEATH)
(U.S.A., 1980)

REALISATION : CONAN LE CILAIRE
DUREE : 1 h 48
DISTRIBUTION : CINETHEQUE

SUJET : « Vingt années de recherche à travers le monde ont



conduit le Professeur Frans Gross à découvrir les différents aspects de la mort. Avec ce film, il nous invite à le suivre à travers ce périple particulièrement éprouvant... »

CRITIQUE : Présenté par Cinéthèque, ce titre reflète parfaitement la révoltante confrontation proposée au spectateur durant 108 mn s'avérant plus longues et plus insoutenables les unes que les autres. Film-témoin, mais aussi film-choc, à scandale, *Face à la mort* est surtout l'une de ces productions devant lesquelles nul ne saurait rester indifférent. On peut être heurté, terrifié, bouleversé ou révolté, mais il est impossible de demeurer insensible à ce flot d'images macabres qui font défiler ces multiples visages, tous également épouvantables, de notre ultime ennemie commune : la mort !

Devant la réalisation d'un sujet aussi épineux, toutes les hypothèses étaient permises et certes pas les plus honorables. Si la mort par son implacable inexorabilité inspire la terreur à la plupart d'entre nous, elle n'en exerce pas moins une funèbre fascination qui pouvait auréoler ce film d'un impact commercial des plus malsains.

Or, et c'est là la grande surprise de ce *Face à la mort*, il n'en est rien... Réalisés et présentés sous forme de documentaires, ces récits sont proposés sans complaisance aucune. Ils sont le fruit d'un regard lucide porté sur les différents aspects de la mort par un médecin en pathologie, et sa profession même est explicite de sa propre insensibilité physique devant ses images-témoins. Mais vingt ans de recherches pour constituer cet enchaînement de tableaux funestes lui ont donné, dit-il (et nul n'en sera surpris), une autre perception psychologique de l'Homme. De l'Amazonie à l'Afrique en passant par l'Orient et l'Amérique, il nous dévoile les visages les plus hideux et souvent les plus monstrueux et les plus stupides de la mort, de *toutes* les morts. Celles de l'Homme bien sûr, mais aussi celles des animaux, celles de la nature, et devant tous ces anéantissements qui sont une répercussion en chaîne, il s'interroge, *nous* interroge. L'Homme, cet être « civilisé », si parfait et tellement sûr de lui et de son savoir, n'est-il pas le grand, voire l'unique responsable de ces ignobles atteintes à l'essence de la vie-même ? Au fond existe-t-il réellement des circonstances du hasard ?

Odieux pensera-t-on, ou complaisant, peut-être ! Mais dérangeant assurément, et c'est là l'essentiel. Qui donc après avoir découvert ce *Face à la mort*, pourra en toute quiétude savourer son plat de viande ? Qui après avoir contemplé les massacres d'animaux, pourra se persuader qu'il est élégant et confortable de porter une belle parure de fourrure ? Et qui après avoir vu de ses propres yeux ces obcènes exécutions capitales, pourra encore se regarder en face en affirmant qu'il est pour la peine de mort ?

Car plus qu'un film sur la mort et ses mystères, *Face à la mort* est avant tout un réquisitoire pour le respect et le droit à la vie pour tous. *Face à la mort* s'avère un foudroyant témoignage visuel qui tend à prouver que le regard de l'Homme peut être parfois plus éloquent que ses paroles.

Loin de l'habituel cortège d'horreurs cinématographiques rassurantes pour le fervent amateur, *Face à la mort* se révèle d'un réalisme qui peut le mettre hors de portée des spectateurs les plus endurcis. Il est donc à déconseiller totalement aux personnes sensibles !

(C.K.)

FANTOME D'AMOUR

(FANTASMA D'AMORE)
(Italie/France, 1980)

INTERPRETES : ROMY SCHNEIDER, MARCELLO MASTROIANNI, EVA MARIA MEINEKEN, WOLFGANG PREISS
REALISATION : DINO RISI
DUREE : 1 h 38 (vidéo)
DISTRIBUTION : VIDEO PRESTIGE



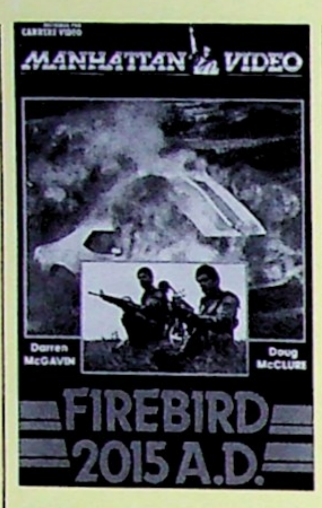
SUJET : « Nino Monti, un industriel italien, rencontre une femme d'une laideur répugnante qui se révèle être le fantôme d'une personne qu'il a jadis beaucoup aimée. Elle va tour à tour lui apparaître sous les traits charmants de celle dont il se souvient et sous ceux de cette misérable créature... »

CRITIQUE : Dino Rossi a bénéficié à la fin des années 1970 de tout un courant de sympathie de la part de la presse et du public français à l'égard du cinéma transalpin ; on crut bon de « découvrir » à quel point les meilleurs comédies dramatiques étaient italiennes. Ce courant permit à Risi de prouver à travers des œuvres telles ce *Fantôme d'Amour* qu'il n'était pas qu'un « amuseur public ».
C'est d'ailleurs vers la France, et son cinéma d'entre-deux guerres, que se tourne ce drame fantastique. On y perçoit un thème cher à Carné : une ancienne histoire d'amour qui renaît l'espace de quelques nuits (ou d'un rêve ?) au bord de vieux quartiers baignants dans une lumière blafarde. Un amour qui s'avère impossible, désespéré. Mais ici, le rêve devient cauchemar car les apparitions du spectre d'Anna s'accompagnent de meurtres sordides. Ce fantôme ne fait pas qu'apporter un peu de poésie dans l'univers bureaucratique et banal savamment entretenu par l'épouse de Nino ; il va empoisonner son existence et le pousser peu à peu dans la fosse aux serpents. C'est donc le cinéma fantastique français des années 1940 qui ressurgit, mais avec un parfum morbide et tristement cruel, et si les premières minutes du film s'écoulent lentement, on se laisse cependant prendre au charme ensorcelant de cette histoire dûe à Bernardino Zapponi qui fut le scénariste du sublime *Profondo Rosso* de Dario Argento. On goûte même avec ferveur à la dernière heure du *Fantôme d'Amour*, grâce également à la splendide musique de Riz Ortolani et au magnifique duo d'acteurs Mastroianni-Romy/Schneider.
Malheureusement, ce film est sorti alors que Risi, Scola et tant d'autres ont commencé à perdre les faveurs du public français et que celui du fantastique leur préfère Fulci ou Argento. Il reste donc à espérer que cette sortie vidéo permettra à l'un des fleurons de Risi d'être redécouvert en France, bien avant de devenir une pièce de musée, même si un « fantôme d'amour » a lui, hélas, bel et bien disparu... **(R.S.)**

FIREBIRD 2015 A.D.

(U.S.A., 1980)

INTERPRETES : DARREN McGAVIN, DOUG McLURE, GEORGE TOULIATOS
REALISATION : DAVID ROBERTSON
DUREE : 1 h 33
DISTRIBUTION : MANHATTAN INEDIT (TELEFILM)



SUJET : « Début du XXI[e] siècle... Les Etats-Unis, comme le reste du monde, sont à cours de pétrole. Pour réaliser de substancielles économies de carburant, le gouvernement américain a décidé de bannir l'automobile. Afin de décourager toute infraction envers cette nouvelle loi, la D.V.C. est chargée de détruire l'automobile de quiconque sera pris en flagrant délit de conduite... Situation inacceptable pour les nostalgiques de la voiture, et source de « bavures » pour les nouveaux flics de la route... »

CRITIQUE : Téléfilm d'anticipation illustrant les lendemains d'une pénurie de carburant, *Firebird 2015 A.D.* souffre d'un cruel manque de moyens qui le condamne à nous asséner durant 1 h 33 de projection le même paysage aride de l'arrière-pays californien où une poignée de motards du futur tente de mettre la main sur les rares voitures encore en circulation.
Ce spectacle qui n'a, en soi, rien de particulièrement excitant est de plus totalement dépourvu de scénario et de logique. Le monde est en crise, l'automobile interdite. Soit. Mais que des « brûleurs » (appelation donnée aux hors-la-loi) fassent, pour le plaisir, rouler des voitures en plein désert ne constitue pas une fin en soi, qui plus est, relève de l'incohérence... ou de la plus absurde gratuité !
Les plus élémentaires questions relatives à l'identité ou au mode de vie des personnages sont tout simplement ignorées, l'intérêt du réalisateur se portant sur l'observation de banalités techniques.
Le « happy end », quant à lui, totalement incongru vu la triste conjoncture, s'avère des plus grotesque. Duplication sans surprise. **(G.P.)**

MACABRO

(Italie, 1980)

INTERPRETES : BERNICE STEGERS, STANKO MOLNAR
REALISATION : LAMBERTO BAVA
DUREE : 1 h 30
DISTRIBUTION : VIP

SUJET : « Jane a subi un double choc terrible : son amant est mort décapité sous ses yeux dans un accident de voiture et sa fille Lucy a noyé peu avant son frère dans une baignoire. Quelques mois après avoir été libérée d'une maison de santé, Jane se livre à un culte macabre... »

CRITIQUE : Dès les premières images où meurent deux êtres chers à Jane, les dés sont jetés : les protagonistes de *Macabro* auront beau se débattre, leur sordide destin s'abattra sur eux. Ils sont damnés à jamais car Lamberto Bava, perpétuant une tradition instaurée par son père Mario, examine tout comme lui une collection de cerveaux humains qui ne répugnent devant aucune ignominie pour parvenir à leurs fins, se déchirant telles des mantes religieuses.
Aucun personnage n'est ainsi sympathique dans ce film où une mère ment à ses enfants pour être tranquille avec son amant, où une fillette de dix ans tue sauvagement son jeune frère, où un aveugle légèrement attardé se prend pour un détective et devient haïssable aux yeux du public à force d'épier la femme qu'il aime, mais à laquelle il n'ose déclarer sa flamme.
On sait d'avance qu'il n'y aura pas d'issue pour ces pions plongés par Bava dans un bain macabre ; macabre comme les farces de Lucy ou les jeux sexuels de Jane qui sont au centre du film. Ce besoin de savoir avec *qui* Jane se livre à cette frénésie sexuelle qui la dévore devient une obsession pour nous, et chaque séquence où Jane se prépare à recevoir son amant est une attente douloureuse pour elle comme pour le spectateur.
Ainsi, *Macabro* est l'œuvre liant la mort, le sexe et le fantastique, sans doute la plus bouleversante depuis le *Peeping Tom* de Michael Powell ; espérons donc que sa sortie vidéo, malgré un mauvais doublage (en particulier celui de l'extraordinaire Bernice Stegers, pulpeuse comédienne révélée par Fellini dans *La Cité des Femmes*), lui permettra de regagner un large public effaçant ainsi de notre souvenir la sortie *honteuse* dont il avait fait l'objet au cinéma. **(R.S.)**



LES MALEFICES DE LA MOMIE

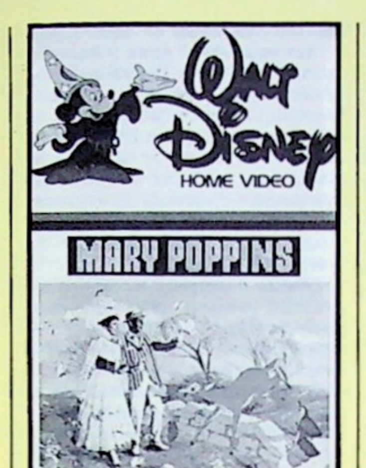
(CURSE OF THE MUMMY'S TOMB)
(Grande-Bretagne, 1964)

INTERPRETES : TERENCE MORGAN, RONALD HOWARD, FRED CLARK
REALISATION : MICHEL CARRERAS
DUREE : 1 h 21
DISTRIBUTION : RCA VIDEO

SUJET : « Après avoir mis à jour une tombe royale inviolée depuis des siècles, l'expédition britanique responsable de cette découverte quitte le Caire pour Londres. C'est là qu'un inconnu usant d'une incantation magique va ramener à la vie la momie du prince Râ. Dès lors de terribles évènements vont se produire, confirmant la malédiction des Pharaons... »



CRITIQUE : Tournée en 1964, cette honnête réalisation n'est certes pas à mettre au tableau d'honneur du genre, malgré d'indéniables et solides qualités qui en font un film plaisant mais sans grandes ambitions.
Bâti sur un schéma classique cher aux productions Hammer, le scénario de Henry Younger apporte cependant une note originale qui mêle étroitement et de façon intelligente l'Egypte des Pharaons et ses rites, au royaume anglais du 19[e] siècle. Si la vérité historique n'est pas le propos essentiel de ces *Maléfices de la momie*, il n'en demeure pas moins vrai que l'aventure qui nous est contée nous paraît totalement crédible et retient notre attention jusqu'à la surprenante découverte finale.
Un regret, concernant cette momie, à laquelle l'aspect théâtral et mystérieux fait nettement défaut et nous amène à songer avec nostalgie à quelques autres qui l'avaient avantageusement précédées. En revanche, le film bénéficie de très beaux décors mis en valeur par une photographie soignée, ainsi que d'un jeu d'acteurs sobre et efficace.
A noter l'exceptionnelle qualité de la copie. Duplication parfaite. **(C.K.)**



MARY POPPINS

(U.S.A. 1964)

INTERPRETES : JULIE ANDREWS, DICK VAN DYKE, DAVID TOMLINSON, GLYNIS JOHNS
REALISATION : ROBERT STEVENSON
DUREE : 2 h 14
DISTRIBUTION : WALT DISNEY

SUJET : « Tout droit sortie d'un conte de fée, une nurse merveilleuse va venir transformer l'univers de deux jeunes enfants... »

CRITIQUE : Au royaume de la magie cinématographique, Walt Disney a toujours été, et restera, ce que Merlin fut aux légendes galloises, et cela *Mary Poppins* ne le démentira certes pas !
Conte traditionnel de l'enfance d'où la symbolique morale n'est jamais absente, ce film se distingue surtout par les multiples talents qui s'y trouvent réunis. Ces atouts ont contribué à lui apporter la qualité qui devait lui valoir cinq Oscars lors de sa sortie déjà lointaine, d'où peut-être l'impression d'une certaine obsolescence.
Mais le temps ne nuit en rien à cette exaltante impression de fraîcheur et de féérie dominant entièrement cette réalisation qui nous entraîne dans un long moment de bonheur. On se prend à rêver qu'en chacun de nous, puisse exister une Mary Poppins et qu'il suffirait de fermer les yeux, en chantant le fameux « Supercalifragili », pour se retrouver dans le paysage magique de la fête foraine, ou dansant un ballet sur les toits du monde... deux des plus remarquables moments du film.
Le premier nous invite dans un univers extraordinaire, où le monde réel s'imbrique dans celui de l'animation avec une stupéfiante corrélation qui force notre admiration, tandis que le second nous emporte sur les toits de la capitale londonniene, baignés d'une lumière surréaliste sur laquelle nous assistons à l'époustouflant ballet des ramoneurs mené par Mary Poppins.
Effets spéciaux, musique et chorégraphie se disputent la place d'honneur pour notre plus grand plaisir, supportés par une solide interprétation dominée par la merveilleuse et talentueuse Julie Andrews, que les fées semblent avoir dótée de surprenantes capacités artistiques.
On ne pourra que regretter quelques longueurs dans une histoire dont on se détache quelquefois, mais qui n'affectent pas vraiment notre ravissement à contempler ce spectacle féérique.
Copie et duplication excellentes.
(C.K.)

LE MONSTRE SANS VISAGE

(EL LADRON DE CADAVERES)
(Mexique, 1956)

INTERPRETES : CROX ALVARADO, WOLF RUBINSKI, COLUMBIA DOMINGUES, CARLOS RIQUELME
REALISATION : FERNANDO MENDEZ
DUREE : 1 h 09 (vidéo)
DISTRIBUTION : P.C.V.

SUJET : « Un savant-fou enlève des catcheurs et se sert de leurs corps afin de créer une race de mutants doués d'une force colossale qui lui permettront de conquérir le monde. »



CRITIQUE : Le catch étant le sport le plus populaire au Mexique, il n'est donc pas étonnant qu'il ait donné lieu à la naissance du plus célèbre héros cinématographique mexicain : « El Santo », et que celui-ci ait affronté en trente ans de carrière les monstres les plus divers. Si *Le monstre sans visage* ne met pas en scène le fameux héros, il se situe dans un milieu similaire, et se trouve probablement à l'origine de nombreuses aventures du « lutteur au masque d'argent ». Contrairement aux films d'El Santo, *Le monstre sans visage* n'abuse pas des scènes de catch, les combats dépassent rarement une minute à l'écran et ils ont en outre l'avantage d'être justifiés par le scénario.
Manifestement inspirée par le mythe de Frankenstein (cadavres déterrés, savant-fou, laboratoire, transplantation du cerveau, monstre à la force herculéenne), l'intrigue ne brille guère par l'originalité. C'est le cadre même de l'action qui donne sa poésie au film ; ainsi, le savant se déguise souvent en vieux mendiant pour tromper la police, l'histoire se déroule de morgue truquée en laboratoire baroque, d'impasses embrumées en cimetière gothique et acquiert vite un aspect « serial » plus proche de Fantômas et de Judex que des fastes victoriennes de la Hammer. Une magnifique scène d'ouverture dans un cimetière nappé de brouillard nous rappèle que Fernando Mendez fut, avant Mario Bava et son *Masque du démon*, un maitre en matière de noir et blanc, réputation qu'il devait confirmer dans le superbe *Les proies du vampire*, tourné un an après. Si l'on ajoute un monstre bestial, un rythme sans temps morts et quelques meurtres plutôt cruels pour l'époque, on comprendra quel plaisir au second degré on peut éprouver à la vision de cette bande dessinée exotique.
Etat du film très médiocre, copie rayée, débuts et fins de bobine hachurés. Duplication moyenne.
(O.B.)

OUTLAND

(USA, 1981)

INTERPRETES : SEAN CONNERY, PETER BOYLE, FRANCES STERNHAGEN
REALISATEUR : PETER HYAMS
DUREE : 1 h 44 (vidéo)
DISTRIBUTION : WARNER HOME VIDEO

SUJET : « Un shérif de l'espace découvre un trafic de drogue organisé par le directeur de la station minière d'Io, et devra affronter les meurtriers lancés à ses trousses... »

CRITIQUE : Œuvre de science-fiction, *Outland* prend curieusement des allures de western classique, tout en dénonçant les complots et scandales appartenant à notre société. Ces trois dimen-



sions temporelles auraient pu gêner le récit filmique ; il n'en est rien. Peter Hyams, talentueux réalisateur de *Capricorn One*, jongle aisément avec ces éléments, créant ainsi un très beau film particulièrement réussi.
Certes, les archétypes des grands westerns se retrouvent à chaque détour du décor de la station minière, tout comme dans la stylisation manichéenne des personnages et de leurs actes. Le scénario, soigneusement articulé, puise son infrastructure - même dans ces archétypes, sans toutefois en garder le conventionnel. Le film possède la grande originalité d'estomper l'importance et la rutilance habituelle des décors afin de valoriser l'action qui l'anime. Les héros vivant dans cette cité ouvrière du futur s'engluent dans des actes quotidiens. Ayant perdu la notion d'humanité, ils apparaissent indifférents et ternes.
Seul de la foule anonyme se détache un « anormal », croyant en des valeurs morales oubliées et révolues ; le shérif s'évertue à incarner un héros désabusé, se

donnant une raison d'exister, et son acte glorieux en devient presque ridicule. Il enrayera le trafic de drogue et dénoncera les responsables, sans pour cela provoquer un réel arrêt d'une machination trop bien organisée.
Peter Hyams traite intelligemment de problèmes actuels (surpopulation, banalisation des identités, manipulation, corruption de hauts fonctionnaires, exploitation perverse d'une société déchue) et, à travers l'œuvre cinématographique, les perpétuelles angoisses de l'Homme enfouies dans l'oubli ressurgissent plus que jamais.
A signaler : une fois de plus, le procédé « Pan and Scan » est utilisé pour permettre le passage du film sur un écran T.V. Cela est déplorable ; néanmoins — fait rare — le film ne perd ni de sa force, ni de son intensité.
Duplication correcte. **(D.S.)**

PATRICK

(Australie, 1977)

INTERPRETES : SUSAN PENHALIGON, ROBERT HELPMANN, ROD MULLINAR
REALISATION : RICHARD FRANKLIN
DUREE : 1 h 44
DISTRIBUTION : VIP

SUJET : « Supportant mal les ébats de sa mère et de son amant, Patrick va les assassiner tous les deux. Trois ans plus tard, nous le retrouvons sur le lit d'une clinique, plongé dans un coma profond et ne devant cette existence factice qu'à l'assistance d'appareils de survie. C'est alors que nous allons réellement faire connaissance avec lui... »

CRITIQUE : Trop rarement traité, et souvent d'une manière totalement dépourvue d'intérêt, le domaine des sciences para-psychologiques offre pourtant une vaste gamme de possibilités pour le cinéma fantastique. *Patrick* est l'exemple-même d'une parfaite maitrise de ce sujet, abordé ici avec une intelligence et une sensibilité très artistiques, qualités qui depuis quelques années semblent être devenues l'apanage du jeune cinéma australien. Le pari n'était pourtant pas aisé !
Le personnage « moteur » de ce film est un être, semble-t-il, passé de vie à trépas ; il n'était donc certes pas évident de parvenir à axer sur lui l'attention du spectateur durant plus d'une heure trente ! Or, *Patrick* réussit à nous captiver, à nous fasciner, malgré son regard « absent » qui, tel un cobra, fascine sa proie. La proie, c'est ici la femme. Qu'importe d'ailleurs laquelle, puisqu'elles prennent toutes le visage de cette mère qu'il aimait au point de la tuer pour l'infidélité qu'elle lui avait témoigné. C'est là l'éternelle relation œdipienne qui va faire basculer la fragile raison de Patrick, pour aboutir au drame qui le conduira à électrocuter la coupable et son amant dans leur bain. Dès lors commence pour Patrick, la phase d'auto-culpabilisation durant laquelle il va expier son acte de fils dénaturé : puisqu'il a tué, il doit mourir aussi.
Durant les trois années suivantes, la clinique du docteur Poget abritera un homme cliniquement mort, et dont le personnel soignant suppose, à tort, qu'il n'y a là que quatre-vingt kilos de chair morte. Supposition parfaitement gratuite, hélas corroborée par la lecture des électro-encéphalogrammes, mais qui s'avère totalement érronée. En fait, non seulement le cerveau de Patrick n'est pas mort, mais il s'est extraordinairement développé dans des domaines inconnus tels l'hypnose, la télépathie, la télékinésie... Autant d'exceptionnelles facultés qu'il contrôle parfaitement et dont quelques personnesl peu désirables (ou trop) deviendront les inconscientes victimes.
C'est la jeune et nouvelle infirmière de Patrick qui, la première, découvrira ses étonnants pouvoirs après les avoir plusieurs fois subis. Révoltée par l'attitude de Patrick, elle va lutter jusqu'à la dramatique confrontation finale au cours de laquelle le jeune homme se laissera mourir.
Patrick, malgré ses talents, n'est pas un héros. Aucun des personnages de ce film n'en est un et nul, excepté la jeune infirmière, ne parvient à s'octroyer notre sympathie. Le docteur Poget n'est qu'un scientifique rigide et détaché qui considère son malade avec un intérêt égal à celui qu'il manifeste pour ses grenouilles de laboratoire. Son assistance est le prototype même de la vieille fille refoulée et frustrée qui refuse l'existence d'un Dieu incompétent à reconnaître ses qualités et se vautre dans la jouissance sadique que lui confère l'acide autorité de sa position hiérarchique dans la clinique. Quant à Patrick, rien dans son déséquilibre ne parvient à justifier ou excuser son égoïsme profond et destructeur, dépourvu de toute parcelle d'amour.
Patrick est un film empli d'une épouvante qui vous glace aussi parfaitement que le courant d'air permanent régnant dans la chambre du protagoniste et dont le froid peu à peu s'insinue en vous et vous paralyse.
Bénéficiant d'une excellente interprétation, *Patrick* se signale surtout par une réalisation parfaitement efficace à tous moments. Que Patrick soit inerte et vous « regarde » de ses yeux morts, que sa concentration lui fasse tout propulser à travers la chambre avec grand fracas ou diriger ses ennemis vers la mort, tout est toujours totalement crédible et terriblement réaliste.
Il en est ainsi jusqu'à la dernière image (où l'on ne peut manquer d'évoquer *La grande menace)* sur laquelle l'on voit Patrick se lever et *regarder.* Mais comment ? Toutes les suppositions sont permises...
Duplication et copie française d'une bonne qualité. **(C.K.)**

LES POUPEES SANGLANTES DU DOCTEUR X

(au cinéma : LES INSATISFAITES POUPEES EROTIQUES)
(LA BESTIA UCCIDE A SANGUE FREDDO)
(Italie/Allemagne, 1971)

INTERPRETES : KLAUS KINSKI, MARGARET LEE, ROSALBA NERI, MONICA STREBEL
REALISATION : FERNANDO DI LEO
DUREE : 1 h 25 (vidéo)
DISTRIBUTION : V.I.P.



SUJET : « Un mystérieux tueur masqué s'introduit une nuit dans un institut psychiatrique et y massacre toutes les séduisantes pensionnaires et une bonne partie du personnel... »

CRITIQUE : En dépit d'un scénario banal et ne s'embarassant guère de logique, *La bestia uccide a sangue freddo* tire sa qualité même de ses défauts, sorte de catalogue quasi-complet de tous les tics les plus irritants de la série B à l'italienne : emploi abusif du grand angle, des cadrages biscornus, des images teintées, caméra subjective à tout bout de champ, personnages de roman-photo, musique de documentaire, érotisme plutôt imposant pour l'époque, habituelles starlettes du cinéma-bis sans oublier l'inévitable Klaus Kinski...
Di Leo n'a pas oublié non plus les leçons de ses maîtres « es giallo » et joint à une obsession morbide du rituel de l'arme blanche (l'assassin choisit avec soin chacune des armes d'un présentoir médiéval et les remet en place délicatement après usage) un goût prononcé pour l'hémoglobine, symbolisé par l'inutile, absurbe et stupéfiant massacre final. Bien sûr, il n'oublie pas de nous aiguiller sur une fausse piste à laquelle même l'inspecteur Clouseau ne se laisserait pas prendre (les apparitions inquiétantes de Kinski et sa chevelure identique à l'ombre chinoise du meurtrier) ; quant à la clinique « du docteur X », elle est plus proche d'un club de vacances ou d'un lieu de rencontre pour membres du « Réseau » que de l'image classique d'un asile.
On l'aura compris, tout ceci n'est pas très sérieux mais demeure fascinant dans la crudité de son propos, faisant de la bestia ucide a sangue freddo, le classique mineur d'un certain cinéma transalpin, à mi-chemin entre Dario Argento et *Diabolik.* **(O.B.)**

LA PROIE DE L'AUTO-STOP

(AUTO-STOP ROSSO SANGUE)
(Italie, 1976)

INTERPRETES : FRANCO NERO, CORINNE CLERY, DAVID HESS
REALISATION : PASQUALE FESTA CAMPANILE
DUREE : 1 h 18
DISTRIBUTION : HOLLYWOOOD INEDIT

SUJET : « Un dangereux individu, auteur d'une multitude de crimes, est pris en auto-stop par un couple en villégiature dans le sud californien. Au cours d'un angoissant périple, s'instaurent d'étranges relations entre les acteurs du drame... »

CRITIQUE : Assez proche de *Week-end sauvage, La proie de l'auto-stop* plonge ses héros dans un univers violent et malsain que représentent des personnages en marge de la société.
Côté victimes, Franco Nero, journaliste agressif, et Corinne Cléry, son épouse lasse de neuf années de vie commune, constituent le stéréotype du couple « classe moyenne » plutôt médiocre sous des dehors pourtant bien sympathiques. Côté bourreau, David Hess, que son physique a pour le restant de ses jours catalogué dans le peloton de tête des psychopathes vicieux. *(La dernière maison sur la gauche, La casa nel parco),* incarne l'être irrécupérable par excellence pour qui le plaisir consiste à faire le mal afin



de se venger de la société l'ayant en quelque sorte rejeté comme un vulgaire déchet.

L'aspect le plus intéressant du film ne repose pas seulement sur la tension et la violence mais plutôt (on retrouvait d'ailleurs cette même approche dans *Week-end sauvage)* sur les rapports étrangers et particulièrement ambigus s'instaurant entre les trois protagonistes. David Hess entretient avec Franco Nero une relation d'amitié virile, complice, bien ancrée dans l'inconscient de Nero, même si ce dernier avoue faire semblant de jouer le jeu. La scène où sa femme se fait violer sous ses yeux, le transformant en voyeur comblé, représente l'aboutissement de ce comportement finalement libérateur.

Entre Corinne Cléry et David Hess, il conviendrait plutôt d'évoquer le jeu dangereux de la répulsion/attirance. En effet, affichant son mépris vis-à-vis de Hess, elle ne rate cependant pas une occasion de lui dévoiler ses dessous. Classé X en France, *Auto-stop rosso sangue* voit enfin le jour grâce à la vidéo. On imagine sans mal le choc qu'ont dû connaître nos censeurs — voici sept ans déjà — à la vision de ce film violent certes, véritable discours sur la brutatité virile au détriment de l'amour, apologie de l'immoralité et de l'incitation à la délinquance sur une musique vénéneuse signée Ennio Morriconne. A voir assurément... mais à considérer uniquement comme un exutoire ! **(G.P.)**

SINBAD ET L'ŒIL DU TIGRE

SINBAD AND THE EYES OF THE TIGER) (U.S.A., 1977)

INTERPRETES : PATRICK WAYNE, JANE SEYMOUR, TARYN POWER, PATRICK TROUGHTON
REALISATION : SAM WANAMAKER
DUREE : 1 h 50
DISTRIBUTION : G.C.R.

SUJET : « Un conte des Mille et une Nuits, qui nous entraîne à la suite du vaillant marin Sinbad pour l'un de ses fabuleux voyages ».

CRITIQUE : Sortilèges et magie sont à l'honneur dans cette fantastique aventure réhaussée par l'admirable technique de Ray Harryhausen qui trouve dans ce cadre enchanteur de l'imaginaire l'écrin idéal à son travail d'orfèvre.

Le scénario, ténu, n'est d'ailleurs que prétexte à permettre la totale expression de l'artiste fidèle à sa propre méthode, et qui fait une nouvelle fois la preuve de son talent.

Nous sommes transportés dans la lointaine Orient, patrie des plus insondables mystères, lieu de prédilection des mages et sorcières par lesquels l'impossible devient réalité. Le prince Kassim en fera d'ailleurs la douloureuse expérience, lorsqu'il se verra transformé en babouin par sa marâtre Zénobia, le jour même de son couronnement. C'est sa sœur, la douce et belle princesse Farah, qui en fera le récit à Sinbad, lors de sa venue à Charak. Aussi pour ses doux yeux va-t-il accepter de s'embarquer dans un périlleux voyage afin de trouver le savant grec, Mélanthius, qui représente le seul espoir de sauver Kassim.

Commence alors un long périple semé d'embûches, toutes aussi dangereuses que stupéfiantes, souvent dûes aux sorts malveillants jetés par la cruelle Zénobia qui le poursuit. Armée de squelettes-tueurs (admirablement conçus, évoquant d'ailleurs ceux du célèbre *Jason et les Argonautes*), animaux monstrueux, humanoïde géant et invincible homme de métal précieux au cœur qui bat : autant d'insolites créatures que Sinbad devra affronter avant de parvenir au terme de sa mission.

Un spectacle misant totalement sur les effets spéciaux, seuls gages du plaisir que l'on éprouve à regarder ce film qui démontre que la magie du 7e art égale en tous points celle des Mille et une Nuits. **(C.K.)**

SLITHIS

(SPAWN OF THE SLITHIS) (U.S.A., 1977)

INTERPRETES : ALAN BLANCHARD, J.C. CLAIRE, DENNIS LEE FALT
REALISATION : STEPHEN TRAXLER
DUREE : 1 h 26 (vidéo) INEDIT
DISTRIBUTION : RCV



SUJET : « Un tas de boue radioactive sème la panique dans une petite ville polluée de la côte californienne... »

CRITIQUE : *Slithis* est le prototype parfait du navet intégral. Le sujet aurait pu être intéressant (on pense parfois aux bandes dessinées des E.C. Comics), et bien que le problème traité soit important (fuite des centrales nucléaires et pollutions des eaux), il perd toute efficacité par une mise en scène bâclée, une intrigue décevante, une interprétation nulle, une photo bien laide, des raccords de montages mauvais, un sous-titrage incohérent et mal synchronisé ; les scènes nocturnes sont si sombres que l'on devine une volonté de « camoufler » de ridicules effets spéciaux. Slithis, le monstre-entité radio-actif, ressemble bien à ce qu'il est : un figurant vêtu d'une peau en caoutchouc. **(D.S.)**



Films sortis à l'étranger

Etats-Unis

Blue Thunder
Réal. : John Badham. « Rastar/Gordon Carroll Prod. ». *Scén. :* Dan O'Bannon, Don Jakoby. *Avec :* Roy Scheider, Candy Clark, Warren Oates, Malcolm McDowell.
• « Blue Thunder » est le nom donné à un hélicoptère expérimental que l'US Air Force a prêté à la police de Los Angeles. Celle-ci est chargée de tester les multiples capacités d'action de cet engin pour le moins inhabituel : pouvant voler dans un silence absolu, il est équipé de détecteurs dont la sophistication est telle qu'elle lui permet, même à haute altitude, d'écouter et d'enregistrer les conversations de n'importe quel habitant de la ville. D'une fantastique avance technologique, la sensibilité de ses appareils, contrôlés par ordinateurs, est en mesure de révéler les moindres mouvements et d'identifier les actions de toutes les personnes, fussent-elles abritées derrière des murs de large épaisseur. « Blue Thunder » est également une arme mortelle : il peut effectuer une attaque en piquée à la vitesse d'un oiseau de proie, illuminer le ciel grâce à des projecteurs d'une puissance inouie et tirer, avec une précision diabolique, 4 000 balles à la minute...
Aux commandes du « Blue Thunder », Frank Murphy (Roy Scheider) est pleinement conscient des capacités de l'hélicoptère dont il a l'entière responsabilité : réplique fulgurante à la délinquance, il pourrait aussi signifier l'anéantissement de la vie privée pour des millions d'Américains. Supposons, par exemple, qu'il tombe entre de mauvaises mains... Se rendant un jour sur les lieux d'un meurtre particulièrement horrible, Murphy se trouve confronté à l'effroyable évidence que « Blue Thunder » repose déjà entre de mauvaises mains. C'est en effet l'outil d'un sinistre complot top-secret appelé « Opération Thor »...

Un « kangourou humain » vu par David Cronenberg (« Vidéodrome »).





Kiss Me Goodbye
Réal. : Robert Mulligan. « Boardwalk/Burt Sugarman/Keith Barish et Twentieth Century Fox Prod. ». *Scén. :* Charlie Peters. *Avec :* Sally Field, James Caan, Jeff Bridges.
• Comédie romantique et fantastique : sur le point de se remarier, une jeune veuve se trouve confrontée à un cruel dilemne. Elle a en effet le choix entre deux possibilités : épouser un homme plein d'avenir... ou rester avec son mari sorti exprès de la tombe pour la retrouver !
Variation amusante et originale sur l'increvable thème du triangle, l'amant ayant ici recours à des pratiques surnaturelles (dont un exorcisme) pour renvoyer dans l'au-delà le mari gênant.

The Pirates of Penzance
Réal. et scén. : Wilford Leach. « Joseph Papp/Edward R. Pressman Prods ». *Avec :* Kevin Kline, Linda Ronstadt, Rex Smith, Angela Lansbury.
• Beaucoup plus fidèle à l'esprit du célèbre opéra comique créé en 1880 par Gilbert et Sullivan que *Pirate Movie*, récente adaptation interprétée par Christopher Atkins et Kristy McNichol, *The Pirates of Penzance* n'en demeure pas moins une comédie musicale bourrée d'humour, d'exubérance et de fantaisie aux somptueux décors où les deux rôles principaux sont cette fois-ci tenus par deux pop-stars internationales, Linda Ronstadt et Rex Smith.

Vidéodrome
Réal. et scén. : David Cronenberg. « Filmplan International Prod. ». *Avec :* James Woods, Deborah Harry, Sonja Smits.
• *Vidéodrome,* la plus ambitieuse réalisation de David Cronenberg, sa plus coûteuse aussi ($ 6 000 000), promet surtout d'être sa plus intrigante, que ce soit dû à la personnalité de ses interprètes — James Woods (nominé aux Oscars pour *Tueurs de flics)* et Deborah Harry (chanteuse du groupe Blondie et diva de la new wave) — ou bien à la teneur même du scénario que Cronenberg a, un peu à la manière de Spielberg pour *E.T.*, entouré du plus grand secret durant toutes les étapes de la production.
Après quelques remaniements destinés à rendre le film plus compréhensible (des « sneak-previews » avaient en effet révélé que la plupart des spectateurs n'avait rien compris de la complexité de l'histoire), le film, maintenant terminé, sort ce mois-ci aux Etats-Unis.
L'action se déroule à Toronto où Max Renn (James Woods), le héros du film, incarne le responsable d'une chaîne de télévision par câble piratant des programmes retransmis par satellites en provenance de l'étranger. Une nuit, un employé de la station parvient à se brancher accidentellement sur une émission — brésilienne semble-t-il — au contenu très spécial et intitulée « Vidéodrome » : spectacle composé de séquences d'érotisme « soft » et de violence « hard » où des individus encapuchonnés se livrent à toutes sortes de

tortures sur des victimes humaines. Max Renn décide de retransmettre, illégalement bien sûr, cette émission au Canada.
Il s'apercevra bientôt — et peut-être trop tard — qu'il est tombé sur un réseau de diffusion clandestin, uniquement destiné à une clientèle d'abonnés, spécialisé dans le « snuff » (véritables meurtres à l'écran), et dont les effets sur les spectateurs sont tels que nul n'aurait pu un jour les imaginer : la télévision n'affecte plus seulement l'esprit, voire la vie du spectateur, mais maintenant son corps...
Rick Baker, qui a réalisé les effets spéciaux de *Vidéodrome*, s'est, paraît-il, surpassé. Quoique bien gardé, le secret de ses créations s'est quelque peu éventé et des rumeurs ont fait écho de postes de télévision humanisés ou d'êtres « vidéo-isés ». On sait aussi que Baker a réalisé un moule du corps de Deborah Harry à des fins très, très particulières...

Grande-Bretagne

House of the Long Shadows
Réal. : Pete Walker. « Golan/Globus Prod. ». *Scén. :* Michael Armstrong. *Avec :* Vincent Price, Christopher Lee, Peter Cushing, John Carradine, Sheila Keith.
• Inspiré de « Seven Keys to Baldpate », roman signé Earl Derr Biggers (le créateur de Charlie Chan), *House of the Long Shadows* est un thriller gothique réunissant pour la première fois à l'écran les quatre maîtres du cinéma fantastique.
Piqué au vif par les reproches de son éditeur, un jeune écrivain fait le pari qu'il est capable d'écrire un roman en 24 heures. Il se met donc en route pour Baldpate Manor, un château inhabité et isolé où il pense pouvoir donner libre cours à sa créativité. En chemin, lors d'un violent orage, d'étranges événements ne tardent pas à se manifester, et parvenant enfin à atteindre sa retraite notre écrivain aura la surprise de trouver celle-ci habitée par un curieux vieillard (John Carradine) et sa fille, gardiens des lieux. Durant la nuit, d'autres personnages vont faire leur apparition, parmi lesquels Vincent Price, Peter Cushing et Christopher Lee, chacun proclamant être le propriétaire du château...
Mais une main meurtrière, celle de l'héritier illégitime enfermé depuis 40 ans dans le grenier, frappera à plusieurs reprises dévoilant bien des identités et de macabres surprises...

Films en tournage

Nouvelle-Zélande

The Lost Tribe
Réal. et scén. : John Laing. *Avec :* John Bach, Darien Takle.
• Rares sont les films en provenance de Nouvelle-Zélande (*Smash Palace, Beyond Reasonnable Doubt, Scarecrow* ces deux dernières années), cette île à l'industrie cinématographique peu développée, situation dûe principalement à une faible population (moins de 4 000 000 habitants).
Ses sites naturels magnifiques ont cependant accueilli des productions étrangères (principalement australiennes) avec dernièrement *Race to the Yankee Zephyr* et *Prisonners*.
The Lost Tribe dont le tournage s'achève actuellement, raconte une histoire de terreur située en bordure des nombreux fjords entaillant la côte sud du pays.
Un homme, Maxwell Scarry, a disparu alors qu'il était parti à la recherche des vestiges de la mystérieuse « Lost Tribe » (la dernière tribu). Sa femme Ruth et son frère Edward se rendent sur les lieux où Maxwell a été aperçu par un pêcheur, mais en vain. De retour en ville, Edward est interrogé par la police qui le soupçonne du meurtre d'une prostituée, un crime qu'il n'a évidemment pas commis. Effectuant sa propre enquête, ne serait-ce que pour prouver son innocence, il s'aperçoit bientôt que la disparition de Maxwell et la situation dans laquelle lui, Edward, se trouve, sont intimement liées. Avec Ruth, il retourne dans la région des fjords et tous deux se retrouvent précipités dans une suite d'événements mortels où toute issue est condamnée...


La Mort telle qu'elle apparaît à Luigi Cozzi dans « Hercules ».

Films terminés

Etats-Unis

Scalp
Réal. : Fred Olen Ray. *Avec :* Kirk Alyn, Carol Borland, Joe McCallum.
• Affrontements avec le surnaturel pour un groupe de jeunes perdus dans une région désertique dominée par l'esprit maléfique d'un indien...
Abondant en gorges tranchées, scalpages, décapitations, têtes qui explosent et transformations diverses, cette petite production californienne indépendante devrait ravir les amateurs d'effets spéciaux et maquillages sanglants.

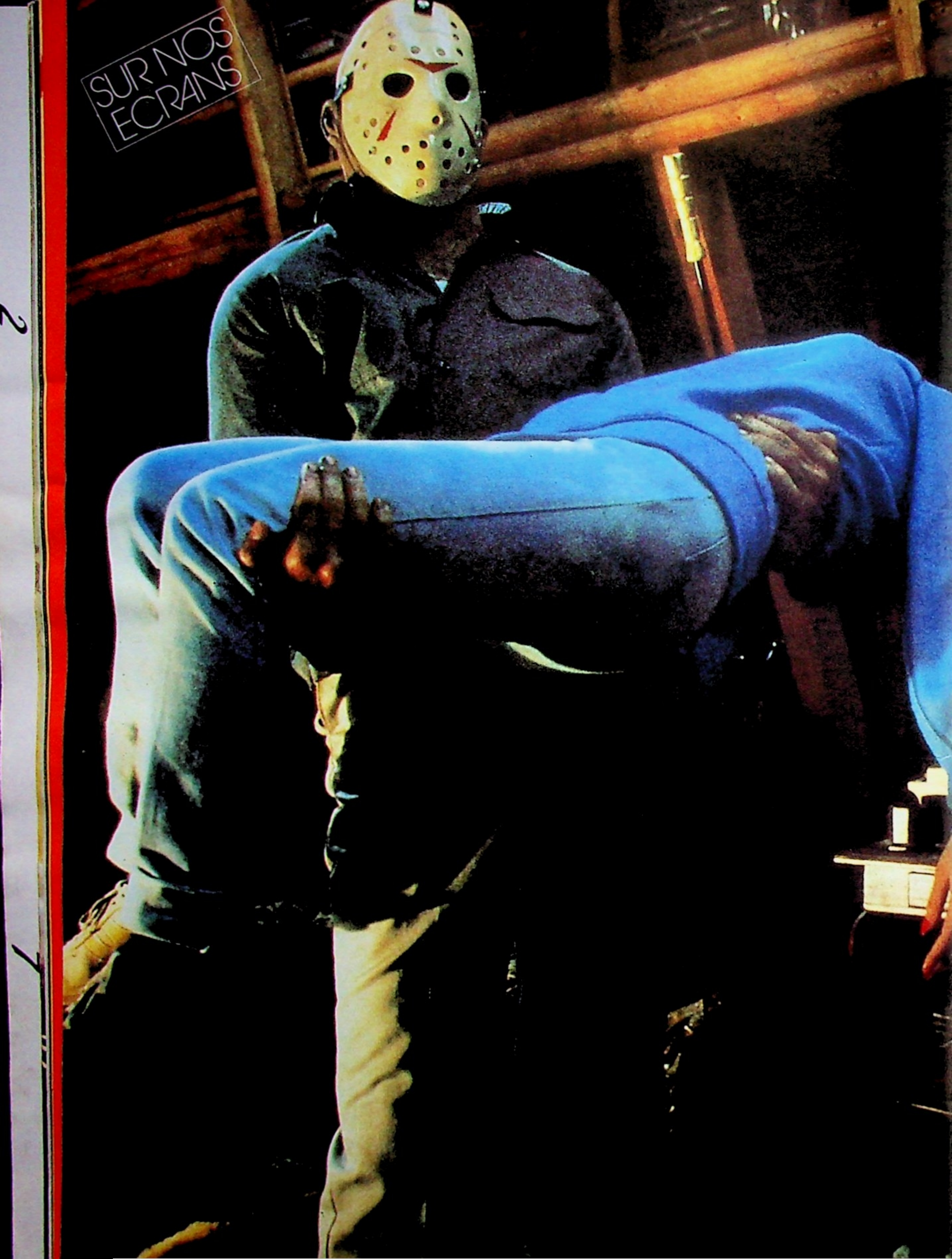
Films en production

R.F.A.

The Never Ending Story (L'histoire sans fin)
Réal. : Wolfgang Petersen. « Neue Constantin ».
• Adapté d'un roman best-seller de Michael Ende (un million d'exemplaires vendus en Allemagne), le nouveau film de Wolfgang Petersen (*La conséquence, Le bateau*), débutera dès le printemps au terme d'une année de pré-production, pour un budget colossal de $ 25 000 000.
L'histoire concerne un jeune garçon de 11 ans qui, au fur et à mesure de la lecture d'un livre, se passionne tellement pour les personnages, qu'il finit par s'intégrer, un peu à la manière d'Alice au pays des merveilles, à ce monde imaginaire pour le sauver de la destruction. Dans tous les pays où il a été traduit, ce roman a déclenché un véritable phénomène social dans la mesure où, provoquant en chaque lecteur, un remou émotionnel qui lui permet de retrouver des sentiments enfouis au plus profond de lui-même, cette histoire équivaut, comme pour *E.T.*, à un retour aux valeurs morales.
Les effets spéciaux visuels seront réalisés par une équipe britannique supervisée par Brian Johnson (*2001..., Alien, L'empire contre-attaque*), tandis que Colin Arthur se chargera des effets spéciaux et maquillages. Le tournage s'effectuera sur 6 plateaux des studios de la Bavaria à Munich équipés d'un énorme système de « blue screen ».

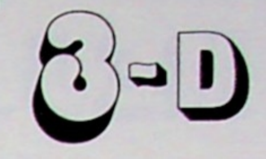
Gilles Polinien

Lou Ferrigno dans « Hercules » de Luigi Cozzi.



SUR NOS
ECRANS

UNE REVOLUTION DANS LA 3-D

MEURTRES EN 3-D



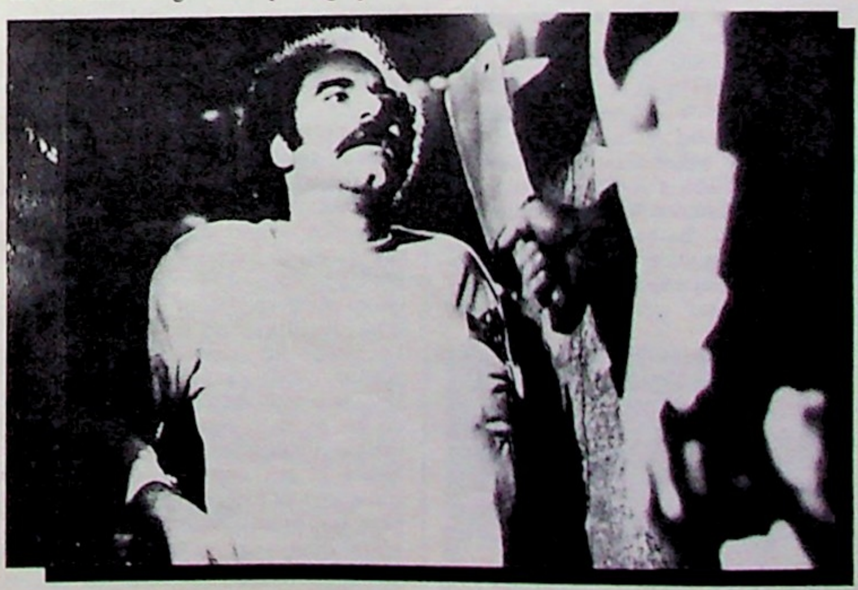
par Jean-Marc et Randy Lofficier

Le troisième volet de la série *Friday the 13th* surprit tout le monde par son succès. En effet, en dépit de critiques virulentes, *Friday the 13th, III* fut l'une des réussites commerciales de l'été. Les résultats du box-office américain dépassèrent les $30 millions dès l'automne. Ce chiffre s'explique en majeure partie par l'utilisation, lors du tournage du film, d'un procédé 3-D complètement différent de ceux employés dans les années 50. Qui ne se souvient des *House of Wax, Creature from the Black Lagoon* et autres *Bwana Devil* de l'époque ? Les paires de lunettes rouges-et-vertes, les difficultés de projection, les résultats souvent médiocres et, surtout, les coûts d'exploitation de ces films reléguèrent la 3-D au rang des pièces de musée.
Frank Mancuso, Jr producteur de *Friday the 13th, III,* et Steve Miner, son scénariste et réalisateur, décidèrent de combiner leur film et la 3-D alors que celui-ci était déjà en cours de production. *Friday the 13th, III* fut, en effet écrit en janvier 1982, et filmé à partir du mois d'août de la même année !
Mancuso, qui avait été le directeur de la chaîne de cinémas Paramount au Canada, se souvenait d'avoir assisté à la projection d'un film d'étudiants en 3-D, réalisé par un certain Martin Jay Sadoff à Toronto en 1972 ! Entre-temps, Sadoff, qui s'était spécialisé en 3-D, avait supervisé un projet de remake de *The Incredible Shrinking Woman,* qui devait être tourné en 3-D chez Universal en 1978, et réalisé par Jane Wagner.
Il était donc tout naturel que Mancuso fît appel à Sadoff pour la réalisation de *Friday the 13th, 3-D*. Paramount, qui avait exprimé quelques réticences à l'idée de sortir un film en 3-D *(The Stewardesses !),* fit clairement savoir qu'ils désiraient un film qui puisse être distribué dans *toutes* les salles, et non seulement celles équipées de doubles projecteurs ou de projecteurs spécialisés. En outre, la qualité photographique du film devait être égale à celle d'un film « normal ».
Pour remplir ce « cahier des charges », il était nécessaire de trouver de nouveaux procédés techniques. Sadoff fit appel à la Société Sirius II, dirigée par Gale Weaver et Marty Sadoff, dont la principale activité avant *Friday the 13th III* était de servir de consultant à l'industrie aérospatiale américaine !
Sirius II reçut environ $1 million pour mettre au point un système de lentilles et de projection rendant possible la distribution *en 3-D* de *Friday the 13th, III* dans les 813 cinémas où le film sortit en première exclusivité aux Etats-Unis. Dans une centaine de ces cinémas, une simple lentille, conçue par Sirius II, remplaça tout simplement la lentille normale du projecteur !
Friday the 13th, III dut également être photographié avec une caméra spéciale, n'utilisant qu'une seule lentille, la « 3-Depix Converter », mise au point pour le film par la société Marks Polarized Corp, qui était déjà impliquée dans la réalisation de films 3-D dans les années 50. Sirius II vient également de mettre au point sa propre caméra, qui doit être utilisée par Mancuso et Miner pour un projet de space-opera-comédie (sans titre pour l'instant).
Un avant-goût de la combinaison du système caméra + projection de Sirius II peut être entr'aperçu dans le générique de *Friday the 13th, III,* qui fut tourné avec celui-ci. Au lieu d'utiliser la 3-D pour donner à l'écran une « profondeur », des scènes entières peuvent désormais se dérouler littéralement *audessus* des têtes du public. Ce générique fut réalisé grâce à des rotoscopes reliés à des caméras commandées par ordinateurs.
Le reste du tournage de *Friday the 13th, III* ne fut pas simple. Tout d'abord, l'adjonction de la 3-D fit passer le budget du film de la somme originellement prévue de $1,4 millions à plus de $2 millions. Pour des raisons de coûts, le tournage se fit en Californie (contrairement aux deux premiers *Friday the 13th* qui avaient été tournés sur la Côte Est des U.S.A.). Enfin, de nombreuses contraintes techniques vinrent s'ajouter à celles des délais extrêmement brefs de production. La date de sortie impérative du film était, en effet, déjà fixée au 13 août 1982.
L'usage de vêtements ou de décors de couleur blanche créait, par exemple, un problème de double image (« ghost ») en raison de l'éclairage intense utilisé. Il fut parfois nécessaire d'éclairer les décors différemment des acteurs, ou d'éviter certains angles de photographie. Pour parachever le tout, une grue s'effondra, manquant de blesser plusieurs techniciens, et les conditions météorologiques s'avérèrent détestables !

Le triomphe commercial de *Friday the 13th, III* confirma la vision de Mancuso et Sadoff, et eut immédiatement des conséquences énormes à Hollywood. Plusieurs films 3-D sont aujourd'hui en production. Parmi les projets les plus connus, citons *Jaws III* chez Universal, *Man Out of Time* de Jerry Skolimowski *(The Shout), Star Trek III,* Michael Wadleigh's *The Mirror Men,* une adaptation du roman de Colin Wilson, *The Space Vampires, Amityville III, Space Hunter* de Ivan Reitman (producteur de *Heavy Metal*) plus une douzaine d'autres titres de science-fiction, fantasy, horreur !

Toute cette activité a, bien évidemment, déclenché une véritable révolution technologique au niveau des fabricants. Marks Polarized Corporation, Optimax (choisie pour *Jaws III*), Arriflex, etc., offrent désormais des systèmes rivalisant avec celui de Sirius II. Nous avons voulu retrouver ceux qui ont été à l'origine de cette incroyable révolution, annoncée par *Friday the 13th, III,* Gale Weaver et Marty Sadoff de Sirius II.

Sirius II est établie près de Marina del Rey, un élégant faubourg de Los Angeles. La société, outre Weaver et Sadoff, se compose de deux autres ingénieurs, ayant travaillé pour la Hughes Aircraft Corporation. Marty Sadoff, qui est l'un des principaux responsables du système employé pour *Friday the 13th, III,* nous explique comment des ingénieurs en optique et électromécanique ont fini par révolutionner l'industrie du cinéma.



UNE REVOLUTION DANS LA 3-D

MEURTRES EN 3-D



ENTRETIEN AVEC MARTY SADOFF

A quand remonte votre intérêt pour le relief ?

Etant gamin, mon père exploitait un circuit de salles artistiques où il programmait toujours d'excellents films. Cependant, après ces projections, il m'arrivait de m'échapper afin d'aller voir des films en 3-D ! Les premiers souvenirs cinématographiques qui me reviennent sont ceux de *L'étrange créature du lac noir* en relief. Ce que la plupart des gens ne comprennent pas, c'est que le relief n'est pas passé de mode en raison d'une désaffection du public. Les années 50 furent celles des projecteurs à charbon. Il n'existait aucune automatisation en matière de projection et les syndicats exigeaient la présence de deux personnes dans chaque cabine.

Le relief nécessitait un système très compliqué qui consistait à s'occuper simultanément de deux projecteurs, un gauche et un droit, les arcs de charbon devant brûler exactement en même temps !

Ce système exigeait la présence de deux hommes dans la cabine de projection ainsi que de deux copies.

Il fallait changer complètement les projecteurs pour passer un film en trois dimensions afin d'y inclure de plus larges chargeurs. Cela nécessitait le transport de deux jeux de bobines, l'un du film « œil gauche » et l'autre du film « œil droit ». Les changements de bobines devaient être bien synchronisés et l'on devait s'assurer que le projecteur « œil gauche » ne saute pas quelques images, auquel cas il aurait fallu supprimer les mêmes images du projecteur « œil droit » !

Mais en dépit de tous ces inconvénients, le relief n'était pas impopulaire auprès du public. Il avait plutôt mauvaise réputation auprès des Studios qui s'orientèrent de ce fait vers de nouveaux procédés d'agrandissement de l'écran ou de meilleure vision tels le Cinemascope, le 70 mm ou le Technorama...

Le public fut avisé que le relief au cinéma *c'était ça* et rien d'autre, les studios tenant surtout à se débarrasser de ce procédé comme de la poisse : malgré l'obligation de porter des lunettes et les maux de tête dus aux conditions de projection, je crois que les gens qui firent l'expérience de la troisième dimension ne furent pas déçus.

Autre problème : les films des années 50 ne constituaient pas la base idéale pour un bon début : les productions en relief de l'époque étaient très inégales. Il s'agissait de petits budgets tournés en noir et blanc. Pour différentes raisons, la chose la plus ardue à réaliser en 3-D est le noir et blanc, néanmoins, presque tous étaient ainsi !

Je me rappelle lorsque, petit garçon, je m'asseyais dans un fauteuil de cinéma, tout ce que je rêvais de voir, c'était des films de S.F. ! Eh bien, ce que j'ai toujours voulu faire c'est du relief !

Comment avez-vous été personnellement impliqué dans la réalisation de films en relief ?

Il y a plusieurs années de cela, je m'occupais du montage sur *Woodstock*, et tous mes amis à l'époque cherchaient matière à réalisation. Bien que ne me sentant guère capable d'écrire le script, il m'est venu à l'idée de tourner *Hair* en relief. J'ai obtenu de l'argent du gouvernement canadien et je me suis mis à étudier ce qui n'allait pas avec le 3-D, en terme de difficulté inhérente à la réalisation.

Jusqu'alors, un tournage nécessitait deux caméras. On avait d'énormes problèmes à aligner les plans rapprochés et les plans d'ensemble ainsi qu'à calculer l'écartement correct entre les deux caméras.

Dans les années 50, les films en relief étaient réalisés grâce à un système appelé « déplacement interoculaire ». Normalement, lorsque l'homme regarde quelque chose, ses yeux se dirigent dans la bonne perspective. Même chose lorsque vous placez un doigt face à vos yeux et fixez un objet situé au-delà. Vous verrez *deux* doigts. Les yeux vont d'avant en arrière, balayant leur champ de vision. Cela s'appelle la convergence.

Dans les années 50, les caméras étaient tellement volumineuses que vous ne pouviez pas les rapprocher jusqu'à ce qu'elles se touchent. Elles étaient donc réglées pour tourner à l'intérieur d'un prisme. Pour les prises de vues générales, les caméras étaient nettement séparées ; ce qui vous donnait en gros la profondeur de perception d'un éléphant : résultat épouvantable car les éléphants ont des yeux très éloignés l'un de l'autre. Pour les premiers plans on rapprochait le plus possible les caméras, et on obtenait la profondeur de perception d'une souris ! Evidemment, cela ne ressemble pas à la manière dont les gens voient. On en arrive à un ensemble de formes ou de silhouettes qui ont de la profondeur à l'écran mais paraissent toujours avoir été découpées.
Il était temps de trouver une alternative dans la façon de réaliser un film en relief. Un système radicalement différent et qui impliquerait un procédé de convergence variable. En substance, ce système verrait de la même manière que nos yeux et serait capable de tout allier sur une *seule* pellicule afin de pouvoir être lu par un projecteur classique (et par conséquent dans une salle de cinéma normale sans pour autant requérir la présence de deux opérateurs), sur un équipement automatisé et à travers une lentille spéciale adaptée au projecteur. Les gens pensaient qu'un tel procédé était impossible à réaliser. L'intérêt pour le relief n'avait pas décru, seulement cela posait trop de problèmes. Alors nous avons considéré les problèmes un par un et développé une nouvelle approche permettant de réaliser des films en relief, radicalement opposée à celle utilisée durant les années 50.
Nous avons commencé par l'exploitation, puis remonté la filière. Nous mîmes d'abord au point un système de projection. L'appareil est constitué d'un seul bloc, sur lequel vient se greffer la lentille, et qui s'adapte devant le projecteur traditionnel. C'est ce système qui fut utilisé par la majorité des cinémas programmant *Meurtres en 3 dimensions*. Puis, au cours de l'exploitation du film, une centaine de cinémas furent équipés de véritables lentilles « pures » qui n'ont pas besoin de modification ou de bague pour être adaptées au projecteur. Il suffit de les fixer puis de mettre au point et vous obtenez un relief instantané ! Même plus besoin d'opérateur dans la cabine.

Qu'est-ce qui du point de vue technique fut différent dans la façon de réaliser *Meurtres en 3 dimensions* ?

Ce film fut tourné d'une manière vraiment unique dans la mesure où c'était le premier film fantastique uniquement pour la troisième dimension.
Ce ne fut pas un film « réaliste », ce qui signifie que *Meurtres en 3 dimensions* n'a pas été tourné en extérieurs. Le camp de vacances fut construit sur un plateau de telle manière que la maison elle-même soit totalement pratiquable pour les effets de 3-D.
Les perspectives furent toutes conçues spécialement pour le relief. Nous eûmes ainsi recours à ce que l'on appelle les « perspectives forcées ». Le directeur de la photographie, les éclairagistes et toute l'équipe firent l'apprentissage du 3-D. Le tournage dans son ensemble a donc été différent de n'importe quel autre film, même ceux déjà réalisés en relief.
Le relief n'aurait jamais atteint l'âge adulte sans l'ordinateur. Car c'est lui qui contrôle si la caméra « voit » correctement. Dans *Meurtres en 3-dimensions*, il existe des plans qui n'auraient pu être faits en relief auparavant. Ils étaient tout simplement impensables avec la technologie d'il y a trente ans. Nous n'allions évidemment pas ré-employer des caméras vieilles de trente années pour ce film. Non, *Meurtres en 3 dimensions* fut réalisé sans que *quiconque* touche la caméra ! L'opérateur était assis dans un camion, à environ 1 500 mètres du plateau, face à un écran vidéo lui montrant les images gauche et droite et lui indiquant de quelle manière la caméra voyait. Il n'avait plus qu'à utiliser les servo-moteurs (1) de contrôle à distance pour faire fonctionner la caméra. D'autres personnes contrôlaient non seulement les diverses focales des objectifs mais aussi le positionnement des yeux durant les mouvements de caméra. C'est une approche radicalement différente pour filmer en relief.

Les lunettes constituent l'un des inconvénients relatifs aux « anciens » films en relief. Est-il toujours nécessaire de porter des lunettes pour voir un film en relief ?

Non, vous pouvez en fait regarder un film en 3-D sans lunettes. Il existe un moyen de voir *Meurtres en 3 dimensions* sans lunettes. Le problème consiste à se placer dans un angle de vue bien précis. Ainsi, dans une salle de 500 places, selon la position des sièges, on pourrait recenser cinq personnes en mesure de voir le relief sans les lunettes, avec un écran spécial bien sûr. Les lunettes ne sont en fait nécessaires que pour un problème de mass-média.

La plupart du temps, dans les années 50, lorsque le public témoignait son mécontentement à propos des lunettes, ce dont il se plaignait en réalité, c'était de tous les problèmes relatifs aux conditions de projection. N'oubliez pas que les projecteurs devaient être absolument synchronisés. Si l'un d'eux sautait une image, l'un des yeux voyait cette image sur l'écran avant l'autre œil. Cela vous flanquait une telle migraine que vous en attribuiez la faute aux lunettes ! Nos nouvelles lunettes sont en plastique polarisé. Avec ce procédé, il n'y a plus de système polarisé rouge ou vert. C'est la première fois que l'écran large convient parfaitement au relief.
La principale différence qui permet à *Meurtres en 3 dimensions* de remporter un tel succès, c'est d'être le premier film en relief qui ne vous donne pas mal à la tête !

On tourne beaucoup de films aujourd'hui avec l'arrière pensée d'un débouché à la télévision. Que se passera-t-il lorsque *Meurtres en 3 dimensions* sera diffusé sur le petit écran ?

On le verra dans sa version plate. Cela pourrait même être assez drôle. *Meurtres en 3 dimensions* n'a pas été conçu pour passer à la télévision. La philosophie de Paramount a été de reconnaître que le cinéma reste toujours une expérience. *Les aventuriers de l'arche perdue* a été le premier film distribué en 70 mm sur une grande échelle, et 80 % de ses recettes sont allées aux salles programmant le film en 70 mm. *Star Trek II* était aussi en 70 mm.

Quelle est la prochaine étape ? Les hologrames ?

Je pense que le relief holographique est encore loin, du moins en ce qui concerne le grand public.
Je crois que l'étape suivante sera le relief électronique. Vous souvenez-vous de ce que l'on vous disait à l'école, sur la vue ? Eh bien, c'est faux ! On vous a enseigné l'existence d'une lentille dans l'œil, faisant office d'écran où l'image est sens dessus-dessous. C'est une explication antérieure à l'avènement électronique. La véritable manière dont vous percevez une image est plus proche d'un système de retransmission vidéo, où l'œil droit balaye tel champ de vision et l'œil gauche tel autre, envoyant ainsi des impulsions électroniques jusqu'au cerveau.
Maintenant, on parvient à imaginer des procédés permettant de digitaliser l'œil et à trouver des lentilles électroniques agissant directement sur le cerveau pour guérir la cécité.
Nous nous penchons donc actuellement sur un film dont l'histoire serait parfaitement adaptée au relief et qui enverrait des impulsions directement au cerveau. Ce film serait bien évidemment destiné à des salles de cinémas différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui et pourrait s'identifier à une expérience totalement nouvelle !

Propos recueillis par
Jean-Marc et Randy Lofficier
(Trad. : Gilles Polinien)

---

(1) Appareil destiné à accroître l'effet d'un petit effort pour un mouvement nécessitant un travail considérable.

▶



MEURTRES EN 3-D

LA CRITIQUE

Meurtres en 3-D est le troisième volet de *Vendredi 13,* série engendrée en 1980 par Sean Cunningham, ex-producteur de *La dernière maison sur la gauche.* Depuis le surprenant triomphe commercial de cet insipide « shlock movie », les suites se succèdent et se ressemblent. Le peu d'originalité dans le premier film (notamment le « plan de travail » du maniaque et le retour final du noyé) a été laminé à force de répétition, et on comprend que la campagne publicitaire de *Meurtres en 3-D* ait insisté sur son seul élément novateur : la présence du relief.

Voir *Meurtres en 3-D,* c'est revoir *Vendredi 13 n° 2,* au sens propre comme au sens figuré. Au sens figuré parce que les deux intrigues sont jumelles, et au sens propre car le début de *Meurtres en 3-D* reprend les dernières séquences de *Vendredi 13 n° 2.* En un pré-générique, nous apprenons que Jason, l'enfant noyé du Crystal Lake qui a bien grandi depuis son accident, continue de venger sa mère, « victime » de la dernière bobine de *Vendredi 13* (n° 1). Ensuite, comme le veut la coutume, une nouvelle équipe de jeunes américains insouciants brave les recommandations de la population locale et vient s'installer dans ce camp désaffecté pour colonies de vacances. Chacun des participants du cache-cache mortel qui va suivre remplit une fonction déterminée : deux jeunes amoureux apportent l'élément sexuel (on ne reviendra pas sur l'aspect punitif de ce type de film en la matière) ; un couple de rescapés de la « dope generation » s'adonne à un humour scatologique que ne renieraient pas Cheech & Chong ; et un garçon complexé a pour seule utilité de provoquer une bande de motards, qui seront autant de nouvelles proies pour Jason. Car c'est chez lui que tous — ou presque — termineront leur parcours. Immuablement, le stakhanoviste du meurtre poursuit son œuvre. Pour les besoins du faible — si faible — renouvellement de la série, il se doit d'innover. Mais les rares créations macabres dont il sera capable — tel ce « découpage vertical » — ne peuvent sauver le film de l'ennui. Peut-être un réalisateur de talent aurait-il pu contourner le conventionnalisme de l'histoire pour nous procurer quelques frissons... Steve Miner n'est pas John Carpenter, ni même Sean Cunningham. Totalement dépourvu d'inspiration, répondant à notre somnolence par une réalisation engourdie, il mène ce « Vendredi 13 n° 3 » à son terme avec la simple efficacité d'un fonctionnaire de la mise en scène, dont le principal souci aura été de ne pas déconcerter le public des deux premiers épisodes.

Heureusement, il y a la 3-D ! Et même si Miner semble s'être assoupi en cours de tournage, il a eu la décence d'utiliser correctement le relief. Considérablement améliorée et simplifiée pour ce film, la 3-D parvient à le sauver du naufrage. Bien entendu, aucun cliché ne nous est épargné. Les perches, les tisonniers, les manches de pelle, etc., jaillissent régulièrement de l'écran avec un bel entrain. Plus créatif en d'autres moments, Miner a su tirer parti des performances du système « Marks 3-D » pour conférer à son film des qualités dont étaient totalement dépourvus ses deux prédécesseurs. La scène où du linge suspendu bat mollement au vent, allant et venant hors de l'écran, pourrait prétendre à une certaine dimension poétique. Quant à l'horreur pure, elle compense par ce biais la timidité des effets spéciaux (« major company » oblige), en une brève et mémorable séquence qui figure parmi les sommets du genre.

Cependant, il est significatif que le meilleur moment de relief du film n'en fasse pas réellement partie. En effet, c'est avec son générique que *Meurtres en 3-D* réalise la plus époustouflante démonstration à ce jour. Avec un réalisme saisissant, ces simples lettres rougeoyantes se détachent de l'écran pour provoquer, à quelques centimètres de ses yeux, la crédulité du spectateur. Totale réussite, cette séquence inspire quelques réflexions : que l'avenir de la 3-D réside peut-être principalement dans l'image électronique, et que le distributeur français du film a sans doute eu raison de supprimer, dans son titre, toute référence à *Vendredi 13.* Car *Meurtres en 3-D* est essentiellement un long métrage militant en faveur de la nouvelle 3-D, une sorte de bande annonce tridimensionnelle qu'il faut renoncer à critiquer en tant que film pour s'adonner au plaisir désuet — mais retrouvé et amplifié — du cinéma en relief. A ce prix, le spectacle (qui est à conseiller en VF, car les sous-titres nuisent à l'effet de relief) s'accepte en tant que retrouvailles émues d'une vieille connaissance... que nous aimerions voir trouver un écrin plus digne de ses nouvelles parures.

Guy Delcourt



U.S.A., 1982.
Production : **Paramount.** Prod. : **Frank Mancuso Jr.** Réal. : **Steve Miner.** Prod. ass. : **Peter Schindler.** Co-prod. : **Tony Bishop.** Prod. ex. : **Lisa Barsamian.** Scén. : **Martin Kitrosser & Carol Watson,** d'après les personnages créés par **Victor Miller** et **Ron Kurz.** Phot. : **Gerald Feil.** Dir. art : **Robb Wilson King.** Mont. : **George Hively.** Mus. : **Harry Manfredini.** Son : **Bill Nelson.** Déc. : **Dee Suddleson.** Maq. : **Cheri Minns.** Cost. : **Sandi Love.** Cam. : **Eric Van Haren Noman.** 3-D superviseur : **Martin Jay Sadoff.** Script : **Kathy Newport.** Conseiller technique : **Terry Ballard.** Louma : **George Michael Brown.** Effets spéciaux : **Martin Beker.** Effets spéciaux de maquillage : **Douglas J. White, Allan Apone, Frank Carrisosa.** Int. : **Richard Brooker** (Jason), **Gloria Charles** (Fox), **Rachel Howard** (Chili), **Dana Kimmel** (Chris), **Catherine Parks** (Vera), **Paul Kratka** (Rick), **Jeff Rogers** (Andy), **Larry Zerner** (Shelly), **Tracie Savage** (Ali), **Kevin O'Brien** (Loco), **Annie Gaybis** (la caissière), **Terry Ballard, Terence McCorry, Charlie Messenger** (policiers fédéraux). Dist. en France : C.I.C. 95 mn. Movielab Color.


AMITYVILLE 2, LE POSSEDE

AMITYVILLE 2, LE POSSEDE

ENTRETIEN AVEC DAMIANO DAMIANI (REALISATEUR)

La carrière cinématographique de Damiano Damiani débute en 1946, date à laquelle, après avoir poursuivi des études de décorateur à l'Académie des Beaux-Arts de Milan, il tourne son premier documentaire.
Il ne signera cependant son premier long-métrage que 13 années plus tard, en 1959 (*Jeux précoces*), s'étant plus spécialement intéressé jusqu'alors à l'écriture scénaristique.
Jusqu'à *Amityville II, le possédé*, sa dernière œuvre en date, quelques vingt réalisations se succèderont allant du western (*El Chuncho, Un génie, deux associés, une cloche*) à la fable politique (*Confession d'un commissaire de police au procureur de la république, Nous sommes tous en liberté provisoire, Un juge en danger)* en passant par le néo-réalisme et la délicatesse de *L'île des amours* qui lui vaudra de remporter le Grand Prix au festival de San Sebastian en 1961.
Comme on peut en juger à la lecture de ces quelques titres, l'itinéraire cinématographique ne destinait en rien cet italien de 61 ans, peu bavard et plutôt secret, à mettre en scène un film fantastique aussi « commercial », d'autant plus qu'il avoue ne pas affectionner particulièrement ce genre... Néanmoins, *Amityville II : le possédé* s'avère largement supérieur au précédent épisode sous-titré « La maison du diable », et de ce fait, il nous est apparu opportun de lui poser quelques questions...

Amityville II est votre premier film américain. Comment avez-vous été amené à le réaliser ?

J'avais déjà tourné quelques films en langue anglaise dont *L'ennui et sa diversion, l'érotisme* (d'après Moravia, avec Catherine Spaak) et *Il sorriso del grande tentatore* (avec Glenda Jackson). Mais c'est effectivement la première fois que je réalise un film entièrement américain.
Ce fut une expérience très positive pour moi et j'y ai pris beaucoup de plaisir. L'entente et la collaboration avec l'équipe américaine ont été extraordinaires.
Je connaissais très bien Dino De Laurentiis, le producteur, pour avoir travaillé auparavant avec lui en Italie. Depuis son départ pour les Etats-Unis, nous avions gardé le contact et il devait me faire signe dès qu'il aurait quelque chose pour moi en Amérique. Lorsqu'*Amityville II* s'est présenté, il a pensé à moi.

Comment se déroule un tournage avec Dino De Laurentiis ? Est-ce facile de travailler avec lui ?

Il y a eu des problèmes... comme dans tous les mariages ! C'est un producteur qui a *ses* idées et beaucoup de personnalité. Mais lorsque vous avez un accord de sa part, il est très loyal ensuite et vous apporte toute l'aide possible.

Aviez-vous vu *Amityville, la maison du diable* avant d'entreprendre le tournage d'*Amityville II, le possédé* ?

Oui. Et je pense que l'histoire d'*Amityville II, le possédé* est plus intéressante car elle se déroule *avant*, à l'origine même de ces tragiques événements.

C'est aussi votre premier film fantastique. Portez-vous un intérêt particulier à ce genre cinématographique ?

En effet, c'est mon premier film fantastique. Personnellement, je ne suis pas un amateur de ce cinéma dans la mesure où je n'aime pas *tous* les films fantastiques. Je veux dire que je ne m'intéresse pas aux thèmes classiques (vampires, etc.). Mon intérêt réside surtout dans les mystères de la vie quotidienne. Je n'ai d'ailleurs réalisé aucun film fantastique en Italie où il s'en tourne pourtant beaucoup.

N'est-ce pas frustrant pour un réalisateur de se faire connaître du public américain avec un film qui n'est pas vraiment original ou personnel mais que l'on qualifie de « suite » ?

Le terme « frustrant » me paraît exagéré. J'aurais, bien sûr, aimé commencer avec un sujet de mon invention. Mais pour ce qui est de débuter dans un pays nouveau, je pense que, dans mon cas, ce fut une intrusion positive. Je suis très satisfait du film. Il est sorti en Amérique avec grand succès. J'espère qu'il en sera de même en France...

Etait-ce un travail de commande, ou bien y a t-il eu création de votre part ?

On m'a accordé beaucoup de libertés. J'ai modifié le scénario qui était un peu trop chargé. J'ai repris par exemple l'idée des rapports incestueux entre le frère et la sœur. L'idée existait déjà dans le scénario original mais elle n'était pas assez développée à mon goût. J'ai donc étoffé cette partie en faisant prendre conscience à la mère des relations particulières qui s'instaurent entre ses enfants. Il était important à mes yeux d'insister sur ce point afin de bien montrer la dégradation morale de la famille. Quant au massacre, j'ai tenu à ce qu'il soit raconté de façon indirecte. Ce qui ne le rend que plus terrifiant.

Avez-vous rencontré des difficultés particulières durant le tournage ?

Avec les acteurs, tout s'est très bien passé.
Nous nous sommes heurtés principalement à des difficultés auxquelles nous nous attendions : la réalisation des effets spéciaux.

Où avez-vous tourné ?

A Toms River, dans le New-Jersey, pour les extérieurs ; et à Mexico pour les intérieurs, ceci pour des raisons économiques.
On a reconstruit une maison identique à l'endroit où Stuart Rosenberg avait réalisé *Amityville, la maison du diable*. La vraie maison, celle du drame, se trouve à Long Island, de l'autre côté.
Le tournage a duré neuf semaines, y compris la post-production (principalement les effets spéciaux).

Allez-vous tourner *Amityville III* en relief ?

On me l'a proposé mais j'ai refusé car l'histoire n'était, à mon avis, pas aussi intéressante que celle d'*Amityville II*. Je sais que le scénario d'*Amityville III* vient d'être remanié, mais, au moment où on me l'a proposé, le script ne me plaisait pas.

Avez-vous des projets ?

Je suis en train d'écrire pour la télévision italienne un film qui se tournera en Sicile, mais rien de fantastique en vue.

Vous délaissez donc les Etats-Unis et le fantastique... Est-ce à dire que vous préférez travailler en Italie ?

Je travaille surtout sur des projets que j'aime. Ce n'est pas une question de nationalité. Evidemment aux Etats-Unis, il y a beaucoup plus de moyens mais aussi d'autres problèmes...

Quels genres de problèmes ?

Un problème de mentalité. Tout n'y est pas aussi facile qu'on le dit et ce n'est pas parce qu'un technicien est américain qu'on doit considérer son travail comme parfait.

Pour en revenir à Amityville, croyez-vous aux événements qui s'y sont déroulés ?

En fait personne ne sait exactement ce qui s'est passé à Amityville. Donc il est difficile de croire — ou de juger — des choses dont on ne possède que peu d'éléments. Le jeune homme, arrêté après le massacre de sa famille, a dit certaines choses qui ne sont peut-être que des mensonges après tout. Chaque personne possède une opinion différente des faits.
Je pense surtout qu'il arrive des événements mystérieux très intéressants dans la vie. Pas seulement à Amityville qui n'est pour moi qu'un prétexte. Il m'est arrivé par exemple des choses étonnantes m'amenant à penser que nous sommes des accumulateurs d'énergie. Et nous pouvons très bien être possédé par une énergie encore plus forte. C'est une explication rationnelle concrète. Il y a encore plein de choses à découvrir dans ce domaine.

Mais alors, que signifie le diable selon vous ?

En fait nous avons des mots pour expliquer certaines choses, et peut-être que ces mots, comme « diable », sont mal — ou ne peuvent pas être — adaptés à notre connaissance de la vie. Disons que le diable est une énergie négative...

Propos recueillis par **Gilles Polinien**





LA MORT AUX ENCHERES

Souhaitant s'écarter de la notion très « film d'horreur » évoquée par le premier titre original, *Stab* (« coup de poignard »), le réalisateur Robert Benton a rebaptisé son film *Still of the Night* (« Dans le calme de la nuit »). Un changement de titre adroit ne pouvant être que bénéfique à la carrière de ce film à suspense dont la sobriété au niveau des effets sanglants et de la violence le rend presque anachronique à une époque où les thrillers d'horreur, tous plus explicites les uns que les autres, déferlent sur nos écrans.

Ce choix dans le traitement du sujet ne signifie pas que *La mort aux enchères* soit un film démodé ou faible. Chacun sait depuis longtemps que des litres de sang ou des gorges arrachées n'ont jamais été synonymes de terreur. Et avec cette histoire de Jack l'éventreur au féminin, Robert Benton aurait pu s'en donner à cœur joie dans la boucherie. Mais, d'une part, c'eût été bien trop facile, et d'autre part, cela n'était absolument pas dans les intentions du réalisateur.

Le film fonctionne à plusieurs niveaux. Située à New York, l'action se concentre principalement sur la rencontre de deux personnages : un psychiatre (interprété par Roy Scheider) dont l'un des clients a été sauvagement assassiné et qui apparaît comme la prochaine cible du tueur, et l'amie de la victime (Meryl Streep) que le comportement semble désigner comme étant la meurtrière...

La mort aux enchères est d'abord un film d'atmosphère se déroulant presque toujours de nuit, ce qui contribue à instaurer un perpétuel climat d'angoisse. Le passage du rêve (qui contient d'ailleurs la clef de l'énigme) est à ce point significatif. Les quelques plans horribles qui jalonnent le film sont très rapidement montrés et ne provoquent à aucun moment le sentiment de peur. Robert Benton, ayant retenu le principe que les effets de terreur ne sont jamais visuels, préfère jouer sur le son mais aussi sur la photo, sublime (signée Nestor Almendros), l'atmosphère des lieux, le décor, la situation, etc.

Le sujet, la mise en scène, le jeu des acteurs même, rappellent en tout point la grande époque des films hitchcockiens. Sans jamais sacrifier l'histoire et son déroulement haletant, Benton fait de *La mort aux enchères* un vibrant hommage à *Vertigo* (un homme tombe amoureux d'une femme sur laquelle il sait, par avance, trop de choses), *La mort aux trousses* (l'une des principales scènes se situe dans une salle de ventes aux enchères), *Fenêtre sur cour* (la séquence où, de sa fenêtre, George épie Brooke chez elle), *Saboteur* (le meurtrier suspendu dans le vide et dont le sort dépend de la résistance de l'étoffe à laquelle il s'accroche) mais également *La féline*, première version (la scène de la filature nocturne) et *La femme au portrait*.

Un autre aspect intéressant soulevé par le film réside dans l'ambiguïté du personnage féminin à la fois séduisant et dangereux dans la pure tradition des films noirs qui suivirent la seconde guerre mondiale. Le personnage masculin, Roy Scheider dans un rôle inhabituel, semble vulnérable face à Meryl Streep fumant cigarette sur cigarette et qui bouge sans cesse physiquement mais aussi mentalement et émotionnellement. Son interprétation remarquable, dans un rôle que l'on aurait confié jadis à Ingrid Bergman, fait la preuve qu'elle est l'une des plus grandes actrices de son époque. Plus qu'un personnage, elle constitue l'énigme du film, froide et distante... comme la lune, symbole sur lequel le réalisateur a conçu son générique.

Gilles Polinien

U.S.A. 1982 — Production : **Salleyjohn Productions.** Prod. : **Arlene Donovan.** Réal. : **Robert Benton.** Prod. ass. : **Wolfgang Glattes, Kenneth Utt.** Scén. : **R. Benton,** d'après un sujet original de **David Newman** et **R. Benton.** Phot. : **Nestor Almendros.** Dir. art. : **Mel Bourne.** Mont. : **Jerry Greenberg.** Mus. : **John Kander.** Son : **Nat Boxer.** Ass. réal. : **W. Glattes.** Int. : **Roy Scheider** (Sam Rice), **Meryl Streep** (Brooke Reynolds), **Jessica Tandy** (Grace Rice), **Joe Grifasi** (Joe Vitucci), **Sara Botsford** (Gail Phillips), **Josef Sommer** (George Bynum). Dist. en France : Artistes Associés. 91 mn. Couleurs par Technicolor.

TEMPÊTE

La « crise » (psychologique) a toujours été l'un des thèmes-clef de l'œuvre de Paul Mazursky. *Tempête* n'échappe nullement à cette règle : le personnage principal est un architecte de renommée internationale qu'un rêve (auquel il accorde une importance prémonitoire) fait prendre subitement conscience du rythme infernal dans lequel il évolue. Crise de la cinquantaine, cette sorte de ménopause masculine se traduit chez lui par une lassitude à l'égard de tout et de tous. Aspirant à une autre vie, il aurait besoin de magie et de romance afin de donner une signification à son existence...

Et c'est cette intervention de la magie, conférant au film de Mazursky une approche différente de celle à laquelle il nous avait habitués, qui confère à *Tempête* son caractère fantastique. Que l'on ne se méprenne pas cependant sur l'emploi du mot « fantastique » au sujet de cette production qu'il convient, avant tout, de classer parmi les œuvres psychologiques. Le fantastique s'avère presque imperceptible durant 120 minutes de film, sous-jacent pourtant par des éléments irrationnels, irréels à la limite. Comme un furoncle qui mûrit longuement et insidieusement, le surplus émotionnel, la rage et la colère contenus durant toute une existence (celle de Cassavetes, l'architecte) vont éclater, se matérialiser lors d'une tempête grandiose qui, par sa violence et la manière dont elle est amenée (le héros n'est-il pas doué de pouvoirs « surnaturels », magiques ?), fait, d'un seul coup, glisser le film en plein fantastique. Plus qu'un simple élément météorologique, cette tempête fait figure de personnage, sorte de « double divin » de l'architecte Dimitrious qui sommeille peut-être encore en chacun de nous pour la seule raison que n'y croyant pas vraiment ou n'en ayant pas vraiment conscience, ce « double divin » n'est pas exploité à sa juste valeur.



Les effets spéciaux visuels réalisés pour cette séquence par Bran Ferren sont époustouflants. Ce dernier a eu recours à des techniques nouvelles (utilisation de « mattes », animation par ordinateur) qui ont permis la composition d'images fortes que le danger rend effrayantes mais excitantes aussi par tant de beauté.

Bien qu'un peu long (presque 2 h 30), *Tempête* est un véritable plaisir des sens tant sur le plan visuel qu'émotionnel, même si Mazursky affectionne les brusques changements d'atmosphère ou stylise volontairement son film jusque dans la sensibilité qui en découle. L'apaisement faisant suite à l'orage, qu'il soit atmosphérique ou psychologique, confirme bien cette impression car il constitue l'un des sentiments les plus étranges jamais ressentis au cinéma et, paradoxalement, l'un des plus bénéfiques aussi...

Gilles Polinien

U.S.A. 1982 — Production : **Paul Mazursky.** Prod. : **P. Mazursky.** Réal. : **P. Mazursky.** Co-Prod. : **Steven Bernhardt, Pato Guzman.** Scén. : **P. Mazursky, Leon Capetanos.** Phot. : **Don McAlpine.** Dir. art. : **Pato Guzman.** Mont. : **Donn Cambern.** Mus. : **Stomu Yamashta.** Effets spéciaux visuels : **Bran Ferren.** Son : **Dennis Maitland.** Int. : **John Cassavetes** (Phillip Dimitrious), **Gena Rowlands** (Antonia), **Susan Sarandon** (Aretha), **Vittorio Gassman** (Alonzo), **Raul Julia** (Kalibanos), **Molly Ringwald** (Miranda), **Sam Robards** (Freddy). Dist. en France : Warner-Columbia. 140 mn. Couleurs par Metrocolor. Dolby Stereo.



JANVIER-FEVRIER

LE ZOMBI VENU D'AILLEURS (PREY), de ***Norman J. Warren*** (G.-B., 1977), avec ***Barry Stockes, Sarah Faulkner, Gloria Annen (1-12).***

Norman J. Warren, aujourd'hui seul réalisateur anglais spécialisé, ne jouit guère d'une réputation enviable auprès des amateurs. Gageons que ce n'est pas avec la distribution tardive (5 ans après son tournage) — et à la sauvette — de *Prey* que sa côte va remonter ! Pourtant, cette œuvrette n'est pas tout à fait dépourvue d'intérêt, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un curieux démarquage du film de Mark Rydell, *Le renard,* inspiré d'un roman de D.H. Lawrence. On y retrouve, détails compris, tous les éléments du film de Rydell, agrémentés de science-fiction et d'horreur. *Prey* nous présente en effet un couple identique de lesbiennes vivant isolées et dont la vie est perturbée par l'arrivée d'un intrus, dans ce cas précis un extra-terrestre aux tendances cannibales. Dès lors, *Prey* suit fidèlement son inspirateur en nous décrivant la lente montée de la tension chez le trio, la séduction d'une des femmes, la jalousie de l'autre et même un curieux contre-emploi du fameux renard qui donnait son titre au film précédent.
Hormis cet inattendu détournement littéraire, il faut reconnaître que *Prey* n'est pas toujours passionnant, le huis-clos ralentissant en outre une action déjà hésitante. Et si l'extra-terrestre, par son manque de loquacité et son apathie évoque par moments le mort-vivant du très beau film de Bob Clark, il n'est est hélas pas de même pour les scènes de meurtres, guère plus justifiées que le maquillage horrifique qu'arbore l'intrus lors des crimes.
En fait, on ne peut recommander *Prey* qu'à titre de *curiosité,* à ceux qui seraient fatigués des extra-terrestres sentimentaux atteints de téléphonite aiguë ; mais, dans ce cas, ne vaut-il pas mieux revoir le sublime et horrifiant *The Thing* de John Carpenter ?

Olivier Billiotet

TABLEAU DE COTATION

AS - Alain Schlockoff - **CK** - Cathy Karani - **GP** - Gilles Polinien
JCR - Jean-Claude Romer - **RS** - Robert Schlockoff

TITRE DU FILM	AS	CK	GP	JCR	RS
EVIL DEAD Sam Raimi, 85 mn	****	****	***	**	****
LOOKER Michael Crichton, 94 mn	***	***	***	***	***
MEURTRES EN 3-D Steve Miner, 95 mn				*	
MAD MAX I George Miller, 90 mn (réédition en version intégrale)	****	****	***	***	****
LA MORT AUX ENCHERES Robert Benton, 91 mn			***	*	
NEXT OF KIN Tony Williams, 90 mn	***	****	*	***	*
PIRANHAS II James Cameron, 94 mn	**	*	*	*	0
TEMPETE Paul Mazulsky, 140 mn			***	*	
LE ZOMBIE VENU D'AILLEURS Norman J. Warren, 82 mn	0	0			0

**** Excellent - *** Bon - ** Intéressant - * Médiocre - 0 Nul

EVIL DEAD
Voir dossier dans nos n[os] 25 et 30, et critique dans notre précédent numéro.
LOOKER
Voir critique dans notre n° 24.
MEURTRES EN 3-D (FRIDAY THE 13th-PART 3) (16-2)
Voir critique et entretien dans ce numéro.
MAD MAX I (19-1)
Voir critique dans notre n° 12 et entretien dans notre n° 24.
LA MORT AUX ENCHERES (STILL OF THE NIGHT) (26-1)
Voir critique dans ce numéro.
NEXT OF KIN
Voir critique et entretien dans notre n° 25.
PIRANHAS II (5-1)
Voir critique dans notre précédent numéro.
TEMPETE (TEMPEST) (19-1)
Voir critique dans ce numéro.



Diffusion : Messageries Lyonnaises de Presse. - Composition : Compo 60 - Imprimerie de Compiègne. Dépôt légal : 1[er] trimestre 1983.

Dans notre prochain numéro :



Le relief qui tue !



PARAMOUNT PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION JASON PRODUCTIONS INC./FRANK MANCUSO, JR. PRODUCTION
UN FILM DE STEVE MINER · MEURTRES EN 3 DIMENSIONS · AVEC DANA KIMMELL · PAUL KRATKA ET RICHARD BROOKER DANS LE RÔLE DE JASON
COPRODUCTEUR TONY BISHOP · DIRECTEUR DE LA PHOTO GÉRALD FEIL · PRODUIT PAR FRANK MANCUSO · REALISÉ PAR STEVE MINER
FILMÉ AVEC LE CONVERTISSEUR MARKS 3-DEPIX®
UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION

